

LA FILLE DE MONSIEUR COUGOURDET - ANDRÉ MARTEL

Éditeur CABASSON

2, rue de l'Ordonnance, Toulon

(1)

Si, pendant trente ans, M. Cougourdet avait passionnément désiré la retraite, jamais il ne s'était posé cette question : que ferai-je alors ? En effet, y avait-il lieu de se demander pareille chose ? Quand on est à la retraite n'est-ce pas naturellement pour ne rien faire ? Il exceptait de cette règle les retraités qui, sans revenu personnel et n'ayant qu'une maigre pension, sont obligés, pour élever encore un ou deux enfants, de chercher dans un petit emploi un complément de cherté de vie, comme on dit en style administratif.

Mais M. Cougourdet, bien qu'il eût à sa charge sa femme et sa fille, n'était pas dans ce cas. Il possédait, là-haut, à Solliès-Ville, quelques petites maisons, au bon soleil, qu'il louait un bon prix aux hivernants; dans la plaine, il avait aussi un large morceau de terre; et sa femme, orpheline aisée, lui avait apporté un joli paquet de rentes sur l'État. Tout ceci s'ajoutant à sa pension de chef de bureau de la mairie de Toulon, il avait pu dire avec vigueur :

— Un retraité qui travaille, c'est un non-sens.

Et il s'était bien promis de ne pas commettre ce non-sens.

Cependant ce n'était pas sans un peu de mélancolie qu'il pensait au bel apéritif d'honneur qu'on lui avait offert, samedi dernier, dans les salons du Calé de la Méditerranée à l'occasion de son départ à la retraite. Quelle foule, mes amis ! Il y avait l'adjoint Nazole, représentant le Maire de Toulon. Et M. Nazole, retraçant en termes élogieux la carrière administrative de M. Cougourdet, lui exprima ses regrets de perdre un collaborateur si consciencieux, et lui souhaita un repos mérité par trente années d'un dévouement inlassable à la chose publique. Il y avait Tontaine, un commis à la comptabilité municipale qui, à force de contempler la plus belle rade du monde du haut, des fenêtres de son bureau (4e étage), était devenu poète. Et Tontaine adressa, en vers, au nouveau retraité, ces souhaits de santé et de bonheur :

"Oh ! conserve tes dents pour rester gaillardet .

Mon cher Baptistin Cougourdet !» .

Et plus loin :

Et que dans tes vieux jours te comble le destin.

Mon cher Cougourdet Baptistin ! »

Les *Baptistin Cougourdet* et les *Cougourdet Baptistin* alternèrent si gentiment que ce fut un triomphe. Un immense bouquet comme on en met sur les corbillards des grands personnages fut ensuite offert à M. Cougourdet. Il se leva, ne put d'abord ouvrir la bouche tant il était ému. Mais, bientôt, contenant son émotion, il dit avec quel serrement de cœur il quittait une administration où il n'avait trouvé que des subordonnés dévoués et des chefs pleins d'aménité. Un tonnerre d'applaudissements avait accueilli ces paroles si bien senties. Cette réunion intime s'était terminée par un brillant concert organisé au pied levé, car les talents ne manquaient pas dans l'assistance.

Ainsi, comme dans une apothéose, M. Cougourdet Baptistin passa de l'état de vieux fonctionnaire à celui de jeune retraité.

(2)

Ses premières promenades d'homme libre furent pour le Mourillon aux blanches villas maritimes, pour le Cap Brun aux roches à pic comme sanglantes sous le soleil, pour les Sablettes évocatrices de plages normandes mais avec de l'azur par-dessus. Là, en face de l'horizon méditerranéen coupant deux infinis, dans les matinées splendides où la mer et le ciel sont immobiles, M. Cougourdet, assis sur un rocher, goûta le bonheur de demeurer de longs moments dans un repos absolu : l'esprit exempt de calcul, l'âme au calme plat, le corps sans mouvement. Cet état présentait un si vif contraste avec ses trente années d'activité, que, pendant des semaines, il ne désira rien autre au monde.

Puis, la contemplation des choses inactives lui parut, avec raison, assez monotone. Peu à peu, il délaissa le voisinage de la mer pour rechercher la compagnie des collines qui entourent la ville de leur ceinture de pinèdes. Il dirigea ses promenades du côté des verdure valettoises ou vers les restanques ollioulaises. Loin de la foule citadine, il se plut à noter, dans la solitude, les variations de la vie végétale : vocalises des pins à la moindre brise, changements de la robe des oliviers sous le mistral, haleines des violettes et des jacinthes à la saison où, dans le Nord, les champs sont encore engourdis d'un sommeil hivernal.

En présence de ses sociétés d'arbres, de plantes, de fleurs, évoluant sans récriminations et simplement, M. Cougourdet se reposa en profondeur de ses trente années passées dans la société des hommes en présence de ce que celle-ci a de plus complexe, de plus artificiel, de plus âpre : la bureaucratie.

Cependant il avait compté sans ce besoin de la nature humaine qui la pousse à s'agglutiner à ses semblables. La solitude lui pesa bientôt au point de circonscrire ses promenades dans la ligne des remparts toulonnais. Cependant, il fut assez prudent pour ne satisfaire son instinct social que dans la limite des spectacles paisibles. C'est ainsi qu'on le vit souvent au Jardin de la Ville. Assis sur un banc, il suivit, amusé, les évolutions de cette fraction de l'humanité que la société tient encore en dehors de son activité trépidante et de ses luttes féroces : les enfants, les nourrices et les gardiens de square.

Mais le Jardin de la Ville n'est pas loin de la place Saint-Roch. M. Cougourdet s'y laissa entraîner par la pente naturelle du terrain. Là, il participa à la double haie des spectateurs qui entourent les vastes parties de boules longuement disputées sur cette place. Il s'intéressa au pointeur qui, de sa boule ferrée, tâte le sol avant de la lancer sur la piste du bouchon. Il admira le geste athlétique du tireur qui, dans l'élan des trois pas, projette sa boule sur celle de son adversaire. Il se sentit revivre au milieu des discussions parfois très vives qui éclatent soudain entre les équipes opposées.

Revivre !...; car, sous des habitudes paisibles et modestes, M. Cougourdet avait une âme qui aisément aurait pu devenir ardente et ambitieuse si les circonstances lui avaient été favorables. Ainsi, à dix-sept ans, il avait décidé de décrocher brillamment ses bachots et d'entrer à Polytechnique. Il s'était mis avec opiniâtreté au travail ; mais ses forces intellectuelles n'étaient pas à la mesure de ses désirs. A quelques semaines du baccalauréat première partie, une anémie cérébrale l'arrêta brusquement dans ses études et le contraignit à renoncer à ses rêves. Son énergie baissa d'intensité.

Pourtant, en lui, demeura comme un feu étouffé sous la cendre qu'un brusque coup de vent pouvait rallumer. Il se ralluma. Un moment, pris dans tourbillon de politique

locale, il faillit y perdre sa situation. Les mots superbes de justice et de liberté avaient eu sur son âme généreuse l'effet d'une torche sur des copeaux de bois arrosés d'essence. Ses amis le sauvèrent. Peu à peu sous l'influence heureuse de la vie bureaucratique, régulière et méthodique, ce volcan, qui était en lui, se calma, se refroidit même avec le temps. Et la sagesse des années régna bientôt sur son âme.

Mais les volcans les plus anciens n'ont-ils pas des réveils terribles au moment même où ils paraissent à jamais éteints ?

(3)

Progressivement, M. Cougourdet en vint à rechercher les endroits de la cité où la vie humaine se montre assez dense.

Il fréquenta la Foire aux Puces qui tient ses assises le dimanche matin dans les allées du Champ-de-Mars. En ce lieu, il se mêla à la foule qui circule entre les étalages posés sur des toiles grises ou à même la terre. Sa sympathie fut vive pour les objets hétéroclites qui s'offraient à sa vue : vieux moulin à café édenté, porcelaines veuves de leur double, chaussures à bout de course, livres poussiéreux dont les pages ne sont plus tournées avec avidité que par le mistral. Le vieux moulin à café brillait de tout son bois reverné de neuf; les porcelaines étaient juchées sur le couvercle d'une boîte comme sur un dessus de cheminée improvisé ; les livres attendaient quelque lecteur compatissant. Toutes ces choses, ainsi que M. Cougourdet, étaient à la retraite; et l'on devinait en elles comme on devinait en lui, ce besoin émouvant d'être utile et d'agir à nouveau.

M. Cougourdet, quoique toujours inactif, finit ainsi par choisir, pour ses promenades, la partie de la ville qui présente, dans la matinée, la plus grande animation : le marché du cours Lafayette. Il aima cet endroit comme un tessou de bouteille, dans un ruisseau, se plaît, un jour d'orage, à danser dans le tumulte des eaux qui sortent des gouttières. Ah ! ces cris des revendeuses en termes parfois plus crus que leurs légumes ! Ce fut pour M. Cougourdet comme une sorte de bain généreux d'activité sous les grands platanes du Cours dont les feuillages commençaient à se déployer.

Il en sortait tout regaillardi au point de vouloir participer un peu à l'animation toulonnaise. Il accepta, sur la place Cathédrale, une tasse de chocolat qu'une dame présentait aux passants en guise de réclame d'un super cacao. Au milieu de la place Puget, il se fit cirer à glace ses chaussures, par un nègre qui lançait une nouvelle marque de cirage. Il consentit volontiers, sur la place de l'Intendance, à allumer sa pipe au briquet d'un camelot, marchand de pierres au ferrocérium.

Même, un matin, il se prit à lire une vaste affiche, collée sur le mur de la rue des Prêcheurs. Un rassemblement s'était formé à cet endroit, obligeant les autos et les voitures à ralentir. En lettres énormes, cette affiche annonçait la naissance prochaine d'un nouveau grand quotidien de Paris : *_ Le Citoyen _*; et lançait à ce propos, à tous les Français, une proclamation sensationnelle où il était dit que ce journal serait comme une muraille d'airain dressée contre le flot grandissant des « iniquités sociales ». Ces derniers mots, un instant, avaient eu le don d'émouvoir le cœur généreux et secrètement ardent de M. Cougourdet.

Passé ce bref retour de flamme et sa promenade reprise, il s'était mieux rendu compte du trou effrayant que le brusque arrêt de sa vie bureaucratique avait laissé dans ses habitudes de trente années d'administration municipale. En quelques mois il avait parcouru toute la gamine des plaisirs faciles et gratuits qu'un retraité peut se donner. Maintenant, à court d'expédients, il se trouvait désemparé.

De ses promenades tout le long du jour, à travers les rues, il n'avait obtenu qu'une diminution de cette mauvaise graisse que ses fonctions assises avaient accumulée dans ses tissus musculaires. Même, par un effet diabolique de cet allègement de sa masse charnelle, de cette purification intime, un désir plus vif d'activité s'était développé dans sa personne rajeunissante. Et, à la faveur du silence psychologique amené par son état de retraité, il percevait mieux en lui, quoique confusément encore, le bruissement de ses désirs anciens, de ses ambitions ensevelies,... de son volcan...

(4)

M, Cougourdet essaya de réagir, de combler le trou. Ses tentatives à ce sujet furent louables. Il dressa sur un grave cahier cartonné le catalogue des livres de sa bibliothèque; il y traça à l'encre rouge de superbes titres : *Romans, Histoire, Voyages, Sciences, Législation, Philosophie, Poésie*. Il cirait quelquefois les chaussures de sa femme et de sa fille. Mais sa femme lui disait :

— Voyons, Baptistin, Marie s'en chargera. Puisque tu es à la retraite, ce n'est pas pour travailler.

Marie était une vieille veuve qui avait, chez les Cougourdet, plus de dix ans de service de femme de ménage, or Marie maugréait quand M. Cougourdet s'occupait des chaussures de la famille; car, en brossant les talons, il projetait de la poussière sur le potager ou laissait des traces de cirage sur les malons.

De tous les divertissements auxquels il s'était livré au cours de ses premiers mois de retraite, il ne lui en restait plus qu'un qu'il goûtait toujours : c'était de mener sa fille à la promenade ou de l'accompagner à la leçon de piano. Madame Cougourdet, très pot-au-feu, n'aimait guère sortir. Aussi, avait-elle abandonné volontiers à son mari ce rôle d'ange gardien auprès de Nine. Il en était très heureux. En compagnie de sa fille qu'il chérissait, les minutes n'avaient plus de poids. Et c'était à la fois drôle et attendrissant de voir ce bonhomme petit, rondet, mener à son bras une délicieuse jeunesse de dix-neuf printemps. Sur leur passage, bien des gens se demandaient par quel mystère de la transformation des espèces, une personne, si peu conforme au type d'un Rudolph Valentino, avait pu contribuer à produire un échantillon de Toulonnaise aussi gracieuse. Il en était fier et se disait :

— Ah ! celui qui voudra ma fille !...

Il n'achevait pas, laissant sous-entendre combien seront rigoureuses les conditions qu'il exigera de tout prétendant à la main de mademoiselle Cougourdet.

Il avait d'autres raisons d'accompagner sa fille. Nine était sérieuse. Mais il soutenait que les jeunes gens d'aujourd'hui ne sont plus comme ceux d'autrefois. Il disait qu'à son époque, on acceptait de suivre longtemps une jeune fille avant d'obtenir d'elle la moindre attention. Cette épreuve de patience était une garantie de constance et de sincérité dans les sentiments d'un prétendant.

— Quand nous abordions une demoiselle, expliqua un jour M. Cougourdet, nous avions sur le visage et dans le geste toutes les marques du respect le plus profond, — n'est-ce pas Thérèse ?

— oui, mon ami, certifia madame Cougourdet émue au souvenir de ses fiançailles.

— Le tutoiement, poursuivit-il, ne venait que très tard; et la première caresse n'était demandée qu'à la veille du mariage.

Nine écoutait, amusée par ce récit d'antan.

— Aujourd'hui, reprit-il avec mépris, ce n'est plus ça. C'est la méthode américaine : il faut aller vite. A dix heures du matin on se rencontre pour la première fois, à onze

heures on se parle familièrement, à onze heures dix on s'embrasse..., à onze heures onze on a toutes les prérogatives.

— Tu exagères, papa, rectifia Nine.

— De notre temps il n'y avait pas d'aéroplane, Baptistin, dit madame Cougourdet en manière d'excuse.

— Songe, papa, lança Nine rieuse, que l'on va de Toulon à Paris en trois heures.

— oui, reprit-il très vexé, mais il faut moins que cela pour qu'une jeune fille perde son honneur.

Cette verte réplique jeta, cette fois-là, un grand froid dans la conversation. Car, à ces mots, M. Cougourdet avait pris un air si redoutable que Nine en avait frémi.

(5)

C'était en août, un après-midi.

Nine et sa mère étaient à la maison avec Marie pour préparer de la confiture de tomates dont toute la famille est friande. M. Cougourdet était donc sorti seul. Après une longue marche par les rues, il voulut, pour reprendre haleine, s'asseoir sur un banc de la place de la Liberté. Dans ce but il longea le boulevard de Strasbourg. L'air était lourd. De gros nuages cotonneux, à force de rouler sur les toitures de la ville à essuyer les cheminées, étaient devenus gris. Un marchand de journaux passa près de

M. Cougourdet en criant :

— *Le Citoyen* qui vient d'arriver ! *Le crime du Taxi tragique* ! Dernières nouvelles !...

M. Cougourdet sortit cinq sous de son gousset, acheta le journal pour le lire à l'ombre sur un banc. Depuis plusieurs semaines la plupart des murs de Toulon, — murs du lycée, murs de l'arsenal, murs des remparts, — recommandaient, par leurs affiches, la lecture de ce nouveau quotidien.

Ainsi M. Cougourdet céda à la sollicitation unanime des murs.

Son journal dans la poche du veston, il traversa le Boulevard et fut sur la place de la Liberté. Là, il admira pour la énième fois les palmiers de l'allée nord qui, atteints de gigantisme, dépassent de leurs hauts plumeaux le monument de la Fédération et, à l'abri de l'immense façade du Grand-Hôtel, jouent à qui touchera le plus vite le ciel toulonnais. Des mamans cousaient sur des chaises louées tandis que des bambins passaient à trottinette, Quelques fillettes mordaient déjà dans des bananes : l'heure du goûter approchait.

M. Cougourdet parcourut du regard les allées latérales pour y trouver une bonne place sur un banc. A l'ombre, il n'en découvrit qu'une seule de libre. Il s'y dirigeait d'un pas alerte, quand un autre retraité, venu du côté opposé s'avança vers le même banc. M. Cougourdet accéléra la marche pour arriver le premier; son concurrent fit de même. M. Cougourdet augmenta alors sa vitesse à une allure qu'il ne se connaissait pas. Pour gagner du temps, il coupa court à travers un groupe d'enfants qui avaient fini de goûter et se concertaient pour se remettre au jeu. Mal lui en prit, car il posa le pied sur une peau de banane, glissa et fut à terre.

On se précipita pour le relever : il ne put s'appuyer sur son pied droit. Un matelot l'aida à atteindre une chaise qu'une dame avait cédée aussitôt, tandis qu'un monsieur d'une cinquantaine d'années, décoré de la Légion d'honneur et qui portait un encas sous le bras, arrêta un taxi, on conduisit M. Cougourdet à la voiture. A ses côtés prit place le monsieur décoré. Celui-ci parvint avec peine à lui faire dire son adresse, car, à toutes les questions, M. Cougourdet ajoutait au bout de sa réponse :

— Ma pauvre jambe ! ma pauvre jambe !

Quand il arriva chez lui, au bras du monsieur décoré, ce fut une scène pitoyable.

— Mon pauvre Baptistin ! s'écria madame Cougourdet en joignant les mains.

Nine, les yeux rouges, approcha de son père le fauteuil le plus souple.

— Pauvre de nous ! lança encore madame Cougourdet.

— Pauvre de moi ! répliqua son mari.

Nine se mit à genoux pour délayer le soulier de son père.

— Ne me touchez pas ! s'exclama-t-il en grimaçant.

Le monsieur décoré demeurait interdit, serrant dans ses mains jointes son encas d'étoffe verte. Madame Cougourdet courut à la salle à manger, prit un petit verre, y mit un morceau de sucre qu'elle arrosa de quelques gouttes d'eau-de-vie, et revint.

— Bois, dit-elle à son mari en lui présentant le verre d'une main tremblante, et ne te trouble pas.

— Cela m'évitera peut-être un coup de sang, fit-il docile.

Mais personne, tant l'émotion générale était grande, ne s'aperçut que le ciel était devenu très sombre et qu'un orage grondait dans le lointain de la rade.

Le monsieur à l'encas conseilla doucement :

— Madame, peut-être serait-il utile d'envoyer chercher un médecin.

— C'est vrai, répondit-elle, ne sachant plus où donner de la tête.

A cet instant un éclair jaillit suivi d'un coup de tonnerre.

— Aïe ! fit M. Cougourdet comme si le coup lui avait ébranlé la jambe.

Nine s'était caché le visage dans les mains. Madame Cougourdet avait fait le signe de la croix. Le monsieur décoré serrait fraternellement son encas.

Comme Madame Cougourdet se préparait à courir au docteur, une averse à pleins seaux déferla sur les vitres.

— Il faut attendre un moment, dit le monsieur décoré.

M. Cougourdet se plaignant toujours de sa jambe, sa femme voulut partir.

— J'y vais, moi, dit Nine, puisque Marie n'est pas là.

— Toi, ordonna madame Cougourdet, reste auprès de ton père. Tu te mouillerais, tu prendrais mal. Un rhume en été et à ton âge, c'est dangereux, on ne sait jamais... Moi, je suis vieille...

Et madame Cougourdet sortit précipitamment, descendit aussi vite qu'elle put les trois étages, puis les remonta aussitôt.

— J'oubliais... fit-elle en rentrant.

— Quoi ? demanda Nine.

— Un parapluie.

On entendit la brave femme galoper à travers les pièces de l'appartement, ouvrir les armoires, faire grincer les portes des placards.

Elle revint essoufflée.

— Je ne sais pas où sont les parapluies...

Depuis trois mois qu'il ne pleuvait plus..., on perd les parapluies de vue.

— Prenez mon encas, proposa le vieux monsieur.

Le temps pressait : M. Cougourdet se plaignait encore. Affolée, sa femme prit l'encas qu'on persistait à lui présenter et partit.

Quelques minutes après, l'orage cessait. Le monsieur décoré attendit un moment; mais voyant que madame Cougourdet tardait à revenir et que la pluie s'était arrêtée, il se retira discrètement.

— Et votre encas, Monsieur ? objecta Nine sur la porte.

— Je reviendrai.

— Il ne faut pas vous donner cette peine, répliqua Nine, je vous le rapporterai; laissez-moi votre adresse.

L'aimable monsieur lui remit sa carte de visite et s'en alla.

Le dos trempé par l'averse, madame Cougourdet arriva enfin avec le docteur Matabon, médecin de la famille; et celui-ci constata chez son client une simple foulure de la cheville droite.

(6)

Rassuré par son médecin, M. Cougourdet passa une bonne nuit; et, le lendemain, obligé de demeurer la jambe allongée sur une chaise, il retrouva avec plaisir, dans la poche de son veston, le journal acheté la veille. Il put lire, sans se hâter, *Le crime du Taxi tragique* relaté dans ses moindres détails par *Le Citoyen*.

Intrigué par ce récit, il envoya Nine lui chercher la suite dans le numéro du jour. *Le Citoyen*, cette fois, ne parlait que brièvement du *Taxi tragique*; par contre il servait dans ses colonnes un nouveau forfait intitulé : *Le crime du Barman*.

Ainsi, d'un crime à l'autre, M. Cougourdet s'attacha à la lecture du *Citoyen* qui savait si bien intéresser ses lecteurs. Il déplaçait son journal comme on déplie sa serviette, certain d'avoir, à peu près chaque jour, un crime tout frais à déguster dans son fauteuil. Son crime lu, il passait, mis en goût, à la rubrique des accidents d'automobiles, et de là, se jetait sur la colonne des escroqueries retentissantes. En quelques jours de chambre, il en vint à lire son *Citoyen* depuis la maxime de la manchette jusqu'au nom du gérant.

Nine, Marie et Madame Cougourdet en furent très heureuses; car, pendant sa lecture, il ne songeait pas à son mal et ne dérangeait plus ces dames par des exigences que son immobilité rendait incessantes.

— oh ! maman, dit Nine un soir, nous avons oublié de rapporter l'encas au monsieur qui a reconduit papa.

— Le temps a été splendide depuis, répliqua madame Cougourdet pour justifier cet oubli.

— Il nous a laissé sa carte, reprit Nine.

— où l'as-tu mise ? .

— Dans mon petit bureau.

Nine courut à ce meuble.

— La voici, dit-elle.

Et les deux femmes lurent sur le rectangle de bristol :

*Commandant Émile Tomasson
Officier de la légion d'honneur
8, rue Dumont-d'Urville
Toulon (Var)*

— Maintenant l'heure est trop tardive, dit madame Cougourdet, tu iras demain matin, Nine; car je ne me sens plus la force de grimper des étages, je suis si vite essoufflée à présent.

L'accident survenu à son mari avait eu, en effet, pour conséquence d'ébranler la santé de madame Cougourdet. L'averse qu'elle avait reçue en courant au docteur et les nombreux va-et-vient de la chambre à la cuisine, nécessités par l'état de son conjoint, l'avaient fatiguée. Ses poumons étaient solides et son estomac robuste, mais son organe le moins résistant, — le cœur, — avait souffert dans cette épreuve. En épouse consciencieuse, elle tint expressément à servir elle-même son compagnon, tandis que Nine et la femme de ménage s'occupaient du logis.

(7)

Quand Nine se rendit rue Dumont-d'Urville pour rapporter l'en-cas à son propriétaire, le commandant en retraite Tomasson n'y était pas. Elle remit cet objet au concierge en le priant de remercier le prêteur de son obligeance. Dans la rue, à quelques mètres de la maison d'où elle était sortie, un rassemblement s'était formé autour d'un camion en panne au milieu de la chaussée. Nine s'arrêta un instant pour savoir s'il n'y avait pas eu d'accident, puis elle continua son chemin.

Elle traversa la place de la Liberté. Sur le boulevard de Strasbourg son attention fut sollicitée par la vitrine d'un magasin d'articles de dames. Des écharpes de soie pendaient entre des flacons d'eau de Cologne posés sur des étagères de verre. Le fond de la vitrine était formé par une glace qui doublait les bibelots de l'étalage.

Soudain Nine, sans savoir pourquoi, ne se sentit plus attirée par l'écharpe qu'elle avait admirée. Son attention glissa entre les flacons, vers la glace du fond. Là, oh ! deux yeux lui envoyèrent, par ricochet, de longs regards : quelqu'un, placé derrière elle, la fixait ainsi. Piquée de curiosité, elle fait volte-face, se trouve nez à nez avec un jeune homme qui lui sourit aussitôt. Instinctivement, elle allait aussi sourire quand elle se ravisa et partit vivement.

Elle arrive sur la place du Théâtre, se dirige vers la place Puget. Là, une auto vient derrière elle et corne. Nine se retourne, que voit-elle ? le jeune homme de tantôt qui la suit à quelques mètres.

Nine descend la rue d'Alger. Alors elle pense que son père avait raison de dire que les jeunes gens d'aujourd'hui ne sont pas sérieux. Voilà un jeune homme, certes très sympathique, mais inconnu d'elle ; et il la suit après un seul regard échangé fortuitement ! C'est aller un peu vite. La faute en est aux automobiles et aux avions. Ravi de voir que des centaines de kilomètres sont dévorés à l'heure par ses véhicules, Cupidon, lui aussi, accélère le rythme de ses intrigues.

Nine ne put se tenir de tourner à nouveau la tête : le jeune homme approchait. Mademoiselle Cougourdet n'est pas une personne à se laisser faire. Aussi, suivit-elle les voies les plus animées de la Ville : elle s'y trouva mieux en sûreté.

A présent elle devinait les regards du jeune homme, qui, sûrement lui frôlaient le cou, lui glissaient de long de la taille jusqu'à ses jambes qui trottaient, bien campées sur ses talons à la mode. Et Nine fut gênée pour marcher vite, comme si ces regards s'embarraisaient dans ses jambes.

Elle était exquise, ainsi, mademoiselle Cougourdet, avec ses jupes courtes, sa nuque fine et blanche dépassant sous son bonnet. Ah ! quand les hommes sont hardis, les femmes y sont bien pour quelque chose !

Nine ne tourna plus la tête : elle avait l'intention sincère de rentrer rapidement à la maison. Elle passa devant la Cathédrale ; le jeune homme n'était plus qu'à un mètre ; elle entendit :

— Pardon, mademoiselle !

Elle allonge le pas.

— Mademoiselle !

Elle active l'allure.

Des ménagères, qui reviennent du marché, se retournent pour les suivre un instant des yeux. Le jeune homme s'en aperçoit : il se laisse distancer ; il espère rattraper Nine sur le Cours où, dans la foule, son insistance sera moins remarquée.

Nine tourne le coin de la fontaine du Tambourin, si vite qu'elle faillit se tacher d'huile en passant tout près d'une marchande de cade.

Nine est sur le Cours maintenant. Le marché bat son plein. Elle se glisse entre les acheteuses ; le jeune homme joue des coudes pour ne pas la perdre de vue. Les revendeuses crient, les ménagères discutent, le soleil rit sur les platanes dorés par l'automne, sur les tentes, sur le maïs des étalages, sur les oranges espagnoles, sur les choux hyérois, sur le nez des portefaix.

Nine profite des éclaircies pour avancer plus vite; ces vides se combler derrière elle. Ainsi, elle prend quelque avance sur son jeune homme. Elle croise le petit vieux municipal qui, une cloche à la main, parcourt le marché d'un pas paisible en déclenchant, de loin en loin, son drelin familier, pour avertir les revendeuses qu'il est onze heures et que la fin du marché est proche, onze heures ! se dit Nine; et les paroles de son père lui reviennent à l'esprit : à dix heures on se rencontre pour la première fois, à onze heures on se parle familièrement... M. Cougourdet serait-il un prophète ? Ah ! non ! Nine saura se défendre.

A la hauteur de la fontaine du Dauphin, une voituré de livreur s'arrêta au milieu du Cours : un encombrement se produisit. Les ménagères durent se resserrer sur les côtés, où il ne resta plus que deux passages étroits. Nine fut obligée de ralentir; le jeune homme fut derrière elle si près que, sous la pression de la foule et sans le vouloir, il la toucha. Nine courroucée fit face à l'ennemi :

— Enfin, monsieur, que me voulez-vous ? dit-elle vive.

— N'êtes-vous pas mademoiselle Cougourdet ? demanda le jeune homme avec crainte.

— oui, et après ?

Certes, Nine est d'un caractère assez leste pour lever la main sur tout hardi jeune homme, à la moindre inconvenance.

— Vous m'excuserez, mademoiselle, de vous aborder ainsi dans la rue...

— Je ne vous excuse pas, répliqua-t-elle.

— Mademoiselle, reprit le jeune homme, ne venez-vous pas de remettre un encas au concierge du...

— Ce n'est pas votre affaire, monsieur !

— Comment, n'ai-je pas le droit de savoir si c'est bien vous l'aimable personne qui a rapporté l'encas de mon père ?

Nine changea de visage.

— Vous êtes peut-être le fils de M. Tomasson ! s'étonna-t-elle agréablement.

— oui, dit le jeune homme heureux de voir enfin un sourire dans les yeux de Nine.

— Mais, comment me connaissez-vous ? demanda-t-elle intriguée.

— C'est bien simple, expliqua-t-il. Quand j'arrivai chez moi, vous en sortiez. C'est mon concierge qui, du seuil de la maison, m'a montré votre gracieuse personne au bas de la rue. Je vous ai rattrapée devant la vitrine de *Parfums-Bijoux*, j'allais vous parler...

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— Vous m'avez jeté un mauvais regard : j'ai hésité.

— Il fallait oser.

— J'aurais osé, mais vous êtes repartie si vite...

— Je vous ai fait courir, n'est-ce pas ? fit-elle compatissante.

— Heureusement, j'ai pratiqué la course à pied, dit-il rieur.

— Avec obstacles, ajouta-t-elle moqueuse.

Poussés par la foule, Nine et son jeune homme frôlèrent la corbeille d'une marchande qui criait :

— Fleurissez-vous, mesdames ! les beaux œillets !...

A Jean, la marchande lança :

— Eh ! jeune homme ! fleurissez votre fiancée, allez !

Nine sourit, rougit, baissa les yeux; son compagnon prit les fleurs, les paya et les lui offrit.

— Oh ! merci, dit-elle; j'aime beaucoup les œillets.

Elle ajouta en appuyant le bouquet contre sa poitrine :

— Surtout ceux-ci.

— Vraiment, mademoiselle ! fit-il heureux.

Nine demeura quelques secondes un peu confuse. Elle se ressaisit et regardant son compagnon avec franchise :

— Il est des gens qui tout de suite vous sont sympathiques, avoua-t-elle.

— Suis-je de ceux-là ?

— oui.

Nine était arrivée devant sa maison. Elle entra; son jeune homme entra avec elle; la porte se referma, derrière eux.

— Mademoiselle, proposa-t-il pour justifier sa hardiesse, si je montais avec vous pour avoir des nouvelles de votre père ?

— oh ! non, monsieur; mon père est trop soupçonneux et sévère. Il me défendrait par la suite d'aller chercher son journal chaque matin vers les dix heures à un papetier du Cours, le dernier à gauche en descendant. Mon père va mieux; mais il n'est pas encore en état de s'engager dans l'escalier.

— Je comprends, répliqua le jeune homme souriant d'avoir saisi dans ces paroles une adroite invitation au rendez-vous.

Comme elle ouvrait son sac à main pour y chercher la clef de la boîte aux lettres, elle

ajouta :

— C'est moi qui prends le courrier, le matin.

— Ah ! fit-il notant dans son esprit cette intéressante indication.

Elle ouvrit la boîte, en sortit deux imprimés réclames et referma. Tandis qu'elle rangeait la clef dans une poche de son sac, son petit mouchoir tomba. Le jeune homme s'en saisit.

— Rendez-le moi, implora Nine.

— Pourquoi ?

— Un mouchoir, ça fait pleurer, on le dit

Et le reprenant :

— Tenez, plutôt ceci, proposa-t-elle.

Elle détacha un bel œillet rouge de sa gerbe.

Il avança la main, mais elle ordonna :

— C'est moi qui le pose, voulez-vous ?

Ah ! si M. Cougourdet avait vu sa fille, comme il aurait trouvé qu'elle était bien de son époque ! Mais il n'était pas là, et Nine à ce moment ne pensait guère aux paroles de son père. Elle passa délicatement la fleur dans la boutonnière du veston de son jeune homme. A cet instant, il avança les mains pour lui saisir la taille, mais Nine, aussitôt, lui échappa effarouchée :

— Comme vous allez vite, vous ! fit-elle en s'enfuyant vers le haut de l'escalier.

Nine avait atteint le premier étage.

— Votre petit nom, s'il vous plaît ? demanda le jeune homme qui était resté sur la première marche.

— Nine !... Et le vôtre ? lança-t-elle en se penchant sur la rampe.

— Jean !...

Si M. Cougourdet avait entendu, il se serait écrié furieux : Dire que cette petite trouvait que j'exagérais !

(8)

Quel prestige avait maintenant *Le Citoyen* aux yeux de M. Cougourdet ! La précision des clichés, la vigueur des titres, l'harmonie de la mise en page, rien n'y était inférieur d'après lui. Complètement guéri de sa foulure, il lui semblait que *Le Citoyen* avait contribué au rétablissement de sa cheville droite; et il cessa de lire *Le Petit Toulonnais* qui était depuis vingt ans le quotidien de la famille. Ce qui par-dessus tout le charmait c'était le ton combatif du *Citoyen*. Quel mordant dans l'attaque ! Quelle force dans l'argumentation ! Quel courage dans la polémique !

Et M. Cougourdet ne se rendit pas compte que ce style d'offensive réveillait peu à peu les sentiments les plus ardents qui couvaient dans son âme en retraite. Il ne s'aperçut pas que ses instincts de lutteur se fortifiaient en lui, à cette lecture, comme des nourrissons que l'on alimente avec science et méthode.

Sa femme le surprit un jour, dans son fauteuil, son journal à la main, les sourcils froncés, et s'écriant de minute en minute :

— Ça, c'est honteux... Ça, c'est honteux !...

— Qu'y a-t-il ? avait-elle demandé.

A quoi, un peu confus, il avait répondu :

— C'est une nouvelle injustice que signale *Le Citoyen*..., encore des injustices !..., toujours des injustices !...

Sa femme avait hoché la tête en le laissant à son journal.

Au fond c'était l'âme volcanique de M. Cougourdet qui s'agitait en vue des éruptions futures.

Ainsi, tandis que l'esprit du *Citoyen* pénétrait jusqu'au subconscient de l'ex-chef du bureau de la mairie, l'amour de Nine pour Jean suivait un développement analogue. M. Cougourdet était satisfait de voir sa fille si empressée pour aller lui chercher son journal à la papeterie du cours Lafayette. Il se disait :

— Comme tu as bien dressé ta fille à l'obéissance paternelle !

Et, en lui-même, il se votait des félicitations à l'unanimité de ses sentiments.

Nine et Jean avaient échangé leurs photos; ils se tutoyaient déjà. Ces premiers *tu* avaient le charme d'une chanson nouvelle dont on se répète le refrain sans cesse; car c'était la première fois que Nine avait un amoureux. Elle le rencontrait souvent, le matin, au marché du Cours, devant la fontaine du Tambourin, et c'était toujours à *l'heure du Citoyen*, comme disait Jean, c'est-à-dire au moment où elle se rendait au papetier pour y prendre le journal de son père.

Elle apprit ainsi que son ami était étudiant en médecine à l'hôpital maritime Sainte-Anne, ce vaste établissement qui dresse ses blanches façades sur les pentes du Faron protecteur, face au soleil et à la rade magnifiques. Les notes de Jean annonçaient un chirurgien d'avenir. Il préparait le concours d'entrée à l'École de Santé de Bordeaux. Son père était veuf. Il n'avait comme parent, à Toulon, qu'un oncle, vieux garçon, retraité, ex-commis principal de l'Arsenal. Ce dernier vivait seul dans un garni de la rue Courbet, mais souvent il venait déjeuner chez son frère et avait une vive affection pour son neveu.

Nine se voyait déjà, en rêve, au bras d'un jeune médecin de marine. Les intentions de mademoiselle Cougourdet étaient des plus honnêtes. Et, un matin que Jean l'avait attirée, comme à l'ordinaire, dans un corridor du cours Lafayette, plus bas que le papetier vendeur de *Citoyens*, Nine posa à son ami l'éternelle question des âmes énamourées, tourmentées par le doute :

— Jean, m'aimes-tu ?

Question captieuse que le diable met sur les lèvres des femmes à leur insu. Que répondre ? En pareil cas, jamais les paroles ne peuvent donner la mesure de la chaleur des sentiments : elles paraissent ou exagérées et par suite peu sincères, ou trop faibles et par conséquent peu satisfaisantes. Et, spontanément, Jean avait trouvé la réponse la meilleure : il avait embrassé Nine...

A cet instant, M. Cougourdet, dans sa salle à manger, achevant son petit déjeuner, s'écria :

— Thérèse, Nine tarde beaucoup !

— Peut-être *Le Citoyen* n'est pas arrivé, dit madame Cougourdet.

Nine ne pensait plus au journal de son père; elle disait à son ami :

— Jean, je me sens toute prise par toi...

Il l'écoutait : murmure musical des mots qui cheminent vers l'âme. Des personnes prudes diront que ce n'est pas la jeune fille qui doit faire une déclaration d'amour. Qu'importe ! C'est la mode. Et puis n'est-ce pas logique ? L'homme, le sexe fort, ne sait pas prononcer les paroles tendres : quand il s'y exerce, il a toujours l'air de mentir même s'il dit la vérité. La femme, au contraire, parfaitement constituée pour jouer un tel rôle, paraît dire la vérité même quand elle ment. Aussi, quel charme quand elle est sincère comme l'était Nine en ce moment, tandis que M. Cougourdet, dans l'attente du *Citoyen*, s'impatientait.

— C'est étonnant que Nine ne soit pas revenue ! s'exclama-t-il.

— Il ne devait plus y avoir de *Citoyen* au papetier du Cours, expliqua sa femme, Nine est allée ailleurs t'en chercher un.

— C'est que *Le Citoyen* est un journal qui se lit de plus en plus, ajouta M. Cougourdet heureux de cette déduction.

Il reprit songeur :

— Pour ne plus y avoir de *Citoyen* à cette heure-ci, il faut vraiment qu'il y ait une information sensationnelle...

Dans l'intimité du corridor dont la porte seule les isolait de la foule, Nine, blottie contre son ami, avait perdu toute notion du temps, tandis que Jean témoignait d'un engouement progressif. Mais la porte bougea sous la secousse du coup de canon qui annonce aux Toulonnais qu'il est onze heures précises; Nine, se dégageant aussitôt, s'écria :

— Jean, si quelqu'un entrait, que dirait-il ?

— Il dirait que je t'aime.

— Non, répliqua Nine soudain revenue à elle et tourmentée à nouveau par le doute.

— Pourquoi ? demanda Jean

— Parce que tu ne m'aimes pas comme il faut.

— Qu'entends-tu par là ?

— Aimer comme il faut, c'est aimer très fort.

— Je t'aime très fort.

— Aimer comme il faut, c'est aimer longtemps, toujours, toute la vie...

— C'est pour toute la vie.

— Bien sûr ?

— Tu en doutes ?

— oui.

— Pourquoi ?

— Parce que tu devrais en parler à ton père.

Jean devint soucieux.

Elle reprit alarmée :

— Tu ne réponds plus.

Jean hésitait.

— Dis-moi !.., implora Nine.

— C'est que, répondit Jean, mon père est d'un caractère très grave.

— Plus que toi ?

— Sans doute. Il est à *l'ancienne*. Il m'a toujours dit sur un ton très ferme, afin que je sois bien informé sur sa pensée, qu'un jeune homme, tant qu'il n'a pas acquis une situation, ne doit songer à courtiser.

Même pour, le bon motif ?

—A plus forte raison. Il est de ceux qui croient, comme on le croyait jadis, que l'amour et le travail ne peuvent marcher de pair.

— Ton père est dans l'erreur, s'exclama Nine avec un bel accent de franchise. Ainsi, moi, depuis que je te connais, j'aide ma mère à la cuisine avec bien plus de goût qu'auparavant et je m'applique à ma leçon de piano comme jamais je ne l'ai fait.

— Tu te prépares admirablement à ton rôle d'épouse : cuisinière délicieuse, pianiste enchanteresse..., dit-il en lui reprenant la taille.

— En effet, Jean chéri.

— Moi aussi, petite Nine, depuis notre rencontre je redouble d'ardeur au travail; car, en réussissant à mon examen, je gagne le droit de te présenter à mon père...

Sous l'effet de cette réponse, Nine était comme à cent mille lieues de la maison paternelle où M. Cougourdet, piétinant, disait à sa femme :

— Nine reste trop, si j'allais à sa rencontre ?...

— Tu ne peux pas : tu es en pantoufles et en robe de chambre;... j'y vais moi-même...

Et toujours cachée dans ce corridor, Nine de questionner son ami :

— Au moins c'est bien vrai, Jean, ce que tu dis là ?

— C'est tellement vrai que, ne pouvant confier mon amour à mon père, j'en ai parlé à mon oncle, un vieux garçon qui comprend ces questions-là ; il est poète... .

— Qu'a-t-il dit ?

— Il m'a promis de préparer peu à peu mon père à notre projet et de prendre ma défense quand le moment sera venu... Ils parlèrent encore une petite minute, une minute d'amoureux, puis encore une minute, puis encore, puis..., quelqu'un entra, aussitôt ils se quittèrent.

Nine courut chez le papetier aux *Citoyens*.

— Mademoiselle, on est déjà venu prendre le journal de M. Cougourdet.

— Qui donc ?

— Votre mère.

Les choses tournaient mal.

L'excuse que Nine avait préparée, — un retard dans l'arrivée du *Citoyen*, — n'était plus valable. Quel motif donner, maintenant ? Quelle attitude prendre ? Nine ne savait plus. Quand elle arriva devant sa maison, sa mère l'attendait sur la porte, le journal à la main.

— D'où viens-tu ? demanda madame Cougourdet sévère.

Nine comprit, au visage de sa mère, que le plus simple était d'avouer : elle lui révéla toutes ses relations avec Jean.

— Malheureuse ! s'écria madame Cougourdet, si ton père savait ça ! Dieu garde ! Songe que s'il t'arrivait comme à certaines jeunes filles, ton père en mourrait de honte et moi de chagrin !

Puis, elle demanda soucieuse :

— Que t'a-t-il fait, ce Jean ?

— Il m'a embrassée, maman.

— Mais comment ? où ?...

Nine demeura silencieuse.

— Il faut, ma fille; tout me dire, implora madame Cougourdet prise d'un soupçon affreux.

Nine n'osait répondre.

— A une mère on peut tout confier, reprit madame Cougourdet tremblante d'apprendre une faute irréparable.

Nine se mit à pleurer.

— C'est donc bien grave ! s'exclama madame Cougourdet le cœur serré.

— Je ne sais pas si c'est grave, dit Nine à travers ses larmes.

— Comment, tu ne sais pas ?...

Et relevant son joli visage dans un mouvement de fleur qui se redresse après la pluie, Nine demanda :

— Est-ce très mal, maman, de se laisser embrasser sur la bouche ?

— Ce n'est que cela ? reprit madame Cougourdet souriante comme soulagée d'un grand poids.

— Mais oui, maman; et je ne lui ai jamais permis plus que cela, reprit Nine avec une noble assurance de vierge forte.

Elle ajouta :

— D'ailleurs, il ne m'a jamais demandé autre chose.

— Et s'il te la demandait cette autre chose ?

— Je la lui refuserais, je te le jure.

— Ne jure pas, ma fille; mais rappelle-toi que l'homme devant la femme n'est toujours qu'un enfant devant son jouet : il le délaisse dès qu'il en connaît les rouages les plus secrets.

— Oh ! maman ! s'écria Nine avec cette fermeté dans laquelle madame Cougourdet reconnut l'énergie de son mari quand il soutient une bonne cause.

— Oui, je sais, tu n'es pas une fille à nous faire rougir; et, en somme, il vaut mieux que se soit toi qui te cherches un époux, plutôt que de t'en remettre à des démarches officielles de parents ou d'amis... Mais es-tu sûre de l'honnêteté de ce jeune homme ?

— J'en suis sûre, maman.

— Évidemment; mais qui le prouve ?

Alors Nine raconta ce que Jean lui avait confié à propos de son oncle et de son père.

— Il n'en aurait point parlé à son oncle, maman, si ses intentions n'étaient pas sérieuses.

— C'est bien raisonné, ma fille; mais qui te dit que ce Jean ne ment pas ?

Nine se récria :

— Oh ! maman !

— C'est que, vois-tu, les hommes, même les plus droits de parole, ne croient pas déchoir de mentir en amour. C'est là un préjugé commun chez eux.

— Jean mentir, ce n'est pas possible.

— En tous cas, ma fille, tiens-toi sur tes gardes, et nous verrons bien. Aime, mais ne te laisse pas séduire. En attendant, il ne faut à aucun prix que ton père sache ce qui s'est passé; car tu le connais : sur ce point il ne transige pas; il serait furieux et nous ferait une vie d'enfer...

Madame Cougourdet, ramenant sa fille, raconta à son mari qu'elle avait trouvé Nine, au papetier du Cours, attendant l'arrivée du *Citoyen* très en retard aujourd'hui.

Et monsieur Cougourdet, bien qu'inquiété par ce contretemps, crut cette explication et se rasséra très vite dans la lecture de son quotidien.

(9)

Un matin, après avoir lu, dans son journal, un article sur *La misère des retraités municipaux dans toutes les communes de France*, M. Cougourdet s'écria :

— Ça, c'est un article fameux !

Et il ne put se tenir d'envoyer à la Direction du *Citoyen*, 307, place de la Bourse, à Paris, une lettre de très vives félicitations pour *le journal charitable et courageux qui osait crier à la face de la Nation la détresse de ceux qui avaient usé le meilleur de leur cerveau au service de la République*. C'étaient là les propres termes de sa lettre.

Ainsi, les articles de ce journal avaient un retentissement de plus en plus considérable dans l'âme de M. Cougourdet. Et au fur et à mesure que l'amour du *Citoyen* enfonçait des racines plus nombreuses, plus solides, plus profondes dans son organisme physique, intellectuel et moral, l'ex-chef de bureau passait, à la lecture de son quotidien adoré, un nombre d'heures de plus en plus grand.

Quand Nine le lui apportait, avant le déjeuner, il en prenait pour ainsi dire une première audition, — quelque chose comme la première tétée d'un poupon goulou. Cela le mettait en appétit au point de ne pas s'apercevoir, au repas de midi, s'il mangeait une escalope de veau ou un bifteck de la pièce noire. Aussitôt après son repas, il reprenait son journal, comme en une sorte de deuxième tétée, mais digestive cette fois. Car il y trouvait toujours quelque partie d'article qu'il avait mal lue ou quelque bout de colonne qui lui avait échappé. Si, à ce moment, Nine lui disait :

— Papa, c'est l'heure de ma leçon de piano.

Il répondait souvent :

— Vas-y, je ne t'accompagne pas aujourd'hui; j'ai confiance en toi.

Et il continuait sa lecture tandis que Nine partait seule... jusqu'en haut du cours Lafayette où Jean l'attendait, profitant de l'aubaine.

Ce mardi, après avoir accompagné son amie à sa leçon, Jean revint sur la place de la Liberté et s'arrêta devant le théâtre Guignol qui dresse, à cet endroit, comme une énorme boîte d'allumettes debout à demi-ouverte. Jean musardait ainsi pendant une heure, attendant le retour de Nine.

Il se joignit à l'hémicycle des spectateurs. Guignol, avec sa queue en virgule et sa trique fidèle rossait un gendarme, évidemment; et tout le monde était content. Des petites filles, sur des bancs au premier rang, applaudissaient avec les mains, avec les pieds, avec les genoux. Rire édenté des retraités. Rire joli des mamans aux silhouettes de jeunes filles émancipées. Rire mécanique des soldats sénégalais : on dirait qu'ils ont tous un râtelier. Jean riait aussi du rire général, par contagion, quand il se sentit tiré par la veste; Surprise ! c'était Nine.

— Mon professeur est grippé. Pas de leçon ! dit-elle.

— Et où vas-tu ? demanda Jean heureux.

— Je retourne à la maison.

— Tout de suite ?

— Presque...

A ce moment, un vieux monsieur salua le couple.

— Qui est-ce ? dit Nine troublée.

— C'est mon oncle.

Le monsieur s'avança.

— Je te présente ma fiancée, dit Jean.

— Que je connaissais déjà pour en avoir souvent entendu parler par mon neveu; car ce qu'il n'ose dire à son père, il le confie à son oncle, répliqua le vieux monsieur.

A ces mots Nine fut aux anges : Jean n'avait donc pas menti.

L'oncle serra la main à Nine.

— Je te félicite de ton choix, dit-il à Jean. tu as très bon goût.

Nine rougit au compliment.

— Mes enfants, tâchez surtout d'être sages. Mais en ces sortes d'affaires un oncle est toujours de trop, je vous laisse, au revoir...

Il les quitta.

— Tu vois, c'est dangereux de rester là, remarqua Nine soucieuse, nous risquons de rencontrer mon père, il sort parfois l'après-midi ; et tu sais, avec lui, ce ne serait pas comme avec ton oncle.

Trois heures sonnaient à l'horloge du Grand-Hôtel.

Si nous allions au ciné, proposa Jean.

Nine ne sut quoi répondre. Il la prit par la main.

— Dans l'ombre on ne nous verra pas. La séance a commencé. A quatre heures c'est fini. Une heure, c'est juste le temps d'une leçon de piano...

Ils entrèrent dans un cinéma de la place de la Liberté.

Ils avancèrent à tâtons dans l'ombre, conduits par le bref faisceau d'une lampe électrique de poche que projetait une employée devant leurs pas incertains. Ils atteignirent, au fond de la salle, près du mur, deux fauteuils adjacents. Ils achetèrent le programme qu'on leur tendait, ne l'ouvrirent pas, se prirent les mains.

Dans la solitude fictive du cinéma, leurs cœurs s'exaltèrent, enveloppés de nuit. En présence de la foule invisible des spectateurs, quel goût exquis avaient leurs amours furtives ! C'était comme la saveur d'un fruit dérobé derrière le dos d'un garde champêtre. Ils avaient cette crainte délicieuse d'être surpris les doigts enlacés...

La longue gerbe de rayons qui passait au-dessus de leur tête, évoquait des clartés lunaires qui auraient eu la délicatesse d'éclairer toujours un même point afin de ne pas inquiéter les amoureux dans l'ombre. La fumée des cigarettes, en traversant la zone de la projection, affectait des formes langoureuses de nuages. Les mouvements sonores du film, — rires, murmures, applaudissements, — bruissaient devant eux en imitant des chocs de ramures, des frémissements de feuilles, des avalanches de grêle.

Sur l'écran glissaient les reflets de la vie du monde : course de bicyclettes à Ivry, inauguration d'un monument à Londres sous les parapluies, entrevue diplomatique sur les bords de quelque lac suisse, réception de notre ambassadeur à New-York..

Mais Nine et Jean ne voyaient plus ces choses-là; aux harmonies du haut-parleur dissimulé, ils poursuivaient leur rêve, — hors de l'écran, hors de la salle, hors de Toulon, hors du monde terrestre, — dans le monde de leurs sentiments, bercés par la musique nocturne...

Soudain, le déroulement du film s'arrêta : la salle surgit sous la lumière. Jean et Nine prirent aussitôt une position correcte. Leurs regards errèrent inquiets, tombés de leur rêve, dans cette foule brusquement visible et menaçante.

— Pourvu qu'il n'y ait personne qui me connaisse ! chuchota Nine apeurée.

Elle suivit des yeux les rangées de fauteuils qui descendent compacts vers l'écran.

Tout à coup, elle serra le bras de son ami et devint pâle :

— Jean ! fit-elle, nous sommes perdus.

— Pourquoi ?

— Mon père !

— Où ?

— Une, deux, trois..., cinq rangées devant nous, regarde : le monsieur qui lit un journal...

— *Le Citoyen* ?

— Oui... mon Dieu ! Jean ! s'il se tournait !...

— Tu te cacherais derrière le buste de la grosse dame qui est devant toi.

— Mais pourquoi est-il entré ici ? Il ne va jamais au cinéma. C'est peut-être pour m'y surprendre ?...

— Quelle idée ! Nine fut tremblante jusqu'au moment où la salle redevint obscure.

— J'ai peur, fit-elle.

Elle ne put retrouver le calme nécessaire pour apprécier les câlineries de son ami.

— Jean, je pars, dit-elle, dans l'ombre je puis encore me sauver.

Il ne réussit pas à la retenir et n'eut que le temps de lui dire :

— Après-demain matin, je n'ai pas cours à l'hôpital Sainte-Anne; viens comme d'habitude au marché, devant la fontaine du Tambourin.

— Oui...

Nine s'avançait vers la sortie, quand le film s'arrêta : une panne de l'appareil sans doute. Une lumière atroce révéla les moindres recoins de la salle. Nine hésita quelques secondes. Reculer ? c'était trop tard : elle avait dépassé la rangée de fauteuils où se trouvait son père. S'était-il dressé ? L'avait-il reconnue ? Elle continua d'avancer vers la porte sans tourner la tête. A peine fut-elle dehors, elle s'entendit appeler :

— Nine !

Son cœur se glaça; c'était la voix de son père; déjà il était auprès d'elle.

— C'est ça, cria-t-il, maintenant, c'est du propre, il te faut le cinéma ! Le ton était aigre.

— Et ta leçon de piano ?

— Mon professeur est malade...

— Tu aurais dû rentrer à la maison, tu mens.

— Papa, je te jure que si...

— Tais-toi ou je te gifle.

M. Cougourdet était furieux. Nine baissa la tête.

— Suis-moi, ordonna-t-il.

A la maison, Nine s'enferma dans sa chambre tandis que madame Cougourdet essuyait le feu des apostrophes de son mari.

— Au lieu de se rendre à sa leçon de piano, *ta fille* va au cinéma, répéta-t-il pour la troisième fois depuis son arrivée.

Il avait dit *ta fille* avec une force singulière, bien que lui aussi ait prêté son concours pour que mademoiselle Cougourdet vint au monde. C'était pour dégager sa responsabilité vis-à-vis de la conduite inqualifiable de Nine, et pour en rejeter tout le poids formidable sur sa femme.

— Avec qui était-elle ? demanda madame Cougourdet.

— Je ne sais pas,... mais elle ne devait pas entrer là...

— Tu y étais bien, toi, répliqua madame Cougourdet.

— Moi ?... il y a dix ans que je n'avais plus mis les pieds dans un tel établissement.

Si j'y suis allé, c'est pour l'art : *Le Citoyen*, dans sa *Chronique des Spectacles*, avait consacré un long article à un film sonore tiré de *L'Homme invisible*, de Wells; et ce film a passé à Toulon aujourd'hui. Je ne pouvais manquer ça. Si *Le Citoyen* en a parlé, c'est que c'était à voir... Et puis, moi, je suis un homme, tandis que Nine est une jeune fille.

Il ajouta :

— Moi, je ne risque plus rien, tandis que *ta fille* !...

— Tu n'as pas l'intention de la garder toujours auprès de toi ; elle se mariera un jour...

— Le plus tôt possible, s'exclama-t-il; car, après, je serai dégagé de toute responsabilité, elle dépendra de son mari.

— Oui, reprit madame Cougourdet; mais pour se marier, Baptistin, il faut être deux, tu le sais.

— En effet, approuva-t-il déconcerté dans son humeur par cette raison irréfutable.

— Il faut donc que Nine trouve un jeune homme, et ce jeune homme...

Mot malheureux !

— Ce jeune homme, s'écria M. Cougourdet coupant la parole à sa femme qui allait tout avouer des relations de Nine avec Jean, ce jeune homme, ce n'est pas au cinéma qu'elle le trouvera.

Avant que madame Cougourdet ait pu articuler une parole, il poursuivit :

— Si les jeunes gens vont à ce spectacle, ce n'est pas pour la beauté du film qu'on joue; ce n'est pas non plus pour y chercher une future épouse, c'est pour...

Il n'osa pas prononcer le mot qui lui était venu sur la langue.

— Au cinéma, reprit-il en se remontant lui-même, il n'y a que des jeunes gens qui s'amuseront de *ta fille*; et quand ils sauront qu'elle est d'une famille aisée, eh bien ! tu ne sais pas ?...

Ses yeux semblaient devoir sortir de sa tête. Madame Cougourdet interloquée n'osait répondre.

— Tu ne sais pas, continua-t-il, eh bien ! je vais te le dire, moi : ils te la perdront, *ta fille*...

— Oh ! fit madame Cougourdet douloureuse.

— Et tu seras bien obligée, pour sauver ton honneur, d'avoir pour gendre quelque frelon qui rendra Nine malheureuse et lui mangera la fortune que nous lui laisserons.

A ces mots, madame Cougourdet fut prise d'un doute sur la sincérité de Jean. Qui sait si ce jeune homme était vraiment sérieux ? Toute l'histoire de cet oncle bon enfant et de ce père trop grave, n'était-ce pas un scénario habilement monté ? Nine avait jugé que Jean était honnête; mais quand on aime, est-on bon juge ?

— Si un jour *ta fille* fait des bêtises, lança M. Cougourdet, ce sera ta faute : tu prends toujours ses parts, même quand elle a tort.

Et il répéta :

— Ta faute, m'entends-tu !...

Madame Cougourdet imagina quelle sérénade, répétée à l'infini des variantes, lui servirait son mari si elle commettait l'imprudence de lui confier qu'elle était au courant des amours de sa fille. Aussi ne dit-elle rien à ce sujet.

— Si toutefois il est encore temps, décida-t-il, je ne veux plus que Nine sorte seule. Désormais le matin, j'irai moi-même chercher mon journal. Si ce n'est pas moi, ce sera Marie, puisque l'escalier te fatigue beaucoup. Et Nine ne se rendra, à sa leçon de piano, qu'accompagnée par quelqu'un d'entre nous. Voilà !...

— Tu es sans pitié pour mes palpitations de cœur, dit madame Cougourdet n'y tenant plus.

Et pour ne pas prolonger, aux yeux de sa femme cardiaque, le spectacle d'un homme terriblement irrité, il s'enferma au salon.

Là, tout en tournant dans la pièce comme un vieux lion en cage, il songea. Que faire quand on est parvenu à un pareil degré de surexcitation ? Casser un vase ? ce serait dommage car M. Cougourdet a des porcelaines qui lui viennent de ses parents dont un ancêtre avait été domestique chez quelque vieille dame qui lui laissa tout son intérieur en héritage. Crier ? on risque de contracter un beau mal de gorge qu'il faut, après, soigner avec des compresses d'eau bouillante qui vous rôtissent la peau du cou.

Frapper ? Non; M. Cougourdet n'est pas une brute, puis avec une femme qui a le cœur malade, on ne sait jamais...

Que fit donc M. Cougourdet au plus fort de sa colère ? Il s'assit dans son fauteuil.

Ainsi posé, sous l'effet apaisant de ce siège, il sentit sa colère décroître comme un lait sur le gaz dont on vient de fermer le robinet.

Une infinie tristesse le gagna.

Il n'avait qu'une fille ! tournerait-elle mal ? Sa Nine si gentille, le chef-d'œuvre de la famille ! sa seule descendance, l'héritière de tous ses titres (de rente) et propriétés

bâties et non bâties ! Nine qu'il chérissait tant, sur qui il avait tant veillé, à qui il n'avait rien regretté : cours secondaire de jeunes filles, leçons de piano, hélas ! Nine qui lui paraissait digne d'un fils de ministre ou de sénateur ! Coquin de sort ! Nine était allée au cinéma !

Voilà une chose dont il ne se serait jamais douté. Il ne voulait pas, il ne pouvait pas supposer qu'elle y soit allée avec un garçon. Quelle audace ! Ah ! les jeunes filles d'aujourd'hui ! Nine serait-elle comme les autres ? Pourtant, lui, M. Cougourdet, n'est-il pas d'une nature très calme, plutôt timide ? Et sa femme, n'est-elle pas de mœurs irréprochables et parfaitement paisibles ? Ne trouvant rien, dans la vie de ses ancêtres et dans celle de sa femme, qui puisse expliquer l'audace de Nine, M. Cougourdet en conclut : c'est l'air du siècle. ..

Il en était là de ses réflexions quand on sonna; c'était le facteur; une lettre recommandée pour M. Cougourdet... Il mit ses lunettes, signa, prit la lettre.

— Tiens ! *Le Citoyen* qui m'écrit., dit-il surpris et fier.

Il avait vu sur l'enveloppe l'en-tête de son journal; son visage s'éclaira.

— Qu'y a-t-il ?

L'enveloppe déchirée d'une main tremblante, il tira une lettre écrite à la machine et une carte

imprimée

— Qu'es-aco ?

Il lut :

Cher futur collaborateur,...

M. Cougourdet s'arrêta perplexe : collaborateur, lui, d'un si grand, d'un si beau journal ! Était-ce une plaisanterie ? Était-ce une erreur ?

Il poursuivit :

Nous avons reçu votre lettre de félicitations. Nous en avons été touchés. Elle est pour nous un heureux présage. Elle nous reconforte : si nos polémiques nous attirent la haine (les âmes viles, elles nous font gagner l'estime des braves gens. Car notre but n'est que de rendre notre pauvre humanité un peu moins malheureuse, en combattant l'injustice qui, dans les rouages de notre société moderne, est semblable aux grains de sable dans les pièces d'un moteur. Ces grains de sable, Cher Collaborateur, usent les engrenages de notre formidable machine républicaine et risquent de l'enrayer ou de provoquer une catastrophe. Ces grains de sable il faut les chasser. Contre cet acide urique politicien, nous serons, nous, le salicylate de soude national.

Dans ce but, nous avons l'honneur de vous annoncer que notre Comité de Direction, réuni en séance extraordinaire, a décidé, à l'unanimité de ses membres, de vous nommer rédacteur correspondant de notre journal, à Toulon. Nous avons pensé que notre choix ne pouvait être meilleur en se portant sur vous, plutôt que sur tout autre, parmi les centaines de lecteurs que nous comptons dans votre ville. Votre nomination à ce titre est, bien entendu, subordonnée à votre acceptation. Nous vous informons que cette fonction n'est pas rémunérée : la cause que nous défendons ayant besoin d'âmes désintéressées pour la servir.

Agréez, cher ami, l'assurance de notre estime aussi profonde que celle que vous nous avez si spontanément témoignée.

Le Secrétaire général de la Rédaction,

Signé : (Illisible) . '

P. S. — Vous trouverez ci-jointe une carte de presse pour vous faciliter votre tâche de rédacteur-correspondant.

*Indiquez-nous à quel marchand vous prenez *Le Citoyen* afin que le service du journal vous soit fait gratuitement. Vos frais de poste, pour l'envoi des informations toulonnaises, vous seront intégralement remboursés chaque mois.*

Sous le coup de la joie que lui apporta cette lettre, M. Cougourdet oublia la scène qu'il avait eue avec sa femme. Courant auprès d'elle, il lui annonça l'honneur dont il était l'objet.

— Cela va te donner du trac, objecta madame Cougourdet.

— Au contraire, Thérèse, au contraire, dit-il en riant et tout à son bonheur.

Le Citoyen lui apparut comme un ami qui arrivait à point pour le consoler de ses tristesses de famille. Et son amour envers son journal tourna à la passion.

Combien, ce jour-là, l'en-tête lui en parut superbe, imprimé en lettres rouges comme si on les avait colorées avec un pinceau trempé dans un sang de bœuf magique qui aurait eu le pouvoir de ne pas se coaguler ! Aussi semblaient-elles solides, massives, palpitantes, ces lettres taillées, pour ainsi dire, dans de la chair vivante à grands coups de hache...

Quel beau journal à cause d'un si beau titre ! Le plus ennuyé, ce fut Jean qui ne vit point Nine, le jour dit, au rendez-vous habituel. C'est Marie, la femme de ménage des Cougourdet, qui la charge de prendre *Le Citoyen* à la papeterie du Cours. Elle reconnut Jean au signalement donné par Nine, s'avança et lui remit une lettre de la part de mademoiselle Cougourdet. Sur ce papier, Nine racontait à son ami l'incident du cinéma et la décision prise par son père de ne plus la laisser sortir seule.

« Le jour de ma leçon de piano, ajoutait-elle, trouve-toi sur mon passage. Ne me salue pas, mais passe bien près de moi... bien près... mon père ne te connaît pas... Prends patience, Jean chéri... »

(10)

Un monsieur, ayant passé la cinquantaine sonna à la porte des Cougourdet.

— Tiens ! c'est toi, Panisse ! fit M. Cougourdet en reconnaissant, dans le visiteur, un ancien collègue de la Mairie de Toulon.

Ils s'assirent dans la salle à manger.

— Tu es à la retraite, toi aussi ? demanda M. Cougourdet.

— Eh ! oui.

— Ils se remémorèrent certains épisodes tragi-comiques de leur carrière.

— Mon cher, fit M. Panisse rompant ces souvenirs, je suis venu pour te féliciter de ta nomination au titre de correspondant du *Citoyen* à Toulon.

— Comment l'as-tu apprise ?

— En lisant ce journal.

— Tu lis *Le Citoyen*, toi aussi ? demanda réjoui M. Cougourdet.

— Oui, chaque jour.

— C'est très bien ! s'exclama M. Cougourdet en serrant les mains de son ancien collègue.

— Quel extraordinaire journal ! fit M. Panisse.

— Formidable ! lança M. Cougourdet.

— Et puis bien rédigé.

— Par des journalistes de premier ordre.

— Les plus forts de France, apprécia M. Panisse.

— De France ? il faut dire d'Europe ! renchérit M. Cougourdet.

— Crois-tu qu'en Amérique ils en ont d'aussi bons ?

— C'est impossible ! affirma M. Cougourdet.

— Alors ; il faut dire : les plus forts du monde !

— Du monde et de tous les temps ! lança M. Cougourdet, prenant une revanche définitive.

— Dès que j'ai appris que tu étais le correspondant du *Citoyen* à Toulon, continua M. Panisse, je me suis dit : quelle chance ! l'ami Cougourdet te rendra un service.

— Avec plaisir. Lequel ?

— Voici. Tu sais que les employés municipaux ont toujours eu des retraites inférieures aux fonctionnaires de l'État. C'est une affreuse injustice. Nous sommes les parias de la bureaucratie.

— En effet.

— Il faut que cela cesse.

— Mais oui, fit M. Cougourdet avec gravité.

— Un gratte-papier, c'est toujours un gratte-papier, qu'il soit à la mairie de Toulon ou au ministère des finances, à Paris. Leurs plumes qui grattent et leur papier qui est gratté ne sont pas différents des nôtres.

— Bien vu.

— Donc : égalité pour tous.

— Exact.

— Or pour obtenir cette égalité, il faut qu'on nous écoute.

— C'est juste.

— Pour qu'on nous écoute, il faut qu'on nous entende.

— C'est vrai.

— Pour qu'on nous entende, il faut crier.

— Bien raisonné, fit M. Cougourdet impressionné par cette logique progressivement agressive.

— Or si je suis seul à crier, on ne m'entendra pas.

— C'est certain.

— Mais si nous sommes cent, mille, dix mille, cinquante mille à crier, et de tous les coins de France; alors de Paris, de la Chambre des députés, du Ministère, on nous entendra, on nous écouterait, on nous donnerait satisfaction.

— Parfait !... Mais, un instant, mon cher Panisse, dit M. Cougourdet comme essoufflé par les rapides déductions de son collègue, un instant,... tu dois avoir soif.

Il appela :

— Nine, apporte-nous deux verres et la bouteille de *pastis*.

— Tu as du *pastis* ?

— Oui, j'en fabrique avec mon eau-de-vie de Solliès : des feuilles d'absinthe, un peu d'anis, du réglisse en bois, du fenouil, une feuille de salade pour la couleur verte, et c'est tout; je t'écrirai la recette si tu veux...

Nine arriva.

— C'est ta fille, ça ? fit M. Panisse avec admiration.

— Oui.

— Mes félicitations; elle est adorable.

Nine rougit et retourna à la cuisine.

— Si mon fils la voyait, je parie qu'il en tomberait amoureux.

— Tu as un fils ?

— Oui, il a vingt-huit ans.

— Que fait-il ?

— Il est avocat... il gagne beaucoup d'argent.

— Où ?

— A Toulon.

M. Cougourdet versa du *pastis* dans les verres, ajouta de l'eau.

— Ici, reprit M. Panisse revenant à son sujet, j'ai formé le syndicat des retraités municipaux : le *S. R. M. T.* Par le moyen du *Citoyen*, je lance un appel aux retraités

municipaux de Marseille : j'ai le *S. R. M. M.*; — de Lyon : j'ai le *S. R. M. L.*; — de Bordeaux : j'ai le...

— *S. R. M. B.* devina M. Cougourdet.

— Tu as compris, inutile que je fasse le tour de France. Or tous ces *S. R. M.*, c'est mon projet, je les réunis en une Fédération, la...

— *F. S. R. M.*, fit M. Cougourdet.

— C'est ça, tu as l'esprit primesautier pour un retraité.

— Oh ! dit M. Cougourdet modeste, ça c'est un peu de l'algèbre; et l'algèbre, au lycée, c'était ma partie.

— Puisque tu saisis, je simplifie. Cette *F. S. R. M.* constituée, je l'affilie à la *F. F.* où, unie à la *F. P.*, et à la *F. I.*, elle formera le cartel des *S. V.*, au sein de la *C. G. T.*, tu comprends.

— Oui, fit M. Cougourdet les regards vagues, n'osait avouer qu'il n'avait pas suivi, cette fois.

Il ajouta, dans la crainte de voir son ami reprendre ses déductions :

— Si nous buvions un peu, tu m'as donné soif...

Les deux amis choquèrent leurs verres.

— Cet appel, conclut M. Panisse, c'est à toi que je le remets.

— Tu peux compter sur moi, dit M. Cougourdet en fronçant les sourcils...

Et quand son camarade fut parti,

— Thérèse, ordonna M. Cougourdet, fais moi fondre un cachet d'aspirine, ce cher Panisse m'a donné mal de tête. Aussi, pour mieux encore dégager son cerveau, l'après-midi, il accompagna lui-même sa fille à la leçon de piano, comme il se l'était promis d'ailleurs depuis l'incident du cinéma.

Nine, sur son parcours, espérait rencontrer Jean, mais elle ne le vit pas.

Quand, à la porte du professeur de piano, M. Cougourdet eut quitté sa fille, il l'attendit, non sur la place de la Liberté trop exposée au mistral de mars, mais sur la place d'Armes qui est mieux abritée.

Là, sur un banc, au soleil, M. Cougourdet inévitablement déplia son journal. En première page, *Le Citoyen* publiait, sur la largeur de trois colonnes, un poème de la Comtesse de Noailles.

M. Cougourdet n'avait jamais eu l'âme rêveuse. Depuis le lycée il ne s'était plus amusé à lire des vers. Un Platon moderne aurait pu supprimer de la République française tous les porteurs et toutes les porteuses de lyres sans que M. Cougourdet s'aperçoive ou s'indigne de cette suppression. Or, aujourd'hui que son journal lui présentait des vers d'une poétesse célèbre dont il avait jusqu'ici ignoré le nom, eh bien ! M. Cougourdet se prit à lire ce poème. Chose étrange, il y trouva tant de plaisir, sur son banc ensoleillé, qu'il se dit à haute voix :

— Ça, c'est de la belle poésie !

Un vieux monsieur, qui était assis à côté tourna la tête, cligna un œil vers le journal, et demanda en plaisantant pour entrer en conversation :

— Est-ce de la poésie pure, monsieur ?

— Si elle est pure ? répliqua M. Cougourdet sans comprendre l'allusion et en dévisageant son interlocuteur, je vous crois; pure comme l'azur du ciel, la rosée des fleurs, le...

— Mais de qui est-ce ? interrompit le vieux monsieur mal convaincu par la phrase de M. Cougourdet inspirée évidemment par l'art de la comtesse poétique.

Le rédacteur-correspondant du *Citoyen* abaissa ses lorgnons au bas du poème :

— C'est de la Com... Com... tesse de... de No... No... Noailles, dit-il enfin.

— De Noailles ! s'exclama le voisin en souriant.

— Vous la connaissez ? demanda M. Cougourdet.

— Pas elle, mais ses vers.

— C'est une femme qui rime bien ! lança au hasard M. Cougourdet pour montrer qu'il était connaisseur.

— Vous trouvez ? s'étonna le voisin.

— Mais parfaitement.

— Rimer, poursuivit le vieux monsieur, n'est certes pas une qualité de la Comtesse. C'est une riche poétesse qui a des rimes pauvres.

— Pauvres ! s'exclama M. Cougourdet blessé dans son admiration.

— Oui, je puis en juger, je m'y connais en vers.

— Monsieur ! répliqua le père de Nine avec nervosité, vous n'y comprenez rien.

— Moi ! Mais vous ignorez, monsieur, que je suis de l'Académie du Var, et que j'ai été admis dans cette compagnie à titre de poète.

— C'est possible, fit M. Cougourdet; en tous cas les personnes qui président aux destinées du *Citoyen* s'y entendent mieux que vous.

— Ce n'est pas sûr, monsieur, rectifia le voisin en caressant sa canne.

— Comment, ce n'est pas sûr ? Que dites-vous ? la rédaction du *Citoyen* comprend des écrivains de l'Académie française et, vous, vous vous n'êtes que de l'Académie du Var. Si *Le Citoyen* a publié ce poème, c'est qu'indiscutablement ce poème est parfait.

— Oh ! répliqua le voisin, on voit bien que vous n'êtes pas au courant des mœurs littéraires. Ce n'est pas par la puissance de son talent qu'un poète parvient à placer sa copie, mais par le moyen de ses relations mondaines. Il en est ainsi, aussi bien dans votre journal que dans les autres.

— Non, monsieur, *Le Citoyen* n'est pas un journal comme les autres.

— Vous le croyez.

— J'en suis certain, monsieur.

— Que vous êtes naïf !

— Naïf, moi ? fit M. Cougourdet péniblement surpris.

— Il n'y a pas d'autre mot, monsieur.

— Et vous, monsieur, vous êtes un gremlin, lança M. Cougourdet tout rouge.

— Un gremlin ! répétez-le répliqua le voisin tout vert.

— Quand on insulte ce qui est honnête, reprit M. Cougourdet tout jaune, quand on salit ce qui est propre, eh bien, oui, on est un...

Il n'eut pas le temps d'achever; un coup de canne dirigé comme un coup de faux par son adversaire, lui jeta son chapeau à terre.

— Misérable ! rugit M. Cougourdet en se précipitant sur son agresseur.

.....

Sa leçon terminée, Nine attendit vainement son père sur le seuil de la maison de son professeur. Jean guettait son amie de loin, mais il n'osait approcher dans la crainte d'être surpris par M. Cougourdet. Comme elle partait, Jean s'avança.

— Bonjour, ma Nine lança-t-il rieur; ton père m'a chargé aujourd'hui de le remplacer.

— Quand le remplaceras-tu pour de bon ? fit Nine en serrant les mains de Jean.

— Bientôt, dit-il.

— Bientôt ?

— Oui.

— Ton père est-il au courant de nos relations ? demanda Nine joyeuse.

— Ah ! ça non.

— Alors, comment mon père pourra-t-il te permettre de le remplacer ? objecta-t-elle déçue.

— Je ne vais pas le tuer, n'aie crainte, dit-il plaisant.

— Explique.

— Voici. Mon oncle, que tu connais, a déjeuné aujourd'hui avec nous. Après le repas je suis resté jusqu'à son départ pour l'accompagner.

— C'est pourquoi, tu n'étais pas sur mon passage, tantôt.

— Oui. Je voulais parler à mon oncle, hors de la présence de mon père. Je voulais lui parler de quelqu'un...

— De qui ?

— De quelqu'un que j'aime et à qui j'ai envie de sauter au cou...

— Jean, sois raisonnable, conseilla Nine dans un sourire qui incitait son ami à ne pas être raisonnable du tout. Mais ne restons pas là, mon père pourrait nous surprendre.

— Tant mieux; ce serait une occasion pour moi de dire ce qui en est et de tout arranger.

— Ou de tout rompre, reprit Nine soucieuse.

Mais qu'as-tu demandé à ton oncle ?

— Je lui ai dit que maintenant je ne pouvais plus t'approcher et que cette situation était intenable.

— C'est vrai. Et puis ?...

— Je l'ai supplié de se rendre chez toi, lundi prochain, le matin.

— Pourquoi faire ?

— Demander ta main, pour moi, à tes parents.

— oh ! Jean ! fit Nine heureuse.

— Ainsi, reprit-il, puisque nous serons fiancés officiellement, j'aurai la permission de venir chez toi, de te voir en présence de ta mère, une fois par semaine au moins.

— Plutôt deux fois, Jean.

— Trois fois...

— Autant qu'on nous le permettra, dit Nine sans se douter qu'elle jouait ainsi, avec Jean, une scène transposée du *Pot au lait*.

Mais elle reprit, revenant à la réalité :

— Et que t'a répondu ton oncle ?

— Que j'étais fou.

— C'est un peu vrai. Et puis ?...

— Que demander, pour moi, une jeune fille en mariage sans en référer à mon père, c'était une chose bien hardie.

— Et puis ?

— Qu'au fond cela n'était pas son affaire et qu'il ne voulait pas en prendre la responsabilité.

— Et puis ?

— Qu'il ne saurait pas quelle raison donner à tes parents pour leur expliquer que c'est l'oncle qui fait cette démarche en place et lieu du père.

— Et puis ?

— Je lui ai répondu que n'importe quelle explication serait bonne; que plus tard tout cela s'arrangerait avec ma réussite à Bordeaux. Car il faut que je réussisse, je le lui ai promis, je te le promets. Je travaille avec acharnement; je sens que je serai reçu.

— Et puis ?

— Il a accepté.

— C'est vrai ?

— Oui.

— Et il viendra comme tu dis ?

— Lundi prochain, le matin.

— Pourvu qu'il n'arrive rien de fâcheux d'ici là, fit Nine qui aurait voulu être déjà à ce jour.

Ils se quittèrent après un serrement de main vif comme une étreinte.

Nine eut la chance de rentrer à la maison avant son père. Quand il arriva, il ne souffla mot de sa dispute sur la place d'Armes, afin de ne pas inquiéter sa femme, et pour ne pas entamer son prestige de père de famille. D'ailleurs cette algarade n'avait pas eu de conséquences tragiques. Les passants avaient séparé les deux combattants et les avaient contraints de s'en aller chacun de son côté. Seul, le chapeau de M. Cougourdet avait roulé dans la poussière. Madame Cougourdet s'en aperçut; son mari lui expliqua qu'un brusque coup de mistral le lui avait envoyé à terre.

(11)

C'est de grand cœur, certes, que M. Cougourdet avait pris le titre de rédacteur-correspondant du *Citoyen* à Toulon. Mais, à la pratique, il se trouva fort embarrassé. Cependant il avait accepté cette charge; homme de devoir, il tenait à la remplir avec conscience.

Puis il y avait son volcan intérieur... Lui, qui toute sa vie avait rêvé d'être quelqu'un, lui qui secrètement s'était toujours considéré comme un esprit apte à une destinée plus brillante que celle où l'avaient cantonné ses modestes fonctions bureaucratiques, laisserait-il échapper une si belle occasion d'être une personne marquante dans la cité ? Il était libre de toute contrainte administrative étant à la retraite, donc, nul ne pouvait l'empêcher désormais de suivre sa vraie voix.

Pourtant, comment y parvenir ?

Il n'avait jamais fait de journalisme. Il ignorait les salles de rédactions toulonnaises; il n'avait aucune relation avec les personnalités politiques, judiciaires, maritimes, artistiques, mondaines et commerciales de la ville.

Ah ! combien il regrettait, lui qui aurait voulu être tout, d'avoir accepté jusqu'ici de n'être rien ! Comment avait-il pu laisser en quelque sorte s'ankyloser, dans une profession trop calme, des forces secrètes, certainement puissantes en devenir puisque, de Paris, des gens à coup sûr très intelligents, l'avaient pressenti parmi les centaines de lecteurs du *Citoyen* à Toulon ?

Et l'angoisse le gagna à la pensée d'être obligé de se démettre de son titre, à présent que toute la ville était au courant du témoignage qu'on lui rendait enfin.

Il fit part de ses inquiétudes à son ancien collègue du bureau, M. Panisse, secrétaire général des retraités municipaux, quand celui-ci vint le remercier de la parution dans *Le Citoyen* de son *Appel aux retraités municipaux de France et de Monaco*.

— Cette difficulté est très facile à solutionner, lui avait tout de suite affirmé M. Panisse qui depuis longtemps savait parler la langue corporative.

— Comment ? avait demandé M. Cougourdet émerveillé d'un secours si prompt.

— Mon fils Honorius est avocat, il a la plume facile; il connaît les divers milieux toulonnais; il est au courant de tout ce qui se mijote par-là. Veux-tu qu'il te serve de secrétaire ?

— Très volontiers, fit M. Cougourdet enthousiaste.

— C'est entendu.

— Mais comment pourrai-je lui payer un tel service ? Cela n'a pas de prix.

Quelques secondes, les yeux de M. Panisse brillèrent; il faillit découvrir le fond de sa pensée, mais il se ravisa aussitôt et lança :

— Mon cher Cougourdet, entre amis, les services que l'on se rend ne se paient pas... Nous verrons plus tard...

Il n'alla pas plus loin. Et M. Cougourdet, peu subtil, ne se demanda point, ce jour-là, ce que signifiaient ces derniers mots de son si aimable collègue.

(12)

M. Panisse Honorius apporta, chaque jour, au père de Nine, des informations intéressantes et vigoureusement rédigées. M. Cougourdet n'eut plus qu'à les signer, à les mettre sous enveloppe et à les expédier au *Citoyen* qui ne manquait jamais, en les écoutant un peu parfois, de les insérer dans la rubrique : *A Travers nos Provinces*.

Les choses en étaient là, quand M. Cougourdet reçut de son journal cette importante lettre :

Très Cher Collaborateur et Ami,

Sans vous flatter, permettez-nous de vous féliciter pour la manière parfaite dont vous remplissez votre rôle de correspondant régional. D'ailleurs nous allons entreprendre les démarches nécessaires pour vous faire obtenir les palmes académiques. Ce sera justice; car qui donc, par des articles puissants, a travaillé en quelques semaines autant que vous pour l'instruction et l'éducation publiques. Plus tard, nous verrons pour la Légion d'Honneur... Les soldats de la pensée, cher ami, doivent être publiquement honorés, car souvent, il est aussi périlleux de tenir une plume, comme vous le faites, que de tenir une épée. Ne protestez pas, Monsieur : jamais poitrine humaine n'aura tant mérité, comme la vôtre, de s'orner d'un ruban et plus tard d'une rosette.

Aussi, nous n'avons pas hésité une seconde à vous demander, par la présente, de grouper les amis les plus chauds du citoyen, que vous comptez à Toulon. Cette association (il s'en est formé spontanément cent vingt d'analogues en France) prendra pour titre tout naturellement indiqué : Les Amis du Citoyen. Elle aura pour but de combattre, par la voix de notre journal, toute injustice qui se produira dans votre région. Notre pays en a bien besoin, car, comme vous le savez, ce n'est plus que le favoritisme qui règne aujourd'hui : c'est là le cancer de notre pays. Ce cancer a trouvé un merveilleux radium : c'est le Citoyen. Nous sauverons nos semblables, Monsieur; vous les sauverez. Si vous acceptez, — et nous n'en doutons point, — nous vous adresserons, par retour de courrier, des enveloppes avec en-tête, des cartes de membres, des statuts, des circulaires et des conférences publiques toutes prêtes...

M. Cougourdet courut chez les Panisse pour leur communiquer cette lettre, leur demander conseil et obtenir leur appui dans la réalisation de ce projet de groupement. Aussi l'oncle de Jean ne trouva pas le père de Nine quand il vint chez les Cougourdet pour les entretenir des amours de leur fille avec son neveu.

L'oncle attendit, au salon, le retour du chef de famille.

— Vous excuserez mon mari; il ne sait pas que vous deviez venir, dit madame Cougourdet. Je veux lui en faire la surprise.

— Il ne tardera pas, fit Nine en rapprochant son siège de celui de sa mère.

— Voici une heure qu'il est parti chez les Panisse, et ces gens n'habitent pas loin d'ici, expliqua madame Cougourdet...

Tout de suite une vive sympathie s'établit entre ces dames et le vieux monsieur.

— Par ma fille, je sais le but de votre visite, reprit madame Cougourdet, j'en suis heureuse et mon mari, certainement, s'en réjouira, bien que son journal l'ait un peu détourné de sa famille, ces temps derniers.

— Votre mari est journaliste ? demanda l'oncle.

— Si l'on veut, oui, par passe-temps; il est correspondant régional du *Citoyen* afin d'occuper ses journées de retraité.

— Du *Citoyen* ? reprit le vieux monsieur désagréablement surpris.

Et pendant que parlait madame Cougourdet, il ne put s'empêcher d'être distrait par le souvenir d'une altercation qu'il avait eue récemment, sur la place d'Armes, avec un lecteur du *Citoyen*.

Madame Cougourdet énumérait avec plaisir les qualités de sa fille :

— Sous des dehors familiers, Nine est très sérieuse; il faut vraiment que votre neveu lui ait plu pour qu'elle l'ait autorisé à s'approcher d'elle...

L'oncle avait l'air d'écouter, mais ses yeux s'étaient fixés sur un portrait suspendu, dans un cadre doré, au mur qui lui faisait face. Plus il regardait ce portrait, et plus ses yeux s'assombrissaient; la photographie représentait un homme d'une trentaine d'années.

Pris d'une curiosité aiguë, l'oncle demanda :

— Ceci est votre fils aîné ?

— Nous n'avons pas eu de fils, monsieur; Nine est notre unique enfant.

— Ah ! fit l'oncle ennuyé par cette réponse.

— Ce portrait, c'est mon mari quand il était jeune.

— C'est votre mari ! reprit l'oncle soucieux.

— Oui, vous le connaissez ?

L'oncle, avec sa vivacité coutumière, faillit, soudain tout dire, mais, à cause de ces deux femmes, il se retint et répondit :

— Il me semble que je l'ai vu quelque part.

— A la mairie sans doute, quand il était chef de bureau.

— C'est possible, fit l'oncle en s'efforçant de contenir son humeur, car il venait de reconnaître, dans ce portrait, le visage de l'admirateur passionné de la Comtesse de Noailles.

— N'est-ce pas qu'il est bien ainsi ? questionna madame Cougourdet.

— En effet, dit l'oncle en relevant le menton comme si son faux-col l'avait étranglé.

— Mon mari vous fait beaucoup attendre, reprit madame Cougourdet, mais j'ai la conviction qu'il viendrait au galop s'il savait que vous êtes là.

— Probablement, dit l'oncle dans une grimace.

— C'est que mon mari a très bon cœur, bien qu'il soit un peu vif parfois...

L'oncle commençait à montrer dans son fauteuil une certaine agitation.

Il songeait qu'en sa présence la colère de M. Cougourdet se réveillerait. Ce n'était pas qu'il avait peur, certes, du chef de la rédaction du *Citoyen* à Toulon. Mais il se dit que le bonheur de son neveu était en jeu, et qu'il fallait éviter une nouvelle dispute qui pourrait être fatale cette fois aux beaux projets des deux amoureux. Aussi, se leva-t-il en s'excusant :

— Mesdames, je regrette infiniment que votre mari ne soit pas là, mais on m'attend.

Madame Cougourdet et sa fille se levèrent aussitôt, et prenant l'oncle par le bras :

— Encore une petite minute, implorèrent-elles.

— Impossible, mesdames, répliqua-t-il en jetant sur sa montre des regards vraiment angoissés; il est dix heures déjà et je suis en retard.

La sonnerie électrique retentit.

— C'est papa ! lança Nine joyeuse.

L'oncle pâlit et se tint prêt à recevoir le choc de l'entrevue. Nine revint désappointée :

— C'est Marie, notre femme de ménage qui arrive du marché. Un grand soupir de soulagement souleva la poitrine de l'oncle.

— Monsieur, supplia Nine, encore un instant; car, avec ma mère, nous n'oserons jamais parler de votre démarche à mon père.

— Je reviendrai, mademoiselle; il faut que je parte, croyez-le bien, j'y suis contraint, c'est absolument nécess...

La sonnerie s'ébranla de nouveau, coupant la parole à l'oncle.

— C'est lui ! s'écria Nine en courant vers la porte.

— Asseyez-vous, monsieur, dit madame Cougourdet radieuse.

L'oncle reprit sa place dans le fauteuil, puisque toute fuite était maintenant impossible; et, les doigts crispés sur les bras de son siège, il attendit résolu, en soldat au seuil de l'attaque.

— Un monsieur veut te parler, dit madame Cougourdet en passant derrière son mari.

— Un monsieur ?... fit-il en entrant dans le salon.

L'oncle s'était dressé; M. Cougourdet le considéra un instant; mais bientôt leurs regards se croisèrent comme des épées, puis un cri sortit de la bouche du rédacteur-correspondant du *Citoyen* :

— Vous ? ici !

— En effet, répliqua l'oncle en s'efforçant d'être calme.

— Qu'y a-t-il ? demanda madame Cougourdet stupéfaite.

— Papa ! lança Nine douloureusement étonnée par l'attitude glaciale de son père.

— Monsieur, reprit l'oncle, maître de lui, j'étais venu pour m'entretenir avec ces dames (il montra Nine et sa mère), au sujet d'une affaire qui les concerne... Il avait parlé ainsi pour éviter que la partie ne soit irrémédiablement perdue par un refus catégorique de M. Cougourdet.

— D'ailleurs, ajouta l'oncle, ces dames vous expliqueront la chose mieux que moi; permettez que je me retire.

— Monsieur, ne partez pas, supplia Nine.

Croyant que la mauvaise humeur de son mari était due à quelque affaire du *Citoyen* madame Cougourdet se hasarda à dire :

— Baptistin, ce monsieur vient, au nom de son neveu, te demander la main de ta fille.

Ces mots produisirent l'effet d'une allumette sur la mèche d'une fusée.

— Comment ! cria M. Cougourdet en s'avançant vers son adversaire, il ne vous a pas suffi de m'insulter sur la place d'Armes, vous avez encore l'audace de vouloir me prendre ma fille !

Dans un sursaut d'indignation :

— Je préférerais la voir morte, m'entendez-vous, plutôt que de vous la donner.

— Que dis-tu, Baptistin ! s'exclama madame Cougourdet bouleversée.

— Toi aussi, comme ta fille, tu te fais la complice de cet homme, vociféra-t-il.

Il ajouta :

— Cet homme qui salit un journal probe et qui prétend que la Comtesse de Noailles rime mal.

Se tournant vers l'oncle qui, pour ne pas aggraver la situation, se défilait :

— Et vous, monsieur, qui venez apporter la désunion dans ma famille, si vous n'étiez pas chez moi, je vous souffletterais.

— Moi, monsieur, répliqua l'oncle à l'extrême limite de la maîtrise de soi, si ce n'était pour cette pauvre enfant dont vous brisez le cœur et pour cette brave femme qui ne se consolera pas du malheur de sa fille, eh bien ! je vous couperais le visage d'un travers de main.

— Sortez ! rugit M. Cougourdet.

L'oncle de Jean était déjà dehors, tandis que Madame Cougourdet s'abandonnait sans force aux bras d'un fauteuil et que Nine, dans sa chambre, se jetait désespérée sur son lit.

(13)

Les Amis du Citoyen furent fondés après une réunion qui eut lieu dans l'un des salons du *Café de la Darse*. Assistaient à cette réunion : M. Cougourdet, M. Panisse père, M. Panisse fils, un ouvrier du port, un cantonnier, un commis de marine, un commerçant. En tout sept personnes. *Le Citoyen*, le surlendemain, publiait le compte rendu suivant :

Avant-hier, treize mars, marquera une date dans les annales toulonnaises. Au milieu d'une grande affluence, une belle réunion a eu lieu dans la vaste salle du Café de la Darse en vue de la formation d'un groupement appelé à jouer un rôle considérable dans notre port de guerre. Les représentants des associations toulonnaises les plus puissantes y assistaient...

L'article se poursuivait ainsi :

Le bureau a été constitué comme suit et à l'unanimité : président : M. Cougourdet, chef de rédaction du Citoyen à Toulon; —vice-président : M. Panisse Pascal, des retraités municipaux —secrétaire : M. Panisse Honorius, du barreau de Toulon; — trésorier : M. Testaniaires, du Syndicat des Commerçants; —délégué à la propagande : M. Castagnetti, de la Fédération des Comités d'intérêts locaux; —délégué à l'Union départementale des fonctionnaires : M. Tarpion, des cantonniers; -délégué à la Bourse du Travail : M. Pissanel, des ouvriers du port.

Et voici la phrase finale :

Au nom du président et du bureau en entier, M. Panisse Honorius a remercié l'assemblée de la confiance qu'on mettait en eux et a juré qu'elle serait méritée; car désormais, dans le Sud-Est de la France, l'Injustice connaîtra une implacable ennemie dans la Section toulonnaise des Amis du Citoyen.

M. Cougourdet fut trop préoccupé par les premières manifestations de cette société pour s'apercevoir, qu'à la suite de la visite de l'oncle de Jean, l'affection cardiaque de madame Cougourdet se manifestait par des symptômes sérieux. Cette vaillante femme n'en continua pas moins à s'occuper de son ménage malgré les conseils de Nine et de Marie.

Par un besoin sentimental très légitime chez une épouse aussi dévouée, madame Cougourdet aurait aimé que ce soit son mari, lui-même, qui lui recommande de ne pas se fatiguer. Or, celui-ci n'y songeait pas, étant tout à l'examen du plan de campagne établi par le fils Panisse afin d'attirer l'attention du public toulonnais sur *Les Amis du Citoyen*. Aussi, un soir, alors que son mari travaillait dans son cabinet de rédacteur-correspondant, madame Cougourdet entra :

— Baptistin ! fit-elle.

— Eh ? répliqua-t-il machinalement sans lever les yeux de dessus ses papiers.

— Je ne me sens pas dans mon assiette, ces jours-ci, continua-t-elle.

— Ah ! fit-il sans dresser la tête.

— Crois-tu qu'il serait nécessaire de consulter le docteur Matabon ?

A ces mots, M. Cougourdet sortit le nez d'entre ses paperasses, et regardant sa femme pardessus ses lorgnons :

— Le docteur Matabon ?... répéta-t-il comme s'il s'éveillait.

— Oui, je suis oppressée, j'ai des palpitations.

— Des palpitations !... des palpitations !... reprit-il en cherchant dans sa mémoire.

— oui, Baptistin.

— Eh bien ! sûrement, à la sixième page du *Citoyen*, tu trouveras l'annonce d'un remède efficace, Thérèse.

— Quel est le nom de ce produit ?

— Je ne sais pas, il y en a tant ! la page en est pleine; il y en a pour toutes les maladies; certainement dans la quantité quelque chose fera pour toi.

- C'est que je dois en avoir bien besoin, Baptistin.
- Sans doute, fit-il en rajustant ses lorgnons dans la direction de ses papiers.
- Peut-être, il ne faudrait pas que j'attende trop longtemps pour me soigner, continua madame Cougourdet.
- Oui, dit-il en arrêtant son doigt sur une page prometteuse.
- Le cœur, c'est sérieux.
- Euh ! marmonna M. Cougourdet en rapprochant son nez de l'écriture de M.

Honorius Panisse.

- On peut en mourir, lança-t-elle.

En guise de réponse, M. Cougourdet ne fit qu'un mouvement de tête de haut en bas, ainsi que ces petits ânes en bois des manèges d'enfants. Ce balancement machinal eut pour effet d'abaisser, encore plus près de son papier, son nez.

- C'est la mort subite qui me guette, renforça madame Cougourdet.

Cette fois, la tête du rédacteur-correspondant ne bougea plus, perdue dans son plan de campagne comme dans une forêt, attentive seulement au murmure des lignes manuscrites dans son cerveau congestionné.

Et madame Cougourdet se retira discrètement. D'une part, l'attitude de son mari la rassura : elle se dit qu'il se serait ému si les maïaises, qu'elle ressentait, avaient été graves. D'autre part, elle fut un peu triste de voir que l'état de sa santé ne préoccupait pas outre mesure l'esprit de son mari.

Elle n'était point jalouse, certes, mais il lui sembla que M. Cougourdet, maintenant, vivait comme en dehors de sa famille, l'esprit toujours ailleurs. Il sortait fréquemment. C'était pour *Le Citoyen* naturellement. On aurait dit qu'il avait quelque relation amoureuse. Cette idée ne fit qu'effleurer l'esprit de madame Cougourdet et disparut aussitôt. M. Cougourdet était-il capable de faillir à la foi conjugale ? Toute autre personne que son épouse aurait ri de ce soupçon. Mais les femmes de maintenant sont si hardies !

— Maman, il faut aller voir le docteur Matabon, aujourd'hui même, c'est son jour de consultations, ordonna Nine après que sa mère lui fit part de l'indifférence du chef de famille.

- Ce sera pour une autre fois, dit madame Cougourdet.

- Il ne faut pas attendre, maman, tu as déjà trop attendu.

Nine, à force d'insister, réussit à décider sa mère.

Madame Cougourdet informa son mari qu'elle se rendait au docteur. En guise de réponse, le rédacteur-correspondant du *Citoyen* fit entendre, le nez dans ses dossiers, un grognement semblable à celui que poussent les ruminants quand ils sont au râtelier et qu'ils ne veulent pas être dérangés.

Pendant l'absence des deux femmes, combien M. Cougourdet fut heureux de se plonger à l'aise et tout entier dans ses paperasses !

Ainsi, peu à peu, il ne s'aperçut pas qu'il avait repris sa vie de bureau, sa vie d'autrefois. Il avait acheté un classeur à la salle de vente, et son salon s'était transformé en cabinet de travail. Déjà se constituaient, autour de lui, divers dossiers enfermés dans de magistraux cartons, sur lesquels il avait écrit des titres en belle ronde, avec un manche de porte-plume taillé en biseau comme il faisait à la mairie, jadis.

Il y avait le dossier *Informations* assez ventru pour un jeune dossier. Il y avait le dossier *Correspondances*, riche déjà des lettres de son journal. Il y avait le dossier *Amis du Citoyen*, fraîchement installé. Il y avait le dossier *Affaires diverses*, de jour en jour plus imposant. Le pot de colle, les ciseaux, l'essuie-plume, le grattoir (une lame de rasoir mécanique) avaient reparu sur le bureau de M. Cougourdet.

A sa droite, une armoire ancienne, à belles ferrures, contenait la collection complète des numéros du *Citoyen*; il s'était fait envoyé de Paris les numéros qu'il avait égarés;

depuis, il ne les égarait plus. Ils étaient là, tous, maintenant, à partir de la fondation du journal, arrangés par ordre de dates, classés par mois, avec des étiquettes blanches, pendues au bord des étagères : *octobre, novembre...*

Parfois, quand M. Cougourdet avait les idées brouillées à la suite d'une réflexion trop intense, il ouvrait à deux battants son armoire aux *Citoyens* et durant quelques minutes, il contemplait sa collection. Alors, il les caressait du regard tous ensemble. Ses narines humaient ce parfum spécial d'encre d'imprimerie dont s'imprégnait le bois de l'armoire. Et comme grisé, M. Cougourdet souriait en fermant les yeux. Après il se remettait de plus belle au travail.

Quand sa femme et sa fille revinrent du docteur, M. Cougourdet était encore aux prises avec ses dossiers, car déjà des affaires compliquées parvenaient aux *Amis du Citoyen*. Comme M. Cougourdet ne sortait pas de son cabinet de travail, sa femme entra.

— Baptistin, dit-elle, nous voilà de retour.

— Ah ! fit-il, la tête toujours baissée.

— Tu ne me demandes rien ? reprit madame Cougourdet.

— Que veux-tu que je te demande ? fit-il en tirant son nez de dedans ses papiers.

Le pauvre homme avait oublié que sa femme était malade et qu'elle était sortie pour aller au médecin. Devant l'indifférence de ce mari qui ne se souciait plus de la santé de sa vieille et si dévouée compagne, madame Cougourdet, blessée dans ses sentiments les plus anciens, se prit à sangloter.

— Qu'as-tu ? questionna-t-il en enlevant ses lorgnons et en regardant sa femme avec des yeux effarés.

— Ah ! fit-elle, tu n'as plus d'affection pour nous. Je suis malade, je consulte un docteur; et, au retour, tu ne me demandes même pas ce qu'il m'a dit.

— Excuse-moi, Thérésa, balbutia-t-il réellement peiné, je n'y pensais plus.

— Je le vois bien; tu ne penses plus qu'à ton journal maintenant...

— Que t'a dit le docteur Matabon ?

— Mon cœur ne va pas. Il faut que je suive un régime, que je prenne des gouttes, que j'évite la fatigue et surtout les émotions.

— C'est donc grave, Thérésa, s'écria M. Cougourdet véritablement alarmé. Pour le travail du ménage nous dirons à Marie de rester complètement avec nous, elle couchera et mangera ici.

— Oui.

— Quant aux émotions, je te jure, Thérésa, de ne plus t'en donner, prononça-t-il sincère.

— Comme tu es bon, mon ami, apprécia madame Cougourdet en pleurant cette fois de tendresse. Nine survint à ce moment.

— Tu vois, ma fille, dit-il, dans quel état tu as mis ta mère. Si elle mourait, malheur ! Que deviendrions-nous tous les deux ?

Les larmes montèrent aux yeux de Nine.

— Ne lui fais pas de reproche, Baptistin, implora madame Cougourdet, mon cœur va encore battre trop fort.

— C'est vrai, fit-il, j'oubliais... Pardonne-moi, ma pauvre Thérésa.

Et les paupières de M. Cougourdet se mouillèrent à leur tour. Cette fois, toutes les glandes lacrymales de la famille se congestionnèrent.

Ah ! ce n'était pas un méchant homme, M. Cougourdet ! C'est de ce maudit volcan intérieur que venait tout le mal... Pauvres machines que nous sommes ! jouets de nos passions, de nos travers, de nos lubies !...

Les semaines qui suivirent, Nine devint triste.

— Tu n'as pas l'air contente, lui dit son père.

Comme elle répondait par un geste négatif :

— Ma fille, poursuivit-il, tu as perdu un prétendant, console-toi, demain, tu en trouveras dix. Avec la réputation et l'influence que je vais avoir à Toulon, des partis merveilleux se présenteront; tu n'auras que l'embarras du choix.

Déjà, il avait une reconnaissance sans bornes, bien qu'anticipée, pour ce journal qui permettrait sûrement à sa fille, pensait-il, de faire un mariage de première classe.

Cependant Nine correspondait encore avec Jean par le moyen de Marie, la femme de ménage qui, chaque matin, à la même heure, allait chercher *Le Citoyen* au papetier du Cours. Par la même occasion, devant la fontaine du Tambourin, elle remettait à Jean une lettre de Nine ou prenait pour Nine une lettre de Jean.

Et ce fut comme une conversation coupée d'attentes pénibles :

— *Jean* (lettre du 20 avril) : *Combien je déteste Le Citoyen, ce journal infect, cause de notre malheur ! L'autre jour, j'en ai acheté un exemplaire, je l'ai froissé sans le lire, et je l'ai jeté dans un égout... Mon oncle est très peiné de ce qui nous arrive...*

— *Nine* (lettre du 26 avril) : *Ton oncle est un brave homme; il n'est pour rien dans notre ennui. C'est le destin qui nous en veut, peut-être, parce que nous sommes jeunes et que nous nous aimons; alors qu'il est très vieux, lui, le destin, et qu'il n'aime personne. Tu dois penser combien je suis à la torture, moi, qui entends sans cesse parler du Citoyen et qui vois, à chaque instant, le titre de ce journal quelque part dans la maison ! j'aurais bien envie de faire comme toi pour me venger de cette feuille du diable; Mais Dieu garde ! si mon père me voyait, il serait capable de me gifler. Il ne nous aime plus, lui qui nous aimait tant, ma mère et moi; son journal nous a remplacées dans son cœur...*

— *Jean* (lettre du 30 avril) : *Le printemps bat son plein, et je ne t'ai pas près de moi. Pour me rendre à mon cours de l'hôpital Sainte-Anne, je longe les remparts : ils sont tout couverts de fleurettes; des papillons s'échelonnent sur les pentes des talus bien verts. Les moineaux se poursuivent dans les fossés, jouent à cache-cache (dans les pins. Les oiseaux sont plus libres que nous; on ne vend pas Le Citoyen chez eux... Toujours ton cerbère de père à côté de toi : impossible de t'approcher. Il aurait fait un bon gardien de sérail : il est vrai que, dans ce cas, tu ne serais pas venue au monde. Je ne suis pas méchant, mais si, sans que j'en sois cause, ton père glissait encore une fois et se faisait une entorse, j'en serais très heureux : de quelque temps il ne t'accompagnerait pas. Marie ou ta mère le remplacerait, et je pourrais m'approcher, te parler...*

— *Nine* (lettre du 3 mai) : *Espérons en des jours meilleurs, Jean... je t'embrasse sur ta photo...*

— *Jean* (lettre du 5 mai) : *Moi aussi, je t'embrasse, sur la tienne; mais, tu sais, sur une photo c'est plutôt froid; je préférerais que ce soit sur l'original... Un jour où tu serais seule à la maison, ne pourrais-je pas entrer chez toi pour me rendre compte si tes lèvres n'ont pas perdu le goût des miennes ?...*

— *Nine* (lettre du 9 mai) : *Tu plaisantes, Jean; tu me demandes là une chose trop dangereuse. Si mon père te surprenait ! Si ma mère apprenait que tu es venu !... Non, Jean n'y compte pas...*

— *Jean* (lettre du 10 mai) : *Ton père ne me surprendra pas, ta mère ne saura rien...*

— *Nine* (lettre du 13 mai) : *Il ne faut pas y songer, Jean chéri. jamais je n'oserai...*

— *Jean* (lettre du 15 mai) : *Moi, qui y songe toujours et qui oserais si volontiers !...*

— *Nine* (lettre du 17 mai) : *Ne parle plus de cela, j'y pense déjà trop...*

— *Jean* (lettre du 18 mai) : *Que veux-tu, c'est plus fort que notre volonté, et surtout plus fort que Le Citoyen !...*

— *Nine* (lettre du 20 mai) : *C'est vrai...*

— *Jean* (lettre du 21 mai) : *Pour quand est-ce ?...*

— *Nine* (lettre du 22 mai) : *je ne sais pas...*

— *jean* (lettre du 23 mai) : *Quand ?...*

— *Nine* (lettre du 24 mai) : *Un jour ?...*

— *jean* (lettre du 25 mai) : *Quel jour ?...*

— *Nine* (lettre du 26 mai) : *C'est mal ce que tu me fais dire là; mais, moi aussi, je voudrais que tu viennes chez moi, un jour où je suis seule. L'occasion se présentera sans doute, un après-midi. Je t'avertirai par Marie... Auparavant, il faut que tu me promettes d'être sage avec moi quand tu viendras... jure-moi qu'alors tu ne passeras pas outre mes défenses...*

— *jean* (lettre du 27 mai) : *je te certifie... je te promets... je te jure... Mais quel jour ?...*

— *Nine* (lettre du 28 mai) : *je te l'écrirai bientôt... .*

Jean embrassa son oncle après lui avoir lu cette lettre; et celui-ci lui recommanda d'être honnête.

Jean pensait au projet qu'il n'avait pas encore confié à Nine pour ne pas l'effaroucher à l'avance. Mais son idée est bien arrêtée. Il possède quelques cents francs d'économie. Dès qu'il entre chez son amie, il lui parle si tendrement qu'elle l'écoute. Il lui propose de fuir; elle accepte : c'est l'enlèvement en taxi. Les deux pigeons se cachent pendant quelques jours à Marseille. Puis, par correspondance, on parle avec la famille Cougourdet d'une part, Tomasson de l'autre. On retourne à Toulon, et désormais le mariage ne peut être refusé. C'est si simple que Jean ne doute pas de la réussite de son stratagème.

(14)

Les amis du Citoyen se firent bientôt connaître.

Une puissante entreprise de pompes funèbres, de connivence avec la municipalité, éleva ses tarifs d'une manière exagérée. *Les Amis du Citoyen* se dressèrent véhémentement contre cette augmentation et donnèrent une grande réunion de protestation dans la salle de l'*Apollo*. M. Baptistin Cougourdet présidait; M. Honorius Panisse prit la parole devant une affluence véritablement considérable cette fois. Il dit :

— Mes chers Concitoyens,

Je viens ici pour dénoncer un contrat infâme.

Vous les connaissez tous, ces messieurs des funèbres pompes. Ils s'introduisent dans la maison en désarroi ; le mort est là sur son lit, un cierge brûle à ses côtés...

— Amen ! lança quelqu'un dans la salle.

Rires.

— Non, monsieur, répliqua le fils Panisse, les prêtres ne sont pas arrivés, ils ne viendront pas, c'est un enterrement civil.

A celle répartie, les rires se changèrent en applaudissements.

— Donc, reprit le fils Panisse sans s'émouvoir, un cierge brûle auprès du mort, la veuve pleure...

— Pechère ! interrompit la voix de tantôt.

Nouveaux rires; protestations.

— Déjà vous plaignez la veuve, continua l'orateur; que direz-vous tout à l'heure ! Donc la veuve pleure. Ces messieurs des funèbres pompes arrivent, lui parlent de classes d'enterrement, de tentures, de char, de caisse. En proie au chagrin, la veuve, à tout hasard, pour arrêter un questionnaire qui lui torture le cœur, dit oui. Ce mot suffit; ces entrepreneurs d'obsèques, ont compris : le mort leur est livré. La cérémonie a lieu : le mort est enlevé. La cérémonie est terminée, et voici ces messieurs des funèbres pompes qui reviennent; et ils voient la veuve...

— Remariée ! lance à nouveau le mauvais plaisant.

— Sortez l'interrupteur ! crie un partisan des *Amis du Citoyen*.

— Sortez-le ! répètent plusieurs voix vers le fond de la salle.

Remous du côté de la sortie ! éclats des gorges ! mains émergeant sur la houle des têtes. L'interpellateur est empoigné par des bras solides qui le conduisent à la porte sans lui faire toucher terre. Le silence est rétabli. Le fils Panisse continue :

— Ces funèbres messieurs, donc; présentent à la veuve la note à payer. Elle lit : quel scandale, chers Concitoyens ! Ces tentures qui ont encadré la porte de la maison mortuaire durant quelques heures, ces tentures tachées, mitées poussiéreuses, décorées de vieilles larmes argentées; ces tentures qui n'auraient pas de vente au Champ-de-Mars, ces tentures, dis-je, ou plutôt la location de ces tentures s'élève en un prix avec lequel on pourrait acheter un complet neuf de drap noir à tout le personnel funèbre...

Murmures d'étonnements indignés.

— Encore, chers Concitoyens, on ne se récrierait pas, si ce matériel d'obsèques était solide et s'il offrait, aux usagers de ce mode de locomotion, toutes les garanties de sécurité. Mais il n'en est rien. Ainsi, l'autre jour, je suivais le corbillard d'un cousin troisième. Eh bien ! chers Concitoyens, non seulement il m'a paru que ce char était archaïque, insensible à tous les perfectionnements des véhicules modernes. Non seulement il m'a paru qu'une telle manière de voyager, — sans le moindre caoutchouc amortisseur et sur des pavés très inégaux, devait être peu confortable quand on est allongé avec, pour oreiller, une planche de sapin. Et bien ! non seulement j'ai souffert pour le mort, mais encore j'ai eu peur...

La salle écoutait dans un silence impressionnant.

— Oui, j'ai eu peur, reprit le fils Panisse après avoir avalé un verre d'eau, j'ai eu peur, car l'une des roues du corbillard cheminait en zigzag comme ces roues de chariots d'enfant. J'ai craint, un instant, que cette roue de guingois quitte son essieu, que le char s'affaisse et que la caisse se précipite en bélier sur mes jambes ou sur ma poitrine. Si ce fait s'était produit, quelle secousse, chers amis, pour le mort ! Dans sa chute, il se fracturait les omoplates ou se cassait un tibia. Quel chagrin nouveau pour la famille se disant qu'on ne peut déclouer la caisse et mener l'accidenté à la clinique la plus proche !...

A ce moment un cri jaillit : une femme venait de s'évanouir. On la transporta à la pharmacie voisine.

Et le fils Panisse poursuivit son discours, lancé à bride abattue. En cette minute, combien M. Cougourdet trouva sublimes les paroles de son secrétaire ! M. Panisse père, même, fut étonné de l'éloquence de son fils. La salle était subjuguée. Par intermittences, à chaque belle phrase, les applaudissements crépitaient. Et M. Honorius joua de toutes les cordes qui sont à la disposition de l'art oratoire. Après avoir descendu jusqu'au tréfonds du cœur de l'assistance, il gravit soudain les plus hauts sommets de l'éloquence. Et sa péroraison fut digne des grandes tribunes :

— Eh bien, Toulonnais ! eh bien, Toulonnaises ! Vous tous et vous toutes qui êtes appelés à cet horrible sort, debout ! Mourir devient un luxe. Le vif saisit le mort à la gorge et lui fait ressortir la langue. Mourir passe encore ! mais mourir deux fois ! Et puisqu'il est encore temps de nous défendre, debout contre ces loueurs de fausses larmes, contre ces véritables croqueurs de morts ! Debout pour avoir le droit de mourir, et pour que mourir soit à la portée de tout monde !

A ce dernier mot, si tous les cuirassés de l'escadre avaient sauté dans la rade, on ne les aurait pas entendus dans la salle de l'*Apollo* tant les applaudissements furent frénétiques.

A la sortie, un cortège se forma. Les manifestants parcoururent la ville, rue Henri-Pastoureau, rue de l'arsenal, rue République, cours Lafayette, boulevard de Strasbourg en chantant sur l'air des lampions :

- Cro-que-morts !
- Cro-que-morts !
- Cro-que-morts !

M. Baptistin Cougourdet marchait en tête, ventre en avant, la tête en arrière, flanqué d'un côté, du fils Panisse, grand et mince, et, de l'autre, de M. Panisse père, mince aussi mais petit. Derrière, suivaient *Les Amis du Citoyen* et la foule.

Quand la manifestation passa devant le siège social des *Pompes funèbres*, des croassements retentirent accompagnés de coups de sifflets. Devant la mairie, les sifflets reprirent de plus belle. La nuit n'était pas encore arrivée et, sur le parcours, les commises, en bouquets de sourires sur les portes de leurs magasins, accoururent pour encourager les manifestants. Sur le boulevard de Strasbourg les tramways s'arrêtèrent, pareils à des chalands à la dérive dans la marée des têtes.

Quand les gorges furent lasses de crier et les bras de gesticuler, le cortège se disloqua : les manifestants s'éparpillèrent, provoquant dans la ville une animation de jour de fête.

— Thérésa, mets-moi deux comprimés d'aspirine à fondre dans un verre d'eau, dit M. Cougourdet en rentrant chez lui.

— Je t'ai cru perdu, tantôt, Baptistin, quand, de la fenêtre, je t'ai vu dans cette foule menaçante.

— C'est la gloire qui vient, Thérésa, répliqua-t-il, heureux comme un homme de génie qui s'achemine vers un destin grandiose.

(15)

La réunion de *l'Apollo* eut pour effet de multiplier les incidents dont s'occupaient *Les Amis du Citoyen*. En conséquence, M. Cougourdet se rendit chaque jour chez les Panisse, aussitôt après le déjeuner. Il passait là une bonne partie de l'après-midi, avec M. Honorius, pour l'expédition des affaires courantes, sauf le jour de la leçon de piano de sa fille qu'il accompagnait encore à l'aller et au retour.

Selon le désir de ses maîtres, Marie, la femme de ménage, entra complètement au service des Cougourdet. Ils la logèrent dans une pièce inutilisée qu'ils firent blanchir et tapisser. Elle s'y installa volontiers; car, depuis qu'elle travaillait dans cette maison, elle était considérée comme de la famille; et puis ses maîtres étaient si accommodants. Elle n'avait posé que deux conditions : voir librement sa nièce qui était grosse de sept mois et habitait la rue Larmedieu, —et pouvoir la soigner à l'accouchement; car le mari de sa nièce, second-maître de la Flotte, était en ce moment à bord du *Georges-Clémenceau*, nouveau cuirassé de première ligne en patrouille pour six mois dans les mers de Chine.

— Qu'à cela ne tienne, avait répondu madame Cougourdet, vous irez chez votre nièce tant qu'il faudra.

Elle ajouta reconnaissante :

— Vous nous rendez un très grand service, Marie, en habitant avec nous; car j'ai beaucoup vieilli, et je n'ai plus la force de faire grand chose dans la maison. Mais Nine vous aidera...

Comme Marie, entrée en fonction, remplissait parfaitement sa tâche, madame Cougourdet, pour la récompenser, voulut lui acheter un bon tapis afin de lui remplacer sa vieille descente de lit qui était usée jusqu'à la corde.

— Madame, vous me gêtez, dit Marie.

— C'est justice; nous irons demain après-midi au marchand de la percée Cathédrale.

Et se tournant vers sa fille :

— Nine, viendras-tu avec nous ? demanda madame Cougourdet.

Nine objecta qu'elle avait son piano à étudier pour sa leçon du lendemain.

— Oui, approuva madame Cougourdet, il vaut mieux que tu gardes la maison, car ton père sera absent, comme, d'ailleurs, toutes les après-midi... Or, nous avons reçu l'argent de la vente de notre vin de Solliès, on pourrait nous voler cette somme, car ton père n'a pas encore songé à la porter à la banque.

Et, hochant la tête, elle remarqua :

— Ton père devient négligent pour les choses de la maison.

Mélancolique, elle ajouta après un soupir :

— Ah ! il n'était pas ainsi autrefois !

Dix heures sonnaient : Jean devait attendre devant la fontaine du Tambourin. Nine eut le temps de lui envoyer un mot par Marie pour l'avertir ainsi :

— *Trouve-toi sur le trottoir d'en face, demain après-midi vers deux heures, je te ferai signe de ma fenêtre..., je serai seule...*

(16)

Ce lendemain, Nine fut jusqu'à midi dans sa chambre à mettre de l'ordre. Elle changea certains petits meubles et bibelots de place pour qu'ils produisent un meilleur effet. Elle complota de servir à Jean un thé exquis avec des petits gâteaux secs qu'il trempera dans sa tasse pendant qu'elle lui jouera son plus joli morceau de piano. Sa main frémissait de bonheur anticipé. Elle faillit casser un pierrot de porcelaine posé sur une étagère : il lui glissa des doigts mais heureusement tomba sur un coussin brodé. Pendant qu'elle enlevait la poussière, elle songeait : Jean se mettra ici, moi je me placerai là; je lui dirai ceci, il me répondra cela; il m'embrassera, c'est certain; mais il n'ira pas plus loin, j'ai confiance en lui...

A midi, les Cougourdet étaient à table quand on sonna. Nine ouvrit, on demandait Marie vite vite; Marie accourut de la cuisine :

— Qu'y a-t-il ?

— Je suis une voisine de votre nièce, dit la personne qui venait d'entrer.

— Eh bien ?

— Vous savez que votre nièce habite au-dessus des bureaux de la compagnie des *Pompes funèbres*

— Oui, fit Marie avalant avec peine sa salive !

— Depuis la manifestation de l'autre jour contre les croque-morts, continua la voisine, il y a chaque soir des attroupements devant la maison. La Compagnie a demandé, à la police de protéger sa devanture. Les agents sont venus; mais leur présence a eu pour effet d'accroître le nombre des curieux qui stationnent devant le magasin.

— Tant mieux ! fit M. Cougourdet qui s'était approché, heureux que le mouvement de protestation lancé par le *Citoyen* prenne ainsi de l'ampleur.

— Ce n'est pas tant mieux ! reprit la voisine avec humeur; car, hier soir, une bataille a éclaté entre la foule et les employés de la compagnie. Il y a eu des coups de poings, des cris, des sifflets; des vitres ont été brisées, à tel point que votre nièce a pris peur; et, ce matin, elle a avorté.

— Oh ! fit Marie en joignant les mains. Il fallait venir me chercher aussitôt.

— J'ai couru d'abord chez l'accoucheuse, puis je suis venue ici. Si vous l'aviez vu comme je l'ai vu cet enfant, dit la voisine avec compassion, il était si mignon !

— Il est vivant ? demanda Marie le gosier sec.

— Hélas ! non, madame.

— Quel dommage ! s'écria Marie.

— En effet, car c'était un garçon, reprit la voisine.

— Je cours chez ma nièce.

— Partez vite, Marie... Avec Nine nous irons vous rejoindre.

Quelques minutes après, madame Cougourdet et sa fille se rendaient chez la nièce de Marie. Là, elles virent que, fort heureusement, l'avortée en serait quitte avec quelques jours de repos. Selon son habitude, M. Cougourdet se rendit chez les Panisse où il apprit les résultats satisfaisants de la protestation active des *Amis du Citoyen* Contre la Compagnie des *Pompes funèbres*.

Ce journal, par la plume de M. Cougourdet (tenue par M. Honorius) avait menacé de fonder une coopérative d'enterrements, montée par souscription publique. Mais discrètement, une personne anonyme s'était interposée entre M. Panisse fils et la Compagnie. D'un autre côté, des amis de la Municipalité avaient agi auprès de M. Panisse père avec promesse ferme d'augmenter, dans le plus bref délai, les retraites de certains employés municipaux. En conséquence, les deux Panisse conseillèrent à M. Cougourdet d'arrêter là cette affaire, puisque la compagnie consentait à diminuer ses tarifs. Ce que M. Cougourdet ignorait, c'est qu'un nouveau contrat accordait à cette compagnie de nouveaux avantages moins visibles aux yeux du public et par cela même très intéressants. De bonne foi, le rédacteur-correspondant trouva logique et sensé de terminer la bataille sur un succès aussi éclatant.

Et Jean eut beau, à l'heure convenue, se poster sur le trottoir d'en face et attendre le signal de son amie, les regards fixés sur la fenêtre de Nine : rien n'apparut ni au balcon, ni même derrière les rideaux. Impatienté, il fit un tour de ville, puis revint devant la maison des Cougourdet. Attente vaine. Il monta jusqu'à la porte de Nine, sonna : la porte resta close. Déçu, il descendait, quand il entendit des pas dans l'escalier. Il écouta : deux personnes montaient en parlant. Jean continua de descendre, s'effaçant dans l'ombre en cédant la rampe; il croisa, vers le deuxième étage, M. Cougourdet en compagnie d'un homme jeune, grand, mince, et saisit ces mots, au passage :

— Mon cher Honorius, cette affaire a très bien marché, vous êtes admirable !...

Jean atteignit la rue, songeur.

Qui était cet Honorius ? Voilà un prénom bien ridicule, pensa-t-il. Ce qui l'ennuyait le plus, c'était ce *mon cher* et cet *admirable* qu'avait prononcés M. Cougourdet. Il sembla à Jean que cet inconnu lui volait quelque chose. Et il se promit de demander par lettre des éclaircissements à Nine.

— Mon cher Honorius, continua le rédacteur-correspondant en entrant dans son bureau, ma tâche devient chaque jour plus lourde. J'aurais pour vous une éternelle reconnaissance s'il vous était possible de venir chez moi, comme vous le faites aujourd'hui, passer une heure ou deux à l'expédition des affaires courantes.

— Volontiers ! répondit le fils Panisse qui s'attendait à cette demande.

Depuis quelque temps en effet, il augmentait à dessein le nombre d'incidents dont *Le Citoyen* s'occupait, et les développait à plaisir, afin de se rendre de plus en plus nécessaire.

Le fils Panisse vint donc le lendemain chez M. Cougourdet. Celui-ci lui présenta sa fille; Nine le reçut avec froideur. Puis les deux hommes s'enfermèrent dans le cabinet de travail. Nine écrivit à Jean et remit la lettre à Marie qui sortit aussitôt .

Quand celle-ci arriva de ses commissions :

— Mademoiselle, dit-elle, j'ai vainement passé plusieurs fois devant la fontaine du Tambourin, je n'ai pas vu Jean...

Nine fut soucieuse. Jean s'était-il fâché à propos du rendez-vous manqué ? Et fatalement, cette pensée vint à Nine : Jean a peut-être fait la connaissance d'une autre jeune fille plus libre. Jean serait-il semblable aux jeunes gens d'aujourd'hui ? Il ne m'a fréquenté, se dit-elle, que pour passer son temps; maintenant qu'il ne peut plus m'approcher, il me délaisse. S'il en est ainsi, eh bien ! tant mieux ! Une déception est préférable à une duperie. Pourtant, il paraissait tenir à moi; il me prenait la main avec tant de chaleur il m'embrassait si volontiers ! Est-ce possible de mentir si bien ?

Tour à tour, son cœur battait pour Jean et contre Jean; mais, même quand il battait contre, c'était encore d'amour pour lui. Ça sera vite vu. S'il tient encore à moi, pensa Nine. Aujourd'hui, j'ai ma leçon de piano. Papa m'accompagnera comme d'habitude. Si Jean ne vient pas, c'est que tout est fini entre nous. A l'idée que tout pourrait être fini entre elle et son ami, sa poitrine se souleva oppressée. Elle fut impatiente d'en arriver à ce moment décisif, pourtant redouté.

Nine se trompait sur la conduite de Jean. Il n'était pas venu sur le Cours, ce matin-là, parce qu'il avait dû se rendre à l'hôpital Sainte-Anne. Un médecin-inspecteur, de passage à Toulon, avait tenu à se faire présenter les étudiants qui suivaient les séances de médecine navale.

Pendant que Nine, ainsi, réfléchissait à faux, M. Cougourdet et le fils Panisse travaillaient ensemble, dans le bureau à côté : c'était pour la prospérité et pour la plus grande gloire du *Citoyen*. M. Panisse prenait des notes pour les articles à rédiger, car il avait l'habileté de faire croire à M. Cougourdet que les articles, qu'il lui suggérait et qu'il lui écrivait, n'étaient que la mise au net des propres paroles du rédacteur-correspondant. Aussi semblait-il à M. Cougourdet que cette prose imprimée était la sienne. Et quand il lisait ces articles, c'était un peu comme si sa chair, son sang, sa moëlle étaient entrés dans la composition de son journal. *Le Citoyen* c'était par suite, à ses yeux, du Cougourdet dissout en encre, pétrit en pâte, du Cougourdet mis en colonnes et débité en lignes.

Ah ! combien, ce matin, dans son cabinet de travail, avec à ses côtés M. Honorius, combien il était loin de l'époque insignifiante où il s'ennuyait avec des dons merveilleux inutilisés ! Le temps lui paraissait s'écouler à la vitesse d'un torrent.

Les laves de son volcan commençaient à passer par-dessus les bords de son cratère.

Le nombres de affaires croissant sans cesse, on aurait dit que l'injustice des hommes avait redoublé dans le sud-est de la France, depuis l'apparition de ce journal et la fondation des *Amis du Citoyen*. Les victimes de l'autocratie administrative, militaire ou politicienne venaient de plus en plus nombreux solliciter les secours de M. Cougourdet. Combien de lettres affluaient à son adresse, tant et tant qu'il avait dû changer sa modeste boîte de retraité par une autre, plus importante de rédacteur-correspondant ! Il la vidait matin et soir; mais c'était comme l'eau de la mer que les enfants, sur la plage, enlèvent d'un trou dans le sable : à peine vide, sitôt plein.

Chaque jour, tandis que ces deux serviteurs de la justice travaillaient, des manfators sonnaient à la porte. On les introduisait à tour de rôle auprès du chef de la rédaction toulonnaise du *Citoyen*.. Ces blessés de l'organisation sociale exposaient leurs griefs contre les pouvoirs publics. M. Cougourdet, dans son bureau, dépouillé de ses lorgnons qu'il posait alors sur ses papiers, prenait un air grave; et le fils Panisse questionnait les solliciteurs. Celui-ci procédait toujours de manière que M. Cougourdet n'eût à répondre que par un mot pour décider de la suite à donner à la réclamation.

Ainsi, sans le secours de son secrétaire, le chef de la rédaction toulonnaise du *Citoyen* aurait perdu la tête. Et tandis que Nine se demandait encore si Jean se trouverait sur son chemin, cet après-midi, M. Cougourdet disait à son collaborateur :

— Ah ! mon cher ami, comment pourrai-je récompenser votre zèle si intelligent et si précieux ?

Le fils Panisse de répondre :

— Voyez-vous, M. Cougourdet, la joie que j'ai à combattre l'injustice et à réparer les torts que l'on fait à mes concitoyens, m'est une récompense suffisante.

— Je sais, vous êtes un noble cœur; ne désirez-vous rien, cependant ?

— Rien.

— Vraiment ? fit le père de Nine en regardant le fils Panisse avec un sourire malicieux.

— En tout cas, répondit M. Honorius encouragé, ce n'est pas de l'argent que je désire.

— Vous êtes un sage, mon ami.

— L'argent n'est que trop le symbole de l'intérêt et de l'égoïsme, reprit M. Honorius avec force.

— Quelle âme belle, mon garçon ! Mais enfin, que désirez-vous ?

— C'est assez délicat à dire, répondit le fils Panisse embarrassé.

— Dites; vous pouvez tout me confier; ne suis-je pas un peu votre père spirituel ?

A ces mots, M. Honorius eut un pincement satisfait de la bouche, pincement qui échappa aux yeux fatigués de M. Cougourdet.

— Je n'ose, affecta le fils Panisse.

— Est-ce en mon pouvoir de combler votre désir ?

— Parfaitement.

— Qu'est-ce ?

— Vous m'excuserez ?

— Oui; allez-y.

— Votre fille.

— Je m'en doutais, fit M. Cougourdet radieux à la pensée de s'attacher définitivement un secrétaire qu'il aurait été épouvanté de perdre.

— Mais pensez-vous que Nine...

— Pourquoi pas ? un garçon d'avenir comme vous !

Et, frappant de sa grosse main sur l'épaule du fils Panisse, M. Cougourdet ajouta :

— Soyez malin et vous l'aurez, mon cher gendre.

Puis, sous le coup d'une idée lumineuse :

— Tenez, dit-il, il faut commencer tout de suite. Nine, cet après-midi, a sa leçon de piano.

Moi, j'ai beaucoup d'ouvrage ici et je n'ai plus le temps de l'accompagner. Voulez-vous me remplacer ? Je vous sais très sérieux et de beaucoup de tact.

— Comme vous êtes bon, M. Cougourdet. J'accepte avec joie...

(17)

Pour épier Nine à sa sortie, et sans être vu de son père, Jean s'était installé, à l'intérieur du *Bar des Sports*, derrière la vitre d'où l'on peut surveiller aisément la maison des Cougourdet. Jean avait préparé un billet où il posait, à Nine, des questions au sujet de cet Honorius de malheur. Jean avait l'espoir de remettre ce papier à son amie, dans le corridor du professeur de piano.

Jean, levant les yeux, vit, près du comptoir, une pancarte imprimée sur laquelle il lut

:

Ici on consulte Le Citoyen.

A cet avis, la bouche de Jean se crispa en un pli de dégoût comme si on lui avait offert un verre de sel de magnésie. La présence de ce journal dans cette buvette lui parut de mauvais augure.

Soudain, son cou se tendit. Il approcha son visage de la vitre au point de s'y écraser le nez. Ses regards devinrent aigus : Nine avait passé, devant le *Bar des Sports*, non avec son père, mais en compagnie du même homme jeune, rencontré dans l'escalier des Cougourdet. Nul doute : c'était cet Honorius, grand et mince, à qui le rédacteur-correspondant avait dit : vous êtes admirable !

Jean se leva aussitôt, paya sa consommation, sortit sans la terminer et sans savoir ce qu'il avait bu, et suivit le couple à distance.

Ah ! maintenant, il s'expliquait pourquoi Nine ne l'avait pas reçu chez elle. Mademoiselle était fiancée, se dit-il rageur ; à présent je suis un importun ; elle veut m'éloigner en me décourageant.

Le couple monta le cours Lafayette. De loin en loin Nine se tournait. Jean avait juste le temps de se placer derrière le tronc d'un platane ou de se glisser sur le côté de l'étalage d'une fleuriste en plein air. Ah ! Nine redoute ma rencontre, murmurait-il avec un mauvais sourire.

L'allure de Jean, tantôt rapide, tantôt ralentie, toute en lignes brisées, avec des arrêts brusques et des crochets inattendus, éveilla l'attention d'un agent, habillé en civil, en quête d'une affaire à découvrir. Le policier pista l'infortuné amoureux qui ne se préoccupait guère de ce qui se passait derrière lui.

Le couple arriva devant la place aux Œufs et tourna à droite dans la rue Berthelot. Une moto déboucha au tournant ; et Jean vit M. Honorius prendre le bras et la taille de Nine pour la pousser lestement sur le trottoir : la voiture leur rasa les talons. Jean fronça les sourcils. Quel galant homme, cet Honorius ! ricana-t-il. Dans sa colère, Jean froissa le billet qu'il avait voulu remettre à Nine, et le jeta. Il ne vit point, derrière lui, l'agent ramasser le papier et le lire. Apprenant ainsi qu'il s'agissait d'un amoureux éconduit en mal de vengeance, le policier fut plus près de Jean.

Le couple avait atteint le boulevard où les passants sont nombreux : retraités en promenade, commises aux commissions, Anglais de *l'Orient-Line* ; dames bourgeoises butinant de vitrine en vitrine, officiers de marine aux bouts de manches cerclés d'or, vendeuses de fleurs... Jean en profita pour se rapprocher du couple, les poings serrés, prêt à quelque mauvais coup, quand une main le retint par l'épaule : c'était son oncle.

— Où vas-tu si vite ?

— Je suis pressé, mon oncle.

— C'est possible, mais pourquoi as-tu cette mine farouche, ces poings fermés ?

— Vous le saurez, bientôt, mon oncle.

— Halte ! mon neveu ! j'ai compris.

— Qu'avez-vous compris ?

— Je sais. Moi aussi j'ai vu Nine en compagnie de cette planche à pain qui doit être son fiancé officiel ; toi, tu n'étais qu'un flirt, un passe-temps.

— Mon oncle !

— Tu n'étais que le joujou de mademoiselle, joujou qu'on laisse tomber quand on a mieux, poursuivit l'oncle en retenant son neveu par le bras.

— Laissez-moi ! implora Jean.

— Nigaud ! tu ne lisais pas *Le Citoyen*, toi. Ah ! si tu t'étais présenté avec ce journal à la main tout en récitant des vers de la Comtesse de Noailles, gageons que tu aurais été agréé.

— Vous me faites souffrir, mon oncle !

— Il le faut, m'entends-tu ?

— Pourquoi donc ?

— Tu me le demandes ! tu ne te rends pas compte que tu vas commettre une maladresse. Je vois ça : tu abordes Nine, tu parles; et tu t'imagines qu'aussitôt elle tombe à tes genoux ou dans tes bras, aux yeux ébahis de son fiancé officiel. Ah ! ces jeunes ! ça se croit irrésistible.

— Oh ! non, mon oncle !

— Alors c'est pour faire une bêtise que tu les suis. Tu les accostes, tu lances une insulte; tes poings entrent en danse, je te connais, et voilà un attroupement; un agent survient : procès-verbal. Le fiancé porte plainte : comparution en correctionnelle... Et je devine la fureur de ton père contre toi.

Jean baissa la tête.

— Car tu ne sais pas quel est le compagnon de Nine ? reprit l'oncle.

— Non.

— C'est le secrétaire de M. Cougourdet; et M. Cougourdet est le chef de la rédaction toulonnaise du *Citoyen*. Le scribe fait les articles de son patron, et le scribe deviendra le gendre, l'associé. C'est un avocat sans cause, un miséreux qui bientôt se lancera dans la politique, à Toulon : conseiller d'arrondissement, conseiller général, maire, député; tu verras ça, c'est un loustic; il a du bagout, de la plume et de l'audace; quand ces gens-là commencent, on ne sait jamais jusqu'où ils vont. Il fera un excellent mariage : le beau-père nourrira tout le monde et le monsieur politicaillera à son aise. Tu vois bien que tu ne peux pas lutter contre un pareil type.

— C'est vrai, fit Jean abattu.

— Nine est jolie, le monsieur sera très aimable, elle l'aimera.

— Mais elle m'aimait, moi, répliqua Jean naïvement révolté.

— Elle t'aimait, c'est possible. Mais, à son âge, on a l'amour facile et les goûts incertains. Puisqu'elle a accepté ce scribe, c'est qu'elle ne tenait guère à toi. Et quand une femme vous repousse, il ne faut jamais lui montrer le dépit qu'on en a : elle en rirait avec son amant.

Et l'oncle entraîna vers la maison le neveu désesparé.

Ce fut tant mieux pour Jean de ne pas revoir, une heure après, Nine, sa leçon terminée, en compagnie de nouveau du sieur Honorius chargé de la ramener chez ses parents. Et le retour s'effectua comme à l'aller; le fils Panisse essaya en vain de lier conversation avec Nine; celle-ci ne répondit que par des mots brefs, secs qui n'accrochaient aucun sujet : *oui... non..., en effet... ah !... c'est vrai..., merci...* M. Honorius dut déployer tous les dons de son imagination pour ne pas demeurer dans un silence ridicule.

— Cette promenade sentimentale s'est-elle bien passée ? demanda M. Cougourdet au fils Panisse.

— Oui, fit M. Honorius vaguement pour ne pas être pris pour un niais.

Il ajouta pourtant :

— Votre fille n'est pas bavarde ; c'est moi qui ai toujours parlé.

— C'est une timide, répliqua le père; elle est sans doute un peu émue par votre présence; elle vous écoutait simplement. Il vaut mieux ainsi, mon ami; une épouse bavarde, ce serait quelque chose de bien gênant pour un intellectuel comme vous; ainsi elle ne vous ennuiera pas, quand vous mettrez au net mes articles...

Nine était à la torture.

Plusieurs matins de suite, Marie alla en vain devant la fontaine du Tambourin pour remettre à Jean une lettre de Nine; mais il ne vint plus. Adresser la lettre chez lui, c'était courir le risque de la faire confisquer par M. Tomasson. Et puisque M. Tomasson

estimait qu'un jeune homme, qui travaille, pour sa situation, ne doit pas courtiser, c'est à peu près sûr que, mis au courant par cette lettre des relations de son fils, il l'en détournerait de toutes ses forces.

Nine eut alors l'idée d'adresser sa missive à l'hôpital Sainte-Anne...

Quand la lettre arriva à cet établissement, le vaguemestre ne put la remettre à son destinataire : les cours de médecine navale étaient terminés depuis deux jours. Le fourrier prit donc au bureau l'adresse de Jean et fit suivre la lettre. C'est ainsi que M. Tomasson la trouva un soir dans sa boîte.

Bien qu'à regret, le sentiment de la vengeance s'était peu à peu affaibli dans le cœur de Jean. Il aimait toujours Nine, mais il n'en parlait plus à son oncle. Son examen approchait : il s'était plongé, dans la révision de ses cours avec cette ardeur rageuse des malheureux qui veulent oublier dans un travail acharné. Mais, par moments, il ne pouvait s'empêcher de penser à Nine. Il était ainsi en rêverie mélancolique dans sa chambre quand brusquement son père entra.

— Jean, dit M. Tomasson avec gravité, tu as une maîtresse ?

— Non, mon père, répliqua Jean.

— Est-ce qu'on t'écrit ailleurs qu'ici, pour que j'ignore tes relations ?

— Non.

— Tu ne reçois jamais de lettre à l'hôpital Sainte-Anne ?

— Jamais.

— Ça c'est trop fort ! s'écria M. Tomasson

Et montrant à son fils une lettre décachetée :

— Ceci, qu'est-ce ?

— Je ne sais pas.

— Qui donc t'écrit ?

— Je l'ignore... à moins que ce soit une jeune fille à qui j'ai parlé un certain temps.

— Nine, n'est-ce pas ? questionna M. Tomasson qui avait lu la lettre, enfin nous y voilà.

— Ah ! Nine m'écrit, fit Jean surpris.

— Qui est cette Nine ?

— C'est la fille du monsieur que tu avais ramené chez lui, un jour qu'il s'était fait une entorse sur la place de la Liberté.

— La fille de M. Cougourdet ? dit M. Tomasson en fronçant les sourcils.

— Oui.

— La fille du correspondant du *Citoyen*, reprit M. Tomasson, ce journal ignoble qui...

— Mais papa, la fille n'a rien à voir dans ce journal, objecta Jean qui malgré lui défendait Nine.

— La fille ? lança M. Tomasson, mais n'a-t-elle pas du sang de Cougourdet dans ses veines, à moins que ce ne soit pas sa fille ?

— Que dis-tu papa ! fit Jean profondément touché par ce soupçon jeté sur l'honorabilité de la mère de Nine.

— Je dis que ce Cougourdet ne vaut pas cher. Il a lancé son journal à Toulon, tout le monde c'est ça, par des procédés malhonnêtes : le mensonge, la calomnie, la diffamation, le chantage, que sais-je ! La fille doit tirer du père; les filles ressemblent à leur père et les garçons à leur mère. Ainsi toi, tu as la naïveté, la niaiserie, dirai-je, de ta pauvre mère; et cette Nine a sans doute l'astuce de son papa.

— Crois-tu ? demanda Jean blessé.

— La preuve est dans cette lettre, dit M. Tomasson en brandissant l'enveloppe. Voilà une fille qui t'écrit à l'insu de son fiancé, cela doit être vrai puisque c'est elle qui le dit.

— Peut-être, observa Jean, son père l'oblige à se marier contre son gré.

— Dans ce cas, une jeune fille honnête cesse toute relation avec ses anciens amis. D'ailleurs, si elle t'écrit, c'est pour t'amadouer, afin que tu ne viennes pas troubler ses projets matrimoniaux.

— Je ne les troublerai pas, répliqua Jean avec une fierté douloureuse.

— Elle te parle en outre d'un rendez-vous chez elle, un jour où elle espérait être seule. Alors, crois-tu qu'une jeune fille est sérieuse qui projette de recevoir un jeune homme dans sa chambre ?

— Elle ne m'a pas reçu, rectifia Jean.

— Mais elle le désirait. Qui sait si, déjà, elle ne t'a pas reçu une ou plusieurs fois ainsi ?

— Jamais, papa, je le jure.

— Mais pourrais-tu jurer qu'elle n'a pas reçu d'autres jeunes gens chez elle, avant de te connaître ? Et qui sait si son soi-disant fiancé n'a pas eu, auprès d'elle, plus de chance que toi ?

Jean se mordit les lèvres.

— Si tu tiens à lire cette lettre, bien que tu en connaisses le contenu, je te la remets, proposa M. Tomasson avec une ironie aiguë.

— Non, répondit Jean piqué au vif.

— Je vois que tu as de l'amour-propre, constata M. Tomasson heureux de cette réponse.

Comprenant que le moment était venu de réveiller en son fils les bonnes énergies, il dit :

— Et puis, peu importe tout cela, tu as un examen; quelques jours à peine t'en séparent; il faut que tu réussisses.

Haussant le ton :

— Jean, dit-il, la femme est faite pour l'amour : c'est ce qui la perd souvent; l'homme est fait pour le travail : c'est ce qui le sauve. Celui qui s'amollit dans les tendresses féminines est un faible, un homme raté, un inutile, un misérable...

Et suscitant l'orgueil, il lança :

— Jean, tes notes de cours sont brillantes et prometteuses. Ton professeur, le docteur Oudard, m'a dit que tu as un doigté merveilleux de chirurgien et que, certainement, si tu travailles, tu connaîtras le succès et peut-être la gloire. L'avenir est pour toi, si tu veux (Jean releva la tête). Mais il faut que tu réagisses. Tu viens de traverser, courageusement il me semble, une de ces crises sentimentales comme en ont tous les hommes au moins une fois dans leur vie. Domine-toi; ceux qui sont leur propre vainqueur sont mieux trempés pour les luttes futures (Jean se redressa). Et puisque tu es chirurgien-né, eh bien ! fais sur toi-même cette première opération; enlève-toi cet amour ridicule, et ce sera un beau début.

Jean était debout; le père et le fils s'embrassèrent.

(18)

Les repas devinrent mornes chez les Cougourdet. Le rédacteur-correspondant songeait aux affaires de son journal; sa femme pensait à son affection cardiaque; Nine rêvait à Jean. Elle attendait toujours une réponse à la lettre qu'elle lui avait adressée à l'hôpital Sainte-Anne. Bien que Jean ne soit plus venu devant la fontaine du Tambourin, Nine pensait que, s'il boudait un peu, il ne saurait demeurer longtemps ainsi.

Le repas terminé, M. Cougourdet demanda à sa fille :

— Nine, que dis-tu de M. Honorius ?

— Rien.

— Te plaît-il ?

— Non.

— Te déplaît-il ?

— Non.

— Alors, quel effet te produit-il ?

— Aucun.

— Comment, aucun ?

— Il m'est indifférent.

— Il n'est pas vilain garçon.

— Je ne sais pas, je ne l'ai jamais regardé.

— Regarde-le.

— Je n'y tiens pas.

— C'est un orateur de talent.

— Possible, je ne l'ai jamais écouté.

— C'est du parti-pris chez toi, car enfin le fils Panisse est un garçon d'avenir.

— Il se peut.

— Tu le verras, un jour, conseiller municipal à Toulon. Sais-tu que les conseillers municipaux vont au Théâtre à l'œil ? Ils ont une loge rien que pour eux.

— Ça m'est égal.

— Que dis-je, conseiller municipal ? mais plutôt premier adjoint, peut-être même maire. Te vois-tu, Nine, épouse du maire de Toulon et organisant l'arbre de Noël des enfants de Besagne.

— Non, je ne vois pas.

— Et qui sait plus tard s'il ne sera pas député. Dis, Nine, soixante mille francs, c'est ça qui doit bien faire aller le ménage.

— oh ! le franc ne vaut plus que quatre sous.

— C'est égal; et ministre, cela ne te dit rien ?

Quand on fait de la politique, toutes les espérances sont permises et toutes les possibilités sont ouvertes ? C'est alors que tu pourrais t'en payer de jolis chapeaux et de belles toilettes !

Les yeux de Nine eurent un petit éclair d'envie.

— Crois-tu que M. Honorius puisse monter si haut ? demanda madame Cougourdet.

— Si je le crois ? répliqua-t-il; mais j'en ai la certitude.

— Non, je ne suis pas encore décidée à me marier, dit Nine.

Alors madame Cougourdet, convaincue par les chiffres intéressants, cités par son mari, crut devoir intervenir :

— Les jeunes gens d'aujourd'hui sont volages, dit-elle. M. Honorius, qui n'est plus un jeune homme, et cependant encore un homme jeune; il me semble qu'il tient beaucoup à toi. Il m'a paru navré de ton indifférence. Qu'en dis-tu, ma fille ?

— Je verrai... je réfléchirai, maman...

La conversation, cette fois, en resta là. Et M. Cougourdet s'enferma dans son cabinet pour se préparer à recevoir les solliciteurs dont quelques-uns attendaient déjà dans l'antichambre, car c'était jour de consultations.

Quelques minutes après, madame Cougourdet et sa fille partirent en visite chez une amie afin de ne pas assister à ce va-et-vient de protestataires irrités, de victimes sociales aux faces funèbres, *manfators* de tout poil qui se croisaient dans le vestibule. Marie restait à la maison pour ouvrir la porte en regardant, d'un mauvais œil, ces inconnus qui souvent oubliaient de s'essuyer les pieds au paillason.

M. Cougourdet reçut comme il put les visiteurs, car le fils Panisse ne vint pas, ce jour-là, pour l'aider dans ces consultations. M. Honorius avait dû se rendre au tribunal

correctionnel pour y défendre l'un de ses clients. Embarrassé, le rédacteur-correspondant du *Citoyen* ne se hasarda point à donner des conseils trop précis. Pour les cas les plus intéressants, il pria le réclamant de lui adresser une requête écrite et circonstanciée afin, dit-il, de mieux étudier l'affaire.

Le dernier *manfator* passa, dans son cabinet, vers quatre heures; M. Cougourdet croyait avoir terminé ses consultations, quand on sonna. Marie ouvrit : une jeune dame entra, apportant avec elle une vague de parfum qui choqua Marie et fit palpiter les narines de M. Cougourdet.

— Monsieur, dit la jeune dame, je suis la secrétaire générale de la Section varoise des *Femmes divorcées*. J'ai déjà obtenu l'appui le plus fertile de plusieurs sénateurs; et je viens vous demander votre concours.

— Ah ! fit M. Cougourdet qui ignorait encore l'existence de ce groupement social. Asseyez-vous.

Ce fut là un ordre inutile, car la sollicituse avait déjà pris place sur une chaise et avait commencé l'exposé des motifs de sa visite.

— Abandonnées des hommes, dédaignées des pouvoirs publics, dit-elle, nous sommes les divorcées, c'est-à-dire celles qui ont été essayées et dont on n'a plus voulu...

M. Cougourdet, assis devant son bureau, examina, par-dessus ses lorgnons, cette dame qui sentait si bon, qui parlait si bien et qui paraissait agréable.

— On dit avec mépris : c'est une divorcée, poursuivit la dame. Pourtant toutes ont eu raison de quitter l'homme qui n'était point fait pour elles. Les unes, c'est par dignité qu'elles ont demandé le divorce, ne voulant point partager leurs droits d'épouses avec une concubine. Les autres, c'est par idéal, par noblesse de cœur : leurs maris ne les comprenaient pas; elles ont cherché l'âme sœur ailleurs que dans leur ménage; et ça, les hommes ne le pardonnent pas, eux qui se pardonnent si aisément à eux-mêmes leurs incartades...

Tout en parlant, elle avait mis, croisant les jambes, un genou sur l'autre. Sa jupe était courte. Ses bas, très soyeux, montraient les quatre cinquièmes de leur hauteur. M. Cougourdet, tout aux paroles énergiques de la dame, n'avait pas aperçu ces jambes élégantes. Mais, à mesure que la visiteuse s'animait dans ses justes doléances, la jambe, qui était sur l'autre, s'agitait de plus belle, de bas en haut. Comme tout ce qui bouge attire inévitablement les regards, M. Cougourdet porta les siens sur cette jambe endiablée qui tâchait, à sa manière, de convaincre.

— Toute femme qui divorce, continua la dame avec animation, perd de ce fait le cinquante pour cent de sa valeur matrimoniale. Il en est d'elle comme d'une auto ou d'un phonographe qui a servi et que l'on remet en vente ; on dit : c'est une auto qui a roulé, c'est un phonographe d'occasion, quoique ces objets soient encore en excellent état. Eh bien ! l'homme, qui a défloré un objet, doit une indemnité. Et si cet objet est un être vivant, un être délicieusement moulé comme est la femme, ne serait-il pas juste que, quels que soient les griefs formulés par le mari, celui-ci soit contraint de payer une très forte indemnité pour cause de dépréciation ? Les Américains nous ont devancés dans ce sens; mais les lois françaises ont, à ce sujet, une abominable lacune.

— C'est vrai, approuva M. Cougourdet en louchant vers la jambe mouvante.

— Trouveriez-vous juste, continua la dame, qu'un monsieur entre chez un fruitier, y choisisse une belle pomme, y morde à pleines dents, puis la rejette sous prétexte qu'elle n'est pas à son goût, et sorte de là sans rien déboursier ?

— Non, fit M. Cougourdet de plus en plus préoccupé par le balancement de la jambe.

Et la dame poursuivit la défense des divorcées tandis que le rédacteur-correspondant, visiblement gêné, toussotait, changeait de position sur sa chaise,

détournait ses regards mais revenait malgré lui, aussitôt après, à l'objet irrésistible de son attention.

La dame, par instant, tirait hâtivement sa jupe trop courte, mais sans parvenir à l'abaisser, d'une longueur appréciable. D'ailleurs, dans l'agitation de sa personne toute à la défense d'une aussi bonne cause, la jupe avait tôt fait de reprendre sa position primitive en menaçant toujours de la dépasser.

Au fond, il n'y avait, dans l'attention de M. Cougourdet, aucune mauvaise pensée. C'était simplement l'attrait que suscite un objet bien fait sur une âme qui n'est pas insensible à la beauté d'une forme. Cette émotion, purement esthétique, empêcha cependant M. Cougourdet de suivre étroitement l'exposé de la dame; il ne put répondre que par des signes de tête approbatifs, accompagnés de *oui madame* prononcés sur un ton rêveur.

— D'ailleurs, résuma la visiteuse, voici un article où j'ai condensé mes idées en douze pages; je vous le confie en vous demandant d'avoir la bonté de le faire paraître dans *Le Citoyen*.

Elle se leva pour remettre son papier au rédacteur-correspondant, et celui-ci admira la silhouette de sa solliciteuse : ni grosse, ni maigre, assez grande, bien campée sur ses *louis-quinze*; de la ligne, du relief, du chic.

— Ces deux pages, expliqua-t-elle en contournant le bureau de M. Cougourdet pour mieux s'approcher de lui, ces deux pages constituent le préambule...

Elle commentait son texte; et le rédacteur-correspondant se sentit de plus en plus enveloppé par le parfum de la dame. Personne ne se parfumait chez les Cougourdet. Il faut dire aussi que l'ex-chef de bureau avait été toute sa vie un mari chaste, ignorant ces effluves que répandent, autour d'elles, les belles de nuit qui fleurissent le boulevard de Strasbourg à l'heure où les brasseries scintillent de tous leurs feux. Aussi le parfum de sa visiteuse pénétra jusqu'à l'âme de M. Cougourdet. Il n'osa se lever et la dame, debout à ses côtés, le frôlait de sa jupe.

— Ici, dit-elle, j'ai voulu prouver que...

Elle se pencha vers M. Cougourdet pour lui montrer, du doigt (un joli doigt rose à ongle lustré), un passage intéressant, mais elle courba si bas son buste que son corsage bâilla comme une musette bien pleine, et forma un creux dans lequel, grand Dieu ! sans le vouloir le moins du monde, les regards du Chef de la Rédaction toulonnaise du *Citoyen* s'égarèrent. La dame se releva aussitôt, mais M. Cougourdet en fut tout ému.

Pour combattre cet effet pénible que sa conscience réprouvait déjà, M. Cougourdet se leva et voulut abrégé l'entretien. Il est vrai qu'il venait d'entendre s'ouvrir et se fermer la porte d'entrée de son appartement : sa femme et sa fille étaient arrivées.

— Madame, dit-il, c'est entendu, je prends cet article qui est excellent quoique un peu long nécessairement; je vous promets qu'il paraîtra, j'inscrirai en marge une note spéciale qui le fera accepter à Paris. Mais je ne peux vous assurer qu'on l'insère en une seule fois. On le découpera en plusieurs morceaux et on fera suivre, chaque jour, comme pour un feuilleton.

— Oh, monsieur, fit la dame en prenant les deux mains de M. Cougourdet, comme vous êtes gentil

— C'est la moindre des choses, répondit-il en essayant doucement de se dégager.

Il sentait en lui s'éveiller des émotions qu'il jugeait dangereuses : derrière la porte de son cabinet de travail, il entendait aller et venir les pas de sa femme. Madame Cougourdet avait à coup sûr constaté la présence d'un parfum inquiétant. A cette minute, ce parfum l'offusquait sans doute.

— Monsieur, lança la dame, vous ne pourriez croire la reconnaissance que j'ai pour vous; je ne sais vraiment comment m'y prendre pour vous remercier.

— Il n'y a pas de quoi, répliqua M. Cougourdet modeste.

— Si je savais que quelque chose puisse vous faire plaisir, je serais très heureuse de vous l'offrir, reprit-elle en se serrant un peu plus contre le correspondant régional du *Citoyen*.

— Je ne veux rien, madame; mes services sont absolument gratuits, fit M. Cougourdet visiblement touché.

— Quelle bonté ! s'exclama-t-elle, et comme vous m'auriez comprise si vous aviez été mon époux.

— Croyez-vous, madame ? fit M. Cougourdet flatté.

— J'en suis certaine; mais j'ai eu, pour mari, un rustre doublé d'un coquin...

Et elle raconta une histoire très compliquée qui tenait à la fois du mélodrame et du vaudeville, et dans laquelle son ex-conjoint fut présenté sous un jour peu favorable. Pour divorcer à son avantage, il l'avait attirée dans un guetapens où toutes les apparences furent contre elle. A ces souvenirs remués brusquement, elle fut prise d'une émotion charmante qui lui permit de sortir un mignon mouchoir, brodé comme un œillet mais plus parfumé qu'une fleur, et avec lequel elle se tamponna soigneusement les paupières et le dessous du nez.

— Voyons, madame, dit M. Cougourdet compatissant, ne pleurez pas je vous en prie.

— oh ! monsieur, reprit-elle en appuyant sa tête sur l'épaule de son obligé, vous ne m'auriez pas fait pleurer vous...

— Madame !

— Dans ces moments de tristesse, ajouta-t-elle, je me sens brisée; excusez-moi de m'appuyer sur vous.

Elle prit le bras de M. Cougourdet dans le sien.

— L'oiseau battu par l'orage, dit-elle, trouve un refuge dans un chêne solide et généreux.

— Madame !

Dans un excès de tendresse, elle entoura de ses bras le cou de M. Cougourdet.

— oh ! madame ! fit-il embarrassé comme un gros caniche à qui l'on mettrait une collerette de soie.

— Je veux vous témoigner ma reconnaissance, dit-elle en dévisageant M. Cougourdet avec force.

Il se raidit, mais la dame d'ajouter :

— Vous êtes désormais pour moi un frère, un frère qui serait tendre.

Et, lui enveloppant plus étroitement le cou dans ses bras harmonieux, elle approcha son visage quand... la porte s'ouvrit : M. Cougourdet vit soudain, dans l'encadrement de la porte, sa femme debout, pâle, muette. Trois secondes, madame Cougourdet demeura ainsi, comme pétrifiée, puis elle chancela, s'écroula sur le tapis. M. Cougourdet se précipita vers elle. Marie, Nine accoururent. On la releva, on la transporta dans son lit. Marie lui tapota les joues, lui ouvrit un flacon d'éther sous les narines; ce fut en vain.

— Elle ne respire plus, lança Marie atterrée.

— Maman, pauvre maman cria Nine le cœur déchiré.

— Thérèse ! ma Thérèse ! implora M. Cougourdet en essayant de réchauffer, dans ses mains brûlantes, les mains glacées de sa femme.

Mais le docteur Matabon, amené par Marie ne put que constater le décès. Madame Cougourdet, devant le tableau qui brusquement s'était découvert à elle, avait succombé à une embolie au cœur.

— C'était fatal, dit le médecin, elle n'était plus en état de vivre longtemps.

- N'est-ce pas, docteur, demanda M. Cougourdet tourmenté par le remords, si elle n'était pas morte aujourd'hui, elle serait morte demain ?
- Certainement.
- Merci, docteur, fit M. Cougourdet la conscience plus calme.

(19)

Depuis la mort de sa mère, quel changement dans la vie de Nine ! A son âge, la perte d'un être cher, non seulement atteint le cœur, mais encore ébranle la confiance en soi et en l'avenir. C'est le doute et l'incertitude, qui entrent dans l'âme au moment où l'on croit que la jeunesse est éternelle et que l'on commande à sa destinée. A son chagrin s'ajoutait l'inquiétude de n'avoir reçu aucune réponse de Jean.

Après les obsèques de sa mère, Nine chercha, sur le registre des signatures, celle du fils Tomasson et ne la trouva point : cette constatation lui fut très pénible.

A ce moment-là, Jean passait l'écrit de son Concours. Il fut satisfait de ses épreuves écrites; car il avait travaillé jusqu'à ce jour avec acharnement pour se fatiguer l'esprit, afin que le sommeil le prenne aussitôt couché. Il revint sans joie chez lui ; mais pour éviter de rencontrer Nine en compagnie de M. Honorius, il partit travailler son oral dans les Alpes, à Orcières, avec son oncle et son père ; — les Tomasson étaient originaires de ce village.

Quand, quelques jours après la mort de sa mère, Nine entendit siffloter, dans son cabinet de travail, le chef de la Rédaction toulonnaise du *Citoyen*, elle songea à l'insouciance des hommes au sujet des choses du cœur.

S'il sifflotait ce brave Cougourdet, ce n'était pas en signe d'ironie contre le mariage, sa femme ayant toujours été une épouse irréprochable. Ce n'était pas, non plus, pour réagir contre la tristesse que laisse soudain le départ d'un être qui pendant trente-cinq ans avait vécu auprès de lui. S'il sifflotait, c'était qu'il ne songeait ni au passé ni au futur, oubliant l'un et ignorant l'autre pour se livrer tout à la joie d'un correspondant régional d'un journal adoré, en train de décacheter son courrier. Car l'âme de M. Cougourdet n'était pas complexe : elle était sans subtilité dans les combinaisons de ses sentiments et seulement touchée par l'aile de la minute qui passe.

Il s'arrêta de siffloter : il avait ouvert un pli envoyé par la Direction générale du *Citoyen*. Ce pli contenait une circulaire ainsi libellée :

Cher Collaborateur et Ami,

Nous vous prions de lire très attentivement la notice ci-jointe, car l'avenir du Citoyen, c'est-à-dire l'avenir de la justice en dépend. Nous ne vous en disons pas davantage, cher ami, sachant votre attachement à notre beau journal. Que votre cœur soit votre guide.

Suivait une signature que M. Cougourdet n'avait jamais pu déchiffrer : elle n'était pas écrite à la machine.

D'un doigt grave, il déplia le papier joint à la lettre. En fait de notice, c'étaient deux grandes pages, format *Citoyen*, avec des en-têtes à caractères d'affiche et qui disaient :

**SOUTENEZ LE CITOYEN
POURQUOI ?**

Parce que Le Citoyen, c'est la justice;

Parce que Le Citoyen, c'est le droit;

Parce que Le Citoyen, c'est l'indépendance, la droiture et la probité journalistiques mêmes;

Parce que pour être équitable, droit et libre, il ne faut dépendre ni des consortiums ni des banques;

Parce que pour ne dépendre ni des consortiums ni des banques, il faut que nos lecteurs eux-mêmes soient les propres actionnaires de leur journal.

COMMENT ?

C'est bien simple.

Notre journal s'est constitué en Société populaire du Citoyen, au capital de 20 millions et dont le siège social est à Paris, 307, place de la Bourse. Nous lançons aujourd'hui l'émission de 40 mille obligations de 500 francs chacune, 7 p. cent net d'impôts présents et futurs. Ces obligations sont numérotées de 1 à 40.000; elles sont émises au pair, nominatives ou au porteur au choix du souscripteur...

Dans le texte étaient intercalés des papillons en caractères gros et gras :

Devenez propriétaires d'un journal !

Plus loin :

Amis du Citoyen, vous êtes assez nombreux pour absorber en quelques jours cette émission; ne la laissez point échapper en dehors de vous.

Plus loin :

Un journal libre est un journal fort.

Et des gravures, semées dans le texte comme des meurtrières dans un rempart, représentaient les diverses parties des *Établissements du Citoyen*. Il y avait le *Salon des rédacteurs* luxueux et confortable, le *Bureau des Archives* profond et immense, l'*Administration* et la *Comptabilité* pareilles à des intérieurs de banques. Mais les plus surprenantes de ces illustrations étaient la *Salle des linotypes* évoquant un central des téléphones, et la *Salle des rotatives* imposante comme une usine électrique. Et les *oh* admiratifs de M. Cougourdet accompagnèrent ses regards émerveillés. Dire que c'était là que naissait son *Citoyen*, là que sa copie se transformait en lignes, là que la pensée citoyenne jaillissait pour sauver le monde de l'injustice !

La notice annonçait :

Le mois prochain nous installerons, dans notre imprimerie, la plus puissante rotative qu'il y ait au monde. Cette machine recevra dix-huit bobines de papier. Elle exécutera deux cent quatre-vingt mille impressions de huit pages à l'heure. Elle sera commandée par neuf moteurs principaux et trente-six moteurs annexes. Les journaux seront transportés et pliés automatiquement dans la salle d'expédition sans aucune manutention. Cette machine pèsera deux cent soixante mille kilos et mesurera quarante-sept mètres de long, quatre mètres cinquante de large et cinq mètres dix de haut.

— Formidable ! s'écria M. Cougourdet ébloui.

Puis il se frotta les yeux et le front comme un homme qui vient de recevoir un coup de soleil.

Aussi, avec quelle ardeur et quelle foi M. Cougourdet, par la voix du fils Panisse, porta cette notice à la connaissance des *Amis du Citoyen* réunis en assemblée extraordinaire ! Un sceptique demanda si Monsieur le Président comptait souscrire à cette émission. Touché au plus vif de son amour pour son journal, M. Cougourdet se leva tout d'une pièce et dit avec une force oratoire qu'il ne s'était jamais connue :

— Messieurs, non seulement je compte mettre toutes mes économies dans cette souscription, mais encore j'ai décidé de réaliser, en argent frais, toute ma fortune, — maisons, propriétés et titres de rentes sur l'État, — afin de souscrire dans toute la mesure de mes moyens. Moi-même, si je pouvais me vendre, j'en enverrais le montant intégral, 307, place de la Bourse, à Paris, pour participer de toutes mes forces à la plus grande gloire du *Citoyen* qui doit devenir le premier du monde.

Il prononça ces dernières paroles avec une puissance verbale si poignante et dans une attitude de grandeur si tragique que l'enthousiasme fut indescriptible : M. Cougourdet fut porté en triomphe.

Par suite, les souscripteurs, à Toulon, furent très nombreux. M. Honorius trouva un peu hardi le geste de son président; mais il ne le déconseilla point. Le fils Panisse comptait ainsi avoir un journal absolument à son service, afin de commencer et de poursuivre ce qu'il appelait déjà sa carrière politique. Ne trouverait-il pas, plus tard à Paris même, dans l'appui de cette feuille, le moyen, une fois député, de décrocher un ministère ou peut-être plus encore, si les circonstances le voulaient. Car le fils Panisse se sentait l'étoffe d'un homme d'État. Et pourquoi pas ! Coquin de sort ! Clemenceau, Poincaré, Briand, avant d'être célèbres, n'ont il pas été de simples électeurs ? Tout Français, dans son tiroir où se trouve sa carte électorale, a un portefeuille de ministre qui sommeille. Quand de plus, on est avocat, et qu'en outre on porte allègrement ses scrupules, ne peut-on pas être appelé aux plus brillantes destinées ?

M. Honorius fut chargé de négocier la vente des biens de M. Cougourdet. Au préalable, il fallut obtenir, pour vendre, une autorisation signée de Nine qui venait d'atteindre ses vingt et un ans. Comme elle hésitait, son père lui objecta que la vie chère sévissait de plus en plus et que bientôt leurs revenus ne suffiraient pas. Il fallait donc profiter du bon prix que l'on offrait encore dans les ventes des maisons et des terres, pour trouver à ces valeurs un meilleur rendement. Et puisque *Le Citoyen* donnait du sept pour cent, il aurait été maladroit de ne pas saisir une aussi merveilleuse occasion. Nine signa...

Deux mois après, le montant de la vente était expédié dans les caisses du *Citoyen*.

Quand M. Cougourdet reçut, en échange de son argent, ses titres de gros souscripteur de son journal, il fit part de sa joie à sa fille. Mais Nine, loin de s'en réjouir, éprouva une sorte d'appréhension, comme si ces papiers lui avaient apporté un nouveau message de malheur. Car, depuis la mort de sa mère et l'effacement de Jean, Nine redoutait l'avenir. Elle pensait encore à son ami, mais elle comprenait maintenant que tout espoir était vain. Et sa poitrine, par moments, se soulevait avec peine comme si l'air, tout d'un coup, était devenu lourd autour d'elle.

— Cœur qui soupire n'a pas ce qui désire, lui dit Marie en la voyant.

— C'est vrai, répondit Nine.

— Je sais ce qui vous manque, mademoiselle, c'est...

— Ne prononcez plus son nom, interrompit doucement Nine dont les yeux rougissaient déjà.

— Ah ! si madame Cougourdet était encore en vie, la chose se serait raccommodée.

— Probablement, fit Nine, pauvre maman !

— Le destin ne l'a pas voulu...

— En effet, dit Nine en mordillant son petit mouchoir, il me semble que je l'aurais adoré, une fois mon mari.

— Sans doute; mais il ne faut plus y penser, mademoiselle; ce ne sont pas les hommes qui manquent à présent qu'il n'y a plus de guerre.

— Je sais.

— Et vous en avez un, tout près de vous, et qui n'attend plus qu'un mot pour avoir le droit de vous consoler.

— M. Honorius ?

— oui.

— Ah ! je n'ai pas de chance : celui que j'aime ne me veut pas, celui que je ne veux pas m'aime.

— C'est souvent ainsi; et les hommes prétendent que c'est chez nous par esprit de contradiction.

— Et eux, alors ? lança Nine courroucée avec une larme au bord des cils.

— Ils ne sont sans doute pas tous ainsi; M. Honorius par exemple. Il a du dévouement pour votre père et des gentillesses pour vous.

— Pour moi ! répliqua Nine en haussant les épaules.

— Ainsi, voyez ce bouquet de reines-marguerites qui est dans un vase de la salle à manger.

— Eh bien ?

— C'est lui qui l'a apporté pour vous. Il n'a pas osé vous le remettre, et je l'ai placé là. Il m'a recommandé de ne pas vous le dire dans la crainte que vous lui en fassiez le reproche, vu que vous êtes en deuil.

— Ah ! fit Nine en regardant le bouquet.

— M. Honorius me paraît très aimable.. Il est soigneux, il n'oublie jamais de s'essuyer les pieds au paillason avant d'entrer. Quand il me trouve dans le vestibule en train de passer la pièce des malons, il s'excuse de poser les pieds sur mes carreaux encore mouillés : Madame, je vais vous salir, pardonnez-moi. Et il sourit très gentiment. Je crois qu'il a l'étoffe d'un bon mari; doux et docile.

— C'est possible.

— Mademoiselle, l'occasion est bonne, il ne faut pas la laisser échapper. Jean vous a oubliée; faites comme lui. Jean n'aurait peut-être pas fait un excellent mari.; il m'a paru un peu vif, ce garçon-là; je l'ai compris à la manière dont il décachetait les lettres que je lui portais. Il lui est souvent arrivé de ne pas même me dire merci.

— Il était avide de me lire, expliqua Nine.

— Et puis, je les connais ces maris d'aujourd'hui. Ma nièce en a un comme ça. Ils vous font des scènes affreuses, on dirait qu'ils vont vous manger.

— Et puis, ils vous embrassent, ajouta Nine.

— Pas toujours, rectifia Marie.

— Il est vrai, continua Nine, que Jean me taquinait parfois; il était moqueur; il m'aurait sûrement contrariée et souvent m'aurait tenu tête.

— Ça, c'est certain.

— Mais c'était Jean, conclue Nine en joignant les mains.

— Allons, mademoiselle, il faut vous faire une raison. Vous rendriez M. Honorius si heureux, car il vous aime à la folie.

— Qu'en savez-vous ?

— Il me l'a dit.

— Ah ! fit Nine pensif.

— Il faudra bien un jour ou l'autre que vous vous décidiez. Attention, qu'il ne vous arrive pas comme au héron de la fable : il ne rencontra plus qu'un limaçon.

— oh ! répliqua Nine en souriant à travers sa mélancolie, s'il ne s'agit que de prendre un limaçon, j'en trouverai toujours un.

— Vous plaisantez, mademoiselle; allons, vous vous consolerez plus vite que vous ne l'espérez. Un jour, vous vous dominez et vous dites oui avec l'énergie des gens raisonnables, quand ils avalent un potage qui ne leur plaît guère, mais qu'il leur faut prendre pour se guérir d'un mal d'estomac.

— Marie, c'est que le mariage est un potage qui dure toute la vie.

— C'est vrai, fit Marie surprise par cette réponse.

— Vous êtes bien bonne de me raisonner, reprit Nine, mais il me semble toujours que Jean me reviendra. Je sais que je me leurre, que cette idée est sans fondement, que c'est là uniquement l'effet de mon désir sur mon imagination; mais c'est malgré moi dans ma tête et ça ne peut pas en sortir.

— Cette idée s'effacera à la longue.

— Je l'espère; mais, en attendant, que je suis malheureuse ! s'écria Nine en se jetant dans les bras de Marie.

(20)

M. Cougourdet demeurait de plus en plus dans son cabinet de travail, en colloque avec ses dossiers, sa correspondance, ses coupures de journaux, ses copies. Son volcan était en pleine activité. Il prenait tout juste le temps de manger, encore le prenait-il avec son *Citoyen* à côté de son assiette. Il le lisait en mangeant comme si ce journal, — si proche de son pain, de sa soupe, de sa viande, de son dessert, avait participé à la substance de son repas. Nine et Marie le regardaient, ainsi penché tour à tour sur son aliment et sur son journal, comme s'il avait pris alternativement une fourchetée de l'un et une bouchée de l'autre.

A ce régime, combien il avait maigri M. Cougourdet ! Les traits de son visage s'étaient allongés; les rides de son front s'étaient multipliées; son dos s'était voûté; et, derrière ses lorgnons, ses yeux avaient pris un air égaré et bizarre. Pauvre monsieur ! pensait Marie, la mort de Madame l'a profondément affecté. Papa a beaucoup vieilli, remarqua Nine avec tristesse. Elle lui dit un jour :

— Tu travailles beaucoup, tu ne dors pas assez, tu as trop de soucis.

— Cela vous jouera un mauvais tour, ajouta Marie.

Le rédacteur-correspondant du *Citoyen* haussa les épaules...

A quelques jours de là, M. Cougourdet dit à sa fille :

— A propos, j'oubliais... j'ai une bonne nouvelle à t'apprendre.

L'inquiétude vint aussitôt sur le visage de Nine; car, jusqu'ici toute joie du rédacteur-correspondant avait été un chagrin nouveau pour elle.

— M. Panisse père, annonça-t-il, m'a officiellement demandé ta main pour son fils Honorius.

— Ah ! fit Nine très ennuyée.

— Je lui ai répondu favorablement, étant certain que tu accepterais un parti aussi avantageux.

Elle allait protester; mais, regardant Marie, elle la vit lui faire signe de se taire. Marie était devenue pour elle une seconde mère; et Nine garda le silence.

— M. Honorius fera à coup sûr un excellent époux, continua M. Cougourdet.

— oui, approuva Marie.

Et le chef de famille plaida avec conviction la cause de son candidat.

Plusieurs fois Nine eut envie de riposter et, en quelques mots vifs, de réduire à néant les espérances que fondait son père sur ce projet d'union. Mais il y avait tant de lassitude dans les paroles et les gestes de M. Cougourdet, et il paraissait à présent si usé, si cassé, qu'elle fut prise d'une immense pitié et répéta le mot de Marie :

— Oui, papa.

— Alors tu acceptes ! s'écria M. Cougourdet pris d'une joie enfantine. Quel service tu me rends, Nine ! Comme tu es gentille pour ton père !

Le vieux se leva, lâcha son journal et serra la main de sa fille. Nine tourna la tête pour lui cacher son visage douloureux de sacrifiée.

— Plus tard, poursuivit-il, je serai grand-père; tes enfants viendront jouer dans mon cabinet de travail; tu leur recommanderas surtout de ne pas déchirer les journaux. Oh ! je fermerai à clef la porte de mon armoire à *Citoyens*.

M. Cougourdet riait d'un gros rire insolite. Nine et Marie échangèrent un regard inquiet.

— Mais tu ne sais pas le premier mot que je ferai prononcer à tes enfants ?

— Papa ? proposa Marie.

— Non.

- Maman ? hasarda Nine.
— Non ; ce sera le mot *Citoyen*.

Et le rire du rédacteur-correspondant éclata, effrayant, devant les deux femmes anxieuses.

— Plus tard, poursuivit-il, je leur apprendrai à lire. Oh ! ils n'auront pas besoin de syllabaire. Les lettres des titres du *Citoyen* sont assez grosses pour des enfants; c'est là qu'ils distingueront le *A* du *B*. Après ils syllaberont sur les sous-titres. Ils se perfectionneront enfin en déchiffrant les petites lignes. Ah ! comme ils prendront de merveilleuses leçons sur la concision de la phrase, la couleur des épithètes, la sincérité des sentiments exprimés, la véracité des faits...

M. Cougourdet s'échauffait. Soudain, changeant le cours de sa pensée, il dit avec un sourire énigmatique :

- Mais, d'ici là, j'aurai trouvé ce que je cherche...
Les deux femmes stupéfaites n'osèrent questionner.
— Ah ! c'est un secret, fit-il, d'une voix plus basse.

Il marcha vers la porte, regarda si elle était bien close, ferma les fenêtres de la salle à manger malgré la chaleur de cette soirée de juillet et s'approchant de Nine :

- Je vais préparer, dans mon cabinet de travail, un produit merveilleux, confia-t-il.
Il ajouta.

Un produit plus puissant que l'élixir du docteur Faust.
Et riant à pleine gorge :

- Enfoncé Voronoff ! enfoncé ! cria-t-il.
Nine et Marie se serrèrent l'une contre l'autre.
Le doigt sur la bouche :

— Chut ! fit-il.
Et il disparut dans son cabinet de travail.

Ce fut un rude coup pour Nine de constater que son père perdait la raison.

— Il fallait s'y attendre, dit Marie, monsieur entreprenait trop de choses pour son âge. Mais il n'y a jamais eu moyen de le lui faire comprendre...

Et Nine n'osa plus regarder du côté de l'avenir. Que réservait le lendemain à ces deux femmes infortunées ? Elles n'eurent plus qu'une ressource : se fier à M. Honorius qui, seul, pouvait encore les sauver. Celui-ci fut heureux de ce fait qui lui livrait le père, la fille et les titres des *Établissements du Citoyen*. Cependant il fut soucieux à la pensée que sa brillante situation à Toulon pouvait être compromise, si le public apprenait dans quel état se trouvait son patron. Un coup de folie de M. Cougourdet pouvait anéantir le résultat de tant d'efforts intelligents et méthodiques.

Avec la sûreté d'action des âmes impitoyables, fort de l'orgueil de tenir la destinée d'une famille frappée par le malheur, il résolut de faire tourner les événements à son avantage.

Consulté, le docteur Matabon dit que pour l'instant M. Cougourdet n'était pas dangereux; mais il était nécessaire de le surveiller. Et le médecin conseilla à Nine et à Marie de coucher dans la même chambre et, la nuit, de s'y enfermer à clef; ces précautions n'étant pas inutiles. Pour M. Cougourdet, il prescrivit, à titre d'essai, un repos à la campagne. Justement M. Panisse père avait acheté, — après la vente des biens du rédacteur-correspondant, — une petite villa aux Darboussèdes. Les maçons étaient en train d'y effectuer quelques réparations urgentes.

- Sitôt les travaux terminés, dit M. Honorius, nous y amènerons M. Cougourdet.

Et il avait affirmé malgré l'opinion pessimiste du docteur :

— Dans le calme des pins et le repos absolu, votre père guérira, mademoiselle; ce n'est chez lui que de la fatigue intellectuelle.

— En attendant, que M. Cougourdet ne sorte pas, dit le médecin : le moindre incident de la rue risquerait de l'entraîner à quelque acte regrettable.

— Comment parviendrons-nous avec Marie à le retenir ?

— Ce ne sera pas difficile, mademoiselle, dit le fils Panisse; confiez-lui simplement que, s'il s'absente quelques minutes à peine, vous craignez que deux faibles femmes, comme vous et Marie, ne puissent empêcher des voleurs de lui dérober son secret. D'ailleurs je lui parlerai dans ce sens.

M. Cougourdet fut en effet si bien convaincu, par son secrétaire, du danger de quitter son logis quand on y cache un secret de la plus haute importance, qu'il ne quitta plus son cabinet de travail que pour manger et dormir. Encore fermait-il à clef cette pièce, quand il en sortait.

Un matin, pendant que Marie était aux commissions, M. Cougourdet entra à la cuisine et prit le mortier et le pilon qui servent à préparer l'aïoli. Comme il emportait ces deux objets vers son bureau, et marchait avec méfiance ainsi qu'un cambrioleur enlevant un bronze d'art, Marie arriva.

— Monsieur, qu'avez-vous là ? demanda-t-elle contrariée.

— Chut ! fit M. Cougourdet en jetant des regards obliques.

— Mais c'est mon mortier que vous emportez !

— Il me le faut, Marie, dit-il impérieux.

— Moi aussi; c'est vendredi, monsieur; comment pourrai-je préparer mon aïoli ?

— Vous imaginerez un autre plat.

— Monsieur, c'est ridicule.

— Vous ne comprenez pas, Marie, vous ne pouvez pas comprendre.

Et sur un ton de majestueuse pitié :

— Qu'est-ce qu'un aïoli à côté du produit merveilleux que je vais fabriquer !

— Monsieur, reprit Marie qui n'admettait pas qu'on puisse à ce point perdre l'esprit, ne voyez-vous pas que ce que vous faites n'a pas l'ombre du bon sens ?

— Occupez-vous de votre cuisine, lança M. Cougourdet avec mépris.

— Rendez-moi mon mortier, il me le faut, ordonna Marie avec autorité pour intimider le Chef de la Rédaction toulonnaise du *Citoyen*. Et elle s'avança comme pour le lui prendre des mains.

Alors M. Cougourdet, le visage mauvais, tout d'un coup menaçant, tonna, relevant le mortier comme pour le lancer :

— Malheur à qui m'empêchera d'atteindre mon but !

— Mademoiselle, venez vite, cria Marie de toutes ses forces en reculant effrayée.

Nine accourut, comprit que la situation pouvait brusquement tourner au tragique :

— Papa, qu'y a-t-il ? dit-elle en contenant son trouble et d'une voix douce.

— C'est Marie qui ne veut pas me laisser emporter le mortier.

— Eh bien ! Marie, laissez-le lui, proposa Nine avec compassion.

Marie céda aussitôt pour se sortir de ce mauvais pas ; et M. Cougourdet en ricanant emporta son mortier.

A partir de ce jour, les deux femmes entendirent retentir le battement du pilon derrière la porte du cabinet de travail de M. Cougourdet. Ce bruit résonnait atrocement dans le cœur de Nine.

Que préparait ainsi l'ex-chef de bureau de la mairie ?

La curiosité de Marie fut soumise à une rude épreuve. M. Cougourdet observait à ce sujet un silence farouche pendant les repas.

— Eh bien ! Monsieur, lui demanda Marie, votre aïoli n'est pas terminé ?

— Ce n'est pas de l'aïoli que je fais, Marie.

— Qu'est-ce alors ?

— C'est mon secret.

Il n'en dit pas plus.

Marie espérait découvrir ce secret en nettoyant le bureau. Mais, dès que les deux femmes frappaient à la porte, il les faisait attendre avant d'ouvrir. Quand elles entraient, il avait tout enfermé dans un placard dont il gardait la clef sur lui. Puis il demeurait assis devant sa table et suivait les mouvements des deux femmes pendant le nettoyage. Quand elles sortaient, elles n'en savaient pas plus qu'en entrant. Il fermait la porte derrière leurs talons, poussait le guichet, — et, quelques minutes après, les battements reprenaient de plus belle, sinistrement narquois.

Tard dans la nuit s'agitait le pilon mystérieux. Aussi, les locataires du deuxième, incommodés par ce bruit qui retentissait sur leur plafond, vinrent un soir sonner à la porte des Cougourdet. Nine ouvrit et reçut leur plainte. Quand ils furent partis, son père demanda soucieux :

— *Ils* sont venus ici ?

— Oui, papa.

— Ça, c'est pour m'espionner. On veut me voler mon secret.

— Mais non, papa.

— Que leur as-tu répondu ? questionna-t-il très sombre.

— Rassure-toi, papa; je leur ai dit que, vu la cherté croissante des ressemelages, c'est toi-même qui raccommodais nos chaussures, et que le bruit qu'ils entendaient sur leur tête venait de là.

— *Ils* ont cru que je faisais le cordonnier, apprécia M. Cougourdet en riant comme un enfant.

— Oui.

— Je leur ai promis toutefois que désormais tu serais silencieux, le soir. Sinon, ils viendront encore nous ennuyer.

— C'est entendu; mais il ne faut pas avoir peur de ses ennemis, ma fille; j'ai un revolver et s'*ils* viennent encore, je *les* recevrai.

(21)

Jean, reçu à l'écrit et prêt pour l'oral, vit arriver avec plaisir le moment de son retour à Toulon. Les pluies avaient commencé dans les Alpes, ces pluies affreuses, fulgurantes d'éclairs, et dont les eaux transforment les rues des villages en torrents. Et l'automne avait chassé les estivants vers les villes.

Jean était rentré à Toulon, se croyant guéri de son amour pour Nine. Mais, quand, après le repas du soir, il fut dans sa chambre, et se trouva seul devant sa table de travail, avec ses livres, il prit un vif plaisir à parcourir sa bibliothèque d'étude; car suivant l'œuvre et comme attachée à elle, lui revenait chacune des diverses phases de ses relations avec la fille de M. Cougourdet : sa première rencontre avec Nine, l'après-midi passé au cinéma... Bientôt à travers les chapitres et les croquis, il ne vit plus que les péripéties de son petit roman vécu. Ainsi il en arriva au moment où son oncle, parti pour demander la main de Nine à M. Cougourdet, en revenait furieux après un échec inoubliable. Et, comme malgré lui, il se revit au rendez-vous manqué, et à l'instant cruel où, derrière les vitres du *Bar des Sports*, il surprit Nine en compagnie de M. Honorius. A cet endroit, il ferma ses cahiers brusquement. Il était neuf heures du soir. Comme il pensait qu'il ne pourrait s'endormir, il sortit, espérant qu'une marche à la fraîcheur de la nuit lui faciliterait la venue du sommeil quand il rentrerait.

Or, ce soir-là, le dîner terminé, après que M. Cougourdet très préoccupé se fut retiré dans son cabinet de travail comme à l'ordinaire, Marie, en balayant les miettes tombées

de la table, trouva sur le linoléum, plusieurs feuilles de papier jaune, pliées en quatre. Elle les ramassa et les remit à Nine.

— C'est monsieur qui a dû perdre cela, tantôt, en sortant *Le Citoyen* de sa contre-poche.

Nine garda le papier sans oser le déplier d'abord, croyant que son père le réclamerait aussitôt. Il n'en fut rien. Vers les dix heures, le rédacteur-correspondant se coucha silencieusement après avoir fermé avec soin son bureau. Nine et Marie s'enfermèrent dans leur chambre et résolurent de lire le papier mystérieux. Elles se rapprochèrent de la veilleuse électrique et déchiffrèrent le titre du manuscrit :

PRÉPARATION ET PROPRIÉTÉS
DU
CITOYENNATE DE COUGOURDIUM

— Qu'est-ce ? fit Marie en rajustant ses lorgnons.

— Parlez doucement, chuchota Nine, si mon père nous entendait.

Et à mi-voix, elle expliqua :

— C'est sans doute le nom du produit que fabrique papa depuis plusieurs jours.

— Son fameux secret ?

— Oui.

Les regards des deux femmes pénétrèrent dans les pages, et leurs yeux s'agrandirent à mesure qu'elles avancèrent dans cette lecture.

— Monsieur a vraiment perdu la tête, dit Marie.

— Pauvre papa ! fit Nine.

D'une écriture très irrégulière, heurtée, anguleuse, M. Cougourdet expliquait, sur son papier jaune, le mode de préparation de son fabuleux produit. C'était un mélange bizarre à la manière des recettes que donnaient les alchimistes de jadis. L'élément essentiel de cette composition fantaisiste était constitué par des articles, découpés dans *Le Citoyen* et vieux de six mois, qu'il était indispensable de faire macérer dans de l'alcool à quatre-vingt-dix degrés. Il était ensuite nécessaire de les piler dans un mortier et de les réduire en pâte. Cette pâte devait être étendue et découpée en triangles, comme de la crème de gruyère, pour être ensuite desséchée.

Tout le long du papier jaune, c'était ainsi d'un comique lugubre. Et quand Nine tournait une page, le bruit du papier, dans la nuit, imitait le ricanement sournois, plein de maléfices, de quelque mauvais esprit.

— J'ai entendu ouvrir la porte, interrompit Marie.

Nine écouta.

— Ce sont nos voisins de palier qui se couchent, dit-elle rassurée.

Dans les pages suivantes, M. Cougourdet passait en revue les vertus supposées de son produit. Il assurait sur son papier jaune que ces petits triangles, délayés dans de l'eau savonneuse, enlevaient les taches et donnaient du brillant au linge. Plus loin, il affirmait que des pierres inoffensives, trempées dans une dissolution de son produit et séchées, deviennent des pierres à briquet aux fulgurantes étincelles.

Dans ces images, dues à l'imaginative en fermentation de M. Cougourdet, un commentateur de la poésie moderne aurait peut-être trouvé des traits sublimes d'un grand génie littéraire, en découvrant, sous la fiction, le sens réel en relation subconsciente avec la vie actuelle. Mais Nine et Marie, moins subtiles, ne virent là que les élucubrations abracadabrantes d'un cerveau malade.

Dans sa folie inventive M. Cougourdet soutenait même que si l'on arrosait un semis de poireaux ou de navets avec cette dissolution, ces légumes atteindraient une grosseur étonnante. Il allait jusqu'à recommander l'usage de ce produit, délayé dans de la vaseline, pour le massage des muscles des coureurs cyclistes et des joueurs de football. Ainsi traité, certifiait-il, le muscle acquiert du poids, de la souplesse et à la fois

de la fermeté. Il se proposait même, écrivait-il, de remettre plusieurs hectos de son produit à Mayol pour ses équipiers du *Rugby-Club* toulonnais. Ainsi se retrouvait, dans le rédacteur-correspondant du *Citoyen*, sa générosité native pour les belles causes.

Pauvre M. Cougourdet ! S'il avait été milliardaire ou s'il avait eu du génie, il aurait sauvé le monde par sa bonté ! Dans un élan superbe de sincérité, ne recommandait-il pas une recette qui aurait transformé l'humanité ? Nine et Marie lurent, en effet, avec effarement une magnifique trouvaille si elle avait été vraie : M. Cougourdet soutenait qu'une dissolution de son produit, administrée en injections intraveineuses à des écoliers développerait en eux leur matière cérébrale, leurs aptitudes à toutes les sciences en général, à la sociologie et à la littérature en particulier, et que, infusée dans la moëlle épinière de tous les nouveau-nés, elle idéaliserait l'humanité en rendant, tous les êtres, intelligents, probes et justes.

C'était bien là, exprimé avec naïveté par le rédacteur-correspondant, ce vieux rêve de l'humanité, contenu dans tous les idéaux politiques, de vouloir reconquérir ce paradis primitif à jamais perdu et toujours plus avidement désiré.

M. Cougourdet se promettait même, écrivait-il, d'en faire essayer l'application par le docteur Matabon, sur le premier enfant qu'aurait sa fille, de son mariage avec M. Honorius.

— oh ! fit Nine avec horreur.

— Mademoiselle, on marche dans le vestibule, dit Marie d'une voix blanche.

Les deux femmes écoutèrent. En effet, M. Cougourdet s'était levé. Elles éteignirent aussitôt, cachèrent le manuscrit et se couchèrent en hâte. Les pas de M. Cougourdet s'approchèrent de la porte. Là, il s'arrêta :

— Nine ! appela-t-il d'une voix sourde.

— Qu'y a-t-il ?

— Ouvre-moi.

Nine tourna l'interrupteur. Les deux femmes revêtirent un peignoir et se consultèrent du regard, tremblantes.

— Ouvre donc, répéta impératif, M. Cougourdet.

Nine tira le guichet en se demandant si elle ne commettait pas ainsi une grave imprudence. Elle aurait eu moins peur si elle avait su qu'à ce moment, Jean, — après avoir suivi la rue d'Alger solitaire puis le port rêveur (aux petites lumières vertes et rouges), — remontait lentement le cours Lafayette...

Nine ouvrit, M. Cougourdet entra un revolver à la main.

— Ne crains rien, ma fille, dit-il en la voyant toute pâle.

Il ajouta :

— Un voleur est dans la maison, un ennemi, un espion. Peut-être s'est-il caché dans votre chambre.

— Ici ? s'écrièrent Nine et Marie.

— Nous allons voir, dit M. Cougourdet d'une voix funèbre.

Pour le satisfaire, les deux femmes regardèrent avec lui dans les placards, entre les meubles, sous les lits.

Elles frissonnaient, non dans la crainte du voleur qu'elles savaient imaginaire, mais dans la peur que M. Cougourdet ne découvre le papier jaune où elles l'avaient caché.

— C'est étonnant, dit-il, le bruit semblait bien venir de ce côté.

M. Cougourdet avait été le jouet d'une hallucination.

— Alors, mon voleur doit être dans mon cabinet de travail.

Il ajouta confidentiel :

— Car c'est là que se trouve mon secret.

Puis il ordonna à voix basse :

— Venez avec moi; si vous restiez là et que mon voleur m'échappe, il vous ferait un mauvais parti.

Les deux femmes suivirent M. Cougourdet.

— Placez-vous derrière moi, dit-il plus bas encore.

Arrivé devant la porte de son bureau, il tendit l'oreille.

Immobilisées, les deux femmes, respirant à peine, attendirent, se demandant si M. Cougourdet, sous l'effet de quelque nouvelle hallucination, n'allait pas tirer des coups de revolver. Quel scandale alors dans la maison ! les voisins réveillés ! leur agitation sur le palier ! Et qui sait si M. Cougourdet, croyant avoir affaire à des ennemis, ne commettrait pas un meurtre ?

Il écoutait toujours...

La maison était silencieuse dans la nuit. Sur le cours Lafayette, un groupe de matelots, sortant de quelque bar, s'approchaient en chantant; puis ces chants s'éloignèrent mélancoliques. Un pas résonna sur le trottoir d'en face. Ah ! si Nine avait su qu'à cette minute, c'était Jean qui passait devant la maison.

— Silence ! chuchota M. Cougourdet.

Les deux femmes n'avaient rien dit.

Puis, doucement, il introduisit la clef, tourna la poignée avec des précautions infinies, poussa la porte avec une lenteur d'aiguille de montre.

— Attention ! murmura-t-il d'une voix à peine perceptible.

Brusquement il rejeta la porte saisit de la main gauche le bouton électrique braqua de la main droite son revolver et cria terrible :

— Halte-là !

A cet instant, si un fauteuil avait craqué, si un battant d'armoire s'était ouvert, M. Cougourdet aurait fait feu. Nine et Marie se prirent la main. Mais, dans la pièce soudain éclairée, rien ne bougea.

M. Cougourdet s'avança.

— Venez, dit-il à Nine et à Marie, vous ne risquez rien, il n'y a personne.

— Pourvu qu'il ne m'ait pas emporté mes *Citoyens*, se soucia-t-il.

Il ouvrit son armoire à journaux, vérifia sa collection.

— Non, dit-il, rien n'a été touché.

Puis, se rappelant tout à coup :

— Et mon secret ?

Il ouvrit un tiroir et ne trouva pas son manuscrit.

— Où est-il ?

Il fouilla tous ses casiers.

L'inquiétude gagna le cœur des deux femmes.

Marie profita de l'affairement de M. Cougourdet pour se glisser dans le vestibule, courir à sa chambre, sortir le papier jaune de sa cachette et revenir aussitôt. Mais M. Cougourdet, se tournant tout d'un coup du côté de la porte, dit farouche :

— J'entends du bruit, c'est mon voleur, je ne le rate pas.

— Ne tire pas, commanda Nine saisie d'effroi, c'est Marie qui revient.

— Malheureuse ! cria-t-il en voyant Marie, j'allais vous envoyer une balle dans la peau. Pourquoi n'êtes-vous pas restée auprès de nous ?

— J'ai entendu du bruit, je suis allée voir, répondit Marie, et dans le vestibule j'ai trouvé le papier que voici.

— C'est mon secret ! s'exclama joyeux M. Cougourdet en reprenant son manuscrit jaune.

L'examinant :

— C'est bien ça, tout y est.

Il expliqua :

— Mon voleur n'a pas eu le temps sans doute d'accomplir son forfait. Le bruit que Marie a entendu, c'était lui qui fuyait.

— Mais comment a-t-il pu fuir ? objecta Marie, je n'ai vu personne et toutes les pièces sont éclairées.

— Naïve que vous êtes, répondit M. Cougourdet d'un air entendu, vous ne pouviez pas le voir.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il est invisible. Mon voleur est un espion; c'est un Anglais; c'est un homme de Wells, celui qui rend invisible. Il était là, sûrement, quand nous sommes rentrés, j'aurais dû tirer, peut-être je l'aurais tué; mais, adroit, il n'a rien fait bouger, et il est sorti sans que nous l'apercevions pendant que je cherchais mon papier jaune.

Et, refermant son cabinet de travail, M. Cougourdet amena les deux femmes sur le balcon de la salle à manger dont la fenêtre était ouverte. Il ne vit pas, dans l'ombre d'un platane, s'effacer un homme : c'était Jean.

— L'espion de Wells a sans doute passé par là pour descendre le long de cette gouttière, expliqua M. Cougourdet en serrant son revolver. Mais allez vite vous reposer, moi je veillerai, et s'il revient je lui ferai son compte.

Les deux femmes retournèrent dans leur chambre, poussèrent le guichet derrière la porte. Couchées, elles demeurèrent longtemps attentives au moindre bruit, s'attendant à chaque seconde à des coups de revolver. Puis, brisées d'émotion, elles s'endormirent...

Quand le jour parut, M. Cougourdet reposait dans un fauteuil de la salle à manger, la main droite enfoncée dans la poche de son veston.

Il était neuf heures du matin quand le fils Panisse sonna. Nine s'éveillait. Marie seule était levée depuis quelques minutes. Elle ouvrit; elle fut heureuse de voir M. Honorius. Ne semblait-il pas venir au secours des deux femmes ?

— Quelle nuit nous avons passée, Monsieur ! dit Marie en levant les yeux au plafond.

Puis elle entraîna le fils Panisse vers la salle à manger, tout en commençant le récit de cette fausse alerte qui avait failli être sanglante. Arrêtant son compte rendu :

— Entrez ici, monsieur Honorius, dit-elle, vous prendrez une goutte de café.

Elle poussa la porte, mais elle n'avança pas, saisie par ce qu'elle voyait.

— Qu'y a-t-il ? fit M. Honorius surpris à son tour par le visage inquiet de Marie.

— Monsieur Cougourdet est là dans un fauteuil.

— Mort ? demanda le fils Panisse comme s'il était allé au devant d'un désir.

— Non, il dort encore.

M. Honorius se pencha, vit en effet, près de la fenêtre ouverte, M. Cougourdet enfoncé dans un fauteuil; il ronflait.

— Voyez-vous cette main ? expliqua Marie à mi-voix, celle qui est dans la poche ?

— Oui.

— Je parie qu'elle tient encore son revolver.

— Croyez-vous ? demanda M. Honorius avec une émotion qu'il s'efforçait de cacher.

— Pour mieux nous en rendre compte, voulez-vous que je le réveille ?

— Oh ! non; laissez-le reposer, le pauvre homme; il en a tant besoin ! dit le fils Panisse en reculant dans le vestibule.

— Alors, attendez à la cuisine, je vous finirai mon récit.

— C'est que je suis pressé, Marie.

— Une minute.

Elle poussa M. Honorius à la cuisine où il ne s'assit qu'au bord d'une chaise, les bras arc-boutés sur les bords de son siège comme un homme qui est prêt à bondir. Et tandis que Marie poursuivait son récit, il l'arrêtait par instant pour dire :

— Vous parlez trop fort Marie; vous allez interrompre le sommeil de M. Cougourdet. Nine s'était levée. En voyant le fils Panisse, elle fut heureuse. Marie mit le café à chauffer.

— M. Honorius, implora Nine, hâtez-vous de faire transporter mon père au plus tôt dans votre villa des Darboussèdes. S'il reste encore quelque temps ici, il commettra un mauvais coup.

— Mademoiselle, je suis venu exprès pour vous annoncer que la villa est prête à le recevoir. Maintenant, il n'y a plus qu'à fixer le jour du transport de votre père.

Le fils Panisse se leva.

— Restez encore un instant; voyez, Marie sert le café.

M. Honorius but sa tasse, debout et si vite qu'il se brûla la langue.

— Si mon père s'éveillait, proposa Nine, vous pourriez le raisonner; peut-être réussiriez-vous à lui enlever ce revolver inquiétant.

— J'essaierai une autre fois, mademoiselle. Je suis très pressé ce matin : j'ai rendez-vous avec le docteur Matabon pour lui demander conseil au sujet du transport de votre père; car je prévois de sérieuses difficultés. Mais, en attendant, laissez-le reposer.

Et le fils Panisse se retira.

(22)

Il était huit heures du matin.

Jean avait mal dormi, bien qu'il se fût couché tard. La veille au soir, en passant devant la maison des Cougourdet, il avait aperçu Nine à son balcon ; et depuis la silhouette de son amie le hantait.

Il se leva, se débarbouilla à grande eau pour combattre la fatigue de l'insomnie. Son torse était nu jusqu'à la ceinture. Son éponge, gorgée de mousse de savon, nichée dans sa main droite, allait et venait sur son cou élégant, sur ses épaules rondes comme du marbre poli, sur ses flancs bien proportionnés, sans raideur musculaire et sans faiblesse dans leurs fibres. Comme la chair est belle, quand elle est jeune et bien vivante ! Il se voyait dans la glace placée en face de lui, et pensait que Nine avait eu peu de goût de lui préférer cet Honorius grand et mince, à la chair sûrement anguleuse et étirée.

Puis il se rase, se poudra, brossa ses habits de ville et sortit.

Il était heureux de se retrouver sur la place de la Liberté qui lui paraissait plus vaste, car, pendant des semaines, il n'avait eu devant les yeux que les places d'Orcières grandes comme des mouchoirs. Les Parisiens, en villégiature à Toulon, trouvent à leur tour que la place de la Liberté est petite à côté de leur place de la Concorde. Mais Jean n'avait pas encore vu Paris. L'aurait-il vu : il aurait préféré quand même la place de la Liberté; car, à Paris, il n'y a ni ces palmiers toulonnais, ni ce soleil provençal, ni ces souvenirs de Nine...

Soudain les yeux de Jean brillèrent : il venait de croiser M. Honorius. Sa première idée fut de faire demi-tour, de courir après son rival, de l'aborder carrément... Puis Jean se dit : je lui crierai quoi ?... et pourquoi ?... Nine n'est-elle pas libre d'aimer qui lui convient ? Ne serait-il pas blessant d'entendre cet Honorius répondre avec arrogance et moquerie : c'est du dépit, monsieur !

Et Jean est trop fier pour montrer son dépit. Il laissa s'éloigner M. Honorius vers la gare. Il se retourna pourtant une fois encore, comme avec le regret de manquer une belle occasion de châtier cet intrigant. Puis il reprit sa promenade, songeant qu'il n'avait

plus que quelques jours à passer avant l'oral de son Concours, et que ce n'était pas le moment de commettre une action répréhensible.

Il longea le boulevard de Strasbourg, passa devant les brasseries où des Anglais de *l'Orient-Line* buvaient des chocolats-crème épaissis de croissants roux. Plus loin, il fut surpris d'apercevoir un rassemblement important devant la salle des dépêches du *Petit Toulonnais*. Il s'approcha; la salle était pleine de gens qui, le cou tendu, lisaient, sur le grand tableau noir de gauche, une dépêche sensationnelle écrite à la craie blanche. Jean, intrigué, s'avança et lut :

Paris, 18 août. — Depuis quelques semaines, les milieux financiers parisiens s'inquiétaient des agissements du journal Le Citoyen, à propos d'une souscription publique dont le but apparent était le lancement d'un emprunt destiné à placer ce quotidien dans les mains de ses lecteurs. Discrètement une enquête fut menée pour savoir si les affirmations, contenues dans le prospectus de cet emprunt, étaient vraies. L'on s'aperçut que les photographies de l'imprimerie, reproduites dans ce papier, n'étaient autres que des clichés pris dans une grande maison d'impression de Paris, maison qui imprime ce journal, mais ne lui appartient pas. On surveilla les allées et venues des dirigeants du Citoyen. Des arrestations furent décidées.

— Tant mieux ! se dit Jean, je suis vengé de cet abominable journal.

La foule s'était accrue devant *Le Petit Toulonnais*. Jean eut de la peine à sortir de la salle des dépêches. La nouvelle s'était vite répandue en ville. D'ailleurs, tout un essaim de vendeurs de journaux s'éparpillaient à cette heure dans les divers quartiers, criant à tue-tête :

— *Le Petit Toulonnais*, deuxième édition, détails complets sur la plus formidable escroquerie du siècle !

Jean acheta ce journal et lut :

Ce matin, les inspecteurs de la police judiciaire ont arrêté, à 5 heures, à leur domicile respectif : M. Raminapoulos, administrateur du Citoyen; M. Kraff, directeur-gérant; M. Barénine, chef de la page sociale; M. Finetti, chef de la rubrique étrangère; M. Liewens, des informations économiques; M. Socotto-el-Zaïffra, du feuilleton littéraire et artistique. Des papiers importants ont été saisis. Sous ce journal se cachait un consortium d'escrocs de haut vol et d'espions internationaux. Le retentissement de cette affaire s'annonce considérable. On parle de la démission probable du Président de la République et d'un renversement ministériel. Des commissions rogatoires sont parties en province.

Autour de Jean, les groupes discutaient; les faces des retraités, qui étaient là nombreux, prenaient des tons de papier journal ou des teintes de vinaigre. En peu de temps la foule déborda du trottoir, devant la salle des dépêches et sur la voie des tramways dont les timbres ne cessaient de sonner. Des autos à la queue leu leu jetaient des coups impatients de klaksons pour s'ouvrir un passage dans la masse grouillante des piétons.

— Que m'importe après tout cette affaire ! se dit Jean en pliant son journal.

Il atteignait la place Puget sans jeter un coup d'œil sur la fontaine que les figuiers et les platanes, nés dans le bassin, ont rendue monumentale. Dans la rue d'Alger, il ne s'arrêta devant aucune des vitrines des innombrables marchands de chaussures. Il pensait :

— Cet Honorius est coulé dans cette affaire; tant mieux et...

Il aurait voulu arrêter là sa pensée, mais il n'y a que la mort qui peut en interrompre le cours; aussi il ne put s'empêcher de se demander :

— Et Nine, que va-t-elle devenir ?

Sur le quai Cronstadt, il chercha à se distraire en regardant les chaloupes de l'État qui embarquaient des corbeilles de légumes et de viandes pour les porter aux énormes

cuirassés dont les silhouettes bleues se dressaient au loin, sur la rade calme comme poudrée de lumière, en cette rêveuse matinée d'automne.

Jean, malgré lui, fut entraîné sur le cours Lafayette qu'il remonta selon une vieille habitude. Il était dix heures et demie; le marché battait son plein; c'était samedi. Devant la fontaine du Tambourin, le cœur de Jean se serra en proie aux souvenirs.

A mesure qu'il avançait, la foule était plus dense, le bruit plus considérable. Arrivé devant le *Bar des sports*, il dut s'arrêter. Qu'était-il arrivé ? un accident ? une dispute entre revendeuses ? Derrière lui, un crieur de journaux lançait à s'égosiller :

— Détails complets sur *l'Affaire du Citoyen*, son retentissement à Toulon !...

On lui arrachait les journaux de son paquet.

Jean se dressa sur la pointe des pieds : la houle des têtes s'étendait particulièrement grouillante devant la maison de Nine.

— Qu'y a-t-il ? demanda Jean inquiet.

Quelqu'un lui répondit :

— Un groupe important de victimes de l'escroquerie du *Citoyen* est monté chez M. Cougourdet, chef de la Rédaction toulonnaise de ce journal, pour lui demander des explications; ils étaient furieux; les autres attendent en bas avec colère.

Jean se mordit les lèvres, saisi de remords de ne pas avoir empoigné à la gorge cet Honorius qui sans doute s'enfuyait pour ne pas être arrêté. A cette heure, il devait être dans un rapide filant vers Marseille.

L'escalier de la maison ainsi que le palier de M. Cougourdet s'étaient vite emplis de curieux mêlés au groupe des retraités victimes du *Citoyen*. Il y avait là d'anciens fonctionnaires, des épiciers en retraite, d'ex-officiers des armées de terre et de mer. Ils sonnèrent à la porte du Rédacteur en chef. Marie se trouvait aux commissions et, de là, était allée jusqu'à sa nièce. M. Cougourdet travaillait dans son bureau, à la recherche de nouvelles applications philanthropiques de son fameux produit. Nine, qui était à la cuisine dont la fenêtre donne sur une petite cour, ne s'était pas aperçu du tumulte qui régnait devant la maison; le marché était habituellement très bruyant. Aussi fut-elle surprise, en ouvrant la porte, de voir sur le palier et dans l'escalier un si grand nombre de personnes.

— Monsieur Cougourdet ? lui demanda avec rudesse le premier retraité placé devant elle.

— Il est très occupé en ce moment, répondit elle, il ne peut recevoir. Allez chez monsieur Honorius Panisse, ce sera la même chose.

— Monsieur Panisse est parti, lui répliqua-t-on. Et puis, c'est monsieur Cougourdet que nous voulons voir à tout prix.

— Il n'est pas visible, dit Nine effrayée à l'idée que son père pouvait surgir et prendre tous ces visiteurs pour des ennemis réunis afin de lui enlever son secret.

Pour gagner du temps, Nine leur poussa la porte au nez, mais l'un d'eux se méfiant du coup mit son pied en travers de la porte et entra dans le vestibule; les autres suivirent; Nine les canalisa vers la salle à manger qui fut bientôt pleine.

Alors M. Cougourdet, qui avait entendu de vifs éclats de voix mêlés à des bruits de pas nombreux derrière la cloison, ouvrit doucement la porte qui fait communiquer son bureau avec la salle à manger. Soulevant la tenture qui cachait cette ouverture, le chef de la Rédaction toulonnaise du *Citoyen* apparut soudain à ses ennemis, grimaçant, le revolver au poing braqué vers eux.

— Haut les mains ! cria-t-il.

Avec un ensemble de congrès de gymnastique, toutes les mains se levèrent, même celles de Nine.

— Messieurs, dit-il avec un sourire diabolique, je n'aime pas le sang versé inutilement; aussi je compte jusqu'à trois; à la troisième sommation j'ouvre le feu; il y a douze balles dans le chargeur de mon pistolet automatique; attention !

Et d'une voix de tonnerre, il lança :

— Un !...

A peine, eut-il jeté ce mot qu'une bousculade se produisit.

En un clin d'œil il n'y eut plus personne dans la salle à manger et dans le vestibule. Une violente poussée se transmit, du palier du troisième, dans l'escalier et jusqu'à la rue, dans la foule qui fut durement comprimée par ce brusque recul des assiégés. Les revendeuses virent avec effroi se renverser, sous la panique, leurs corbeilles de légumes : les poireaux grincèrent sous les talons, des femmes tombèrent dans les salades en jetant des cris déchirants.

M. Cougourdet avait profité du recul de l'ennemi pour fermer sa porte et pousser les verrous. En prévision d'une nouvelle attaque, il plaça, derrière, un manche à balai dont le haut fut coincé sous la serrure et dont le bas s'appuya fortement dans l'angle du vestibule. Puis, sous les regards effarés de Nine qui n'osait plus bouger, il entassa, contre la porte, des chaises, une table, un matelas.

— Que fais-tu, papa ! dit enfin Nine en blêmissant.

— Ma fille, répondit très grave M. Cougourdet, il faut nous préparer à subir un siège sérieux. Dans la cuisine, il y a du chocolat, du sucre, des biscuits secs. Tenons ferme et bientôt nos *Amis* viendront à notre secours et nous délivreront. A leur tête marchera M. Honorius Panisse.

Prenant Nine par la main, il ordonna :

— Viens ! de la fenêtre de la salle à manger nous pourrions suivre les préparatifs d'attaque de nos ennemis.

Il écarta les rideaux. De là, le spectacle était impressionnant : on ne voyait plus les pavés, ni les trottoirs, ni les étalages des revendeuses; ce n'était qu'une mosaïque de têtes humaines dont l'ensemble se perdait vers le haut et vers le bas du Cours, sous la voûte automnale des platanes. Des poings tendus vers la maison jaillissaient entre les têtes, accompagnés de cris et de sifflets.

— Ah ! les bandits ! s'écria M. Cougourdet; ils sont venus en force. Wells a ramené sans doute l'escadre anglaise. Ah ! on voit bien qu'il n'y a plus de Bonaparte parmi nos officiers. Les Anglais ont débarqué; ils sont tous là, sur le Cours, prêts à donner l'assaut à notre maison. Déjà, ils ont dû mettre le feu à l'Arsenal; ils ont sûrement fusillé le fils Panisse.

Et ramenant Nine, terrifiée, dans le cabinet de travail.

— Perdus pour perdus, ma fille, sauvons au moins l'honneur, dit-il avec noblesse.

Ouvrant un tiroir, il en tira le fameux papier jaune, frotta une allumette et le brûla.

— Ainsi, ils ne connaîtront pas notre secret, car c'est pour cela, vois-tu, qu'ils ont repris Toulon et qu'ils vont nous attaquer ici, expliqua-t-il.

Puis il sortit de son armoire sa collection de *Citoyens*; et les froissant en boules, l'un après l'autre, il les entassa sur la plaque de la cheminée.

— Il faut aussi que ces journaux disparaissent, ajouta-t-il ; car avec des *Citoyens* vieux de plus de six mois, ils pourraient fabriquer mon produit.

Il conclut :

— Il faut que tout brûle.

— Mais, papa, s'exclama Nine, tu vas mettre le feu à la maison !

— Tant mieux ! rugit-il, au moins tout périra avec nous.

Et comme il prenait une allumette :

— Maman ! cria Nine en s'enfuyant épouvantée.

Elle atteignit la salle à manger, ouvrit la fenêtre, et sautant sur le balcon :

— Au secours ! lança-t-elle éperdue.

Une clameur s'éleva dans la foule. Mais M. Cougourdet avait rejoint sa fille; il la saisit par le bras, la ramena brusquement dans la pièce, et s'écria :

— Malheureuse ! tu perds la tête; tu veux donc me trahir ?

Et il l'enferma à double tour dans une petite pièce obscure à débarras, geste inutile car Nine s'était évanouie; puis il retourna dans son bureau pour achever son œuvre de destruction.

L'apparition de Nine avait provoqué dans la foule une grande émotion. Un cri avait jailli : c'était Marie qui l'avait jeté. Mais un appel avait retenti :

— Nine !

C'était la voix de Jean.

Les têtes s'étaient tournées vers lui.

Avec une force décuplée, à coups de coudes, à coups d'épaules, à coups de genoux, il tâchait de se frayer un chemin.

— Laissez-moi passer, clama-t-il, irrité de n'avancer qu'avec peine.

A ce moment la police arriva : Marie, craignant pour la vie de Nine avait couru donner l'alarme. Immédiatement les agents firent place nette devant la maison et formèrent un cordon qui tint la foule à distance.

— Où allez-vous, jeune homme ? demanda un policier à Jean qui, rompant le barrage, s'était élancé vers la maison.

Il ne répondit pas, s'engouffrant dans le corridor. Il grimpa l'escalier quatre à quatre. Au troisième étage, il trouva des officiers de paix : l'un attendait revêtu d'un tablier cuirassé, coiffé d'un casque, le visage couvert d'un masque à gaz; un autre, protégé de la même façon, s'apprêtait, avec un pistolet spécial, à tirer des cartouches lacrymogènes; un troisième, à grands coups de hache, entamait le panneau de la porte des Cougourdet.

Dès que la brèche fut assez large.

— Ne tirez pas encore vos cartouches, dit Jean, vous pourriez asphyxier la fille de M. Cougourdet.

— Nous la ramènerons vite, avant que les gaz aient produit leur effet, lui répondit-on; il faut aller rapidement car ce fou peut tuer sa fille.

— Ne tirez pas, répéta Jean, laissez-moi faire...

Il s'engagea dans la brèche, mais il ne put avancer : le vestibule était trop encombré. Alors il enleva le balai qui tenait la porte, tira les verrous, s'arc-bouta pour faire reculer les objets qui obstruaient l'entrée. Il parvint ainsi à les éloigner, ce qui lui permit d'ouvrir la porte. Mais une fumée âcre commençait d'envahir le vestibule : quelque chose de charnel brûlait dans les appartements. Avec une célérité prodigieuse, Jean dégagea le couloir; la fumée devint bientôt très épaisse. Jean n'avancait plus qu'à tâtons, quand la poignée d'une porte lui tomba sous la main; mais il ne put l'ouvrir. D'un formidable coup d'épaule il fit sauter la serrure, entra : la pièce était obscure. Il fit glisser sa main jusqu'à l'interrupteur électrique qu'il tourna. La lumière, quoique diffusée par la fumée, lui permit de voir, au fond, à terre, une forme féminine; il y courut respirant difficilement, il s'abaissa : c'était Nine. Il l'enleva dans ses bras vigoureux, gagna le vestibule, le palier, l'escalier, avec son précieux fardeau sur les bras. Ah ! ses os auraient plutôt cassé, ses muscles se seraient plutôt déchirés que de lâcher sa proie vivante, sa proie chérie.

Quand il parut sur le seuil de la maison, les bravos et les applaudissements éclatèrent dans la foule. Les agents eurent de la peine à maintenir le public qui voulait acclamer de plus près le jeune sauveteur. Il traversa le groupe des pompiers qui, prévenus à temps, vissaient les tuyaux de toile. La maison pouvait toute brûler maintenant, peu importait à Jean. Il s'avança dans la foule enthousiaste qui s'écartait

devant lui et se refermait sur son passage. Il atteignit la pharmacie Laure. Là, déposant Nine sur une chaise et la soutenant encore :

— Vit-elle ? demanda-t-il anxieux.

Le pharmacien se pencha un moment.

Oui, dit enfin celui-ci en se relevant, elle ne me paraît avoir ni brûlure, ni blessure.

Pendant que Jean lui faisait respirer des sels que lui passait le pharmacien, alors que des grappes de visages semblaient suspendues à la face extérieure de la vitrine,

— Nine ouvrit les yeux et, d'une voix faible, dit :

— Jean,... c'est toi ! :..

Elle sourit, tandis que Jean pleurait de bonheur.

A cette minute, les officiers de paix, pénétrant dans le bureau incendié du Chef de la Rédaction toulonnaise du *Citoyen*, ne trouvèrent plus qu'un pauvre corps humain carbonisé parmi des restes noircis de papier journal.

On a dit que ce livre était une farce sur la vie actuelle. C'est bien possible. Mais alors, n'est-ce pas plutôt la vie actuelle qui est une farce ?

A.M.